

FONDO PIZZOFALCONE



TO TOPOGRAFICO

NAZIONALE

BIBLIOTECA

B. Prov.

V

489

NAPOLI

VITTORIO EM. III

/INCIALE



Palchetto

Num.° d'ordine

81

6943

17a 9



B. Rev

I

489-90

~~117~~

~~67-68~~

MÉMOIRES
DE
JULES CÉSAR,
OU
COMMENTAIRES DE CÉSAR.



615588

LES
COMMENTAIRES
DE CÉSAR,

TRADUITS PAR EMMANUEL TOULONGEON,
Ex-Constituant, ancien Officier-Général, Membre
de l'Institut et de la Légion-d'Honneur.

AVEC CARTE ET NOTES MILITAIRES SUR LE TEXTE.

TOME PREMIER.

PARIS,

VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 27;
MAGIMEL, Libraire, rue de Thionville, n° 9.

1813.





NOTICE

SUR LES COMMENTAIRES

DE CÉSAR.

ON a souvent traduit les Mémoires de Jules-César, que l'on est convenu d'appeler ses Commentaires, quoique rien ne soit moins Commentaire que ces Mémoires, dont le mérite est la précision, la rapidité, quelquefois la vérité dans les tableaux. En comparant les traductions au texte, j'ai trouvé que souvent on avait sacrifié d'utiles détails au style français, qui semblait les exclure. Il en est arrivé que l'auteur à la fois et le héros sont moins connus. Je crois que le style d'une traduction et le devoir d'un traducteur sont autres que ceux d'un auteur : celui-ci dit comme il

veut, l'autre doit dire comme a dit son modèle, surtout dans les Mémoires d'un grand homme, où les événemens sont moins intéressans que le personnage principal. Les faits militaires de la conquête des Gaules pourront échapper à la postérité; mais le caractère et le génie de César, sa conduite politique et militaire, sa manière d'écrire sont des choses qui intéressent le lecteur curieux ou philosophe : l'un aime à voir le portrait d'un grand homme, l'autre trouve de l'intérêt à l'étudier; c'est donc surtout l'homme comme guerrier et comme écrivain qu'il importe de faire connaître; et pour cela il faut le copier le plus fidèlement, c'est-à-dire le plus littéralement possible, n'omettant rien de ce qu'il a dit, et tâchant de dire comme il a dit. Ceux qui savent le latin n'ont que faire de traduction; ceux qui ne le savent pas, doivent desirer que le traducteur les tienne le plus près possible de l'original; et s'il faut y sacrifier quelque-

fois l'élégance , les tournures et la rondeur des phrases , je crois ce généreux sacrifice un des devoirs du traducteur.

Il est très-vraisemblable que ces Mémoires , écrits peut-être comme journal , n'étaient dans le porte-feuille de César que des matériaux qu'il voulait employer ou faire employer. On peut le reconnaître aux répétitions fréquentes, aux transitions brusques , aux distractions de l'auteur ; mais le traducteur n'ayant pas été chargé par lui de rédiger ses matériaux , je crois qu'il a dû conserver tous les traits , devenus caractéristiques de César. Si César eût été peintre et qu'il nous eût laissé son esquisse , on pourrait la graver , mais non entreprendre de la terminer : ce serait s'exposer à altérer le trait , la ressemblance et le *faire* du maître.

L'idolâtrie est le moins honorable de tous les cultes , pour celui qui le reçoit et pour celui qui le rend. Il faut donc dire que ces Commentaires de Jules-César ont une

célébrité un peu trop exagérée , ce qui ne les prive pas du mérite qu'ils ont réellement.

L'esprit de système peut seul y chercher de grandes leçons de tactique , applicables aux guerres modernes , si , selon Maurice , *tout le secret de la guerre est dans les jambes*. La façon de marcher , de camper et de manœuvrer en combattant , est totalement différente. Les Romains exécutaient rarement leurs marches sur plusieurs colonnes , se formaient en bataille en ordre profond et serré ; et une armée moderne qui voudrait , comme eux , camper en carré long fermé de murailles , serait bientôt assiégée et enfermée dans son camp , d'où elle ne pourrait sortir qu'en défilant par les portes , et sous le canon de l'ennemi.

Mais si la manière de guerroyer a changé , l'esprit guerrier , l'esprit militaire est le même ; l'art de commander , de conduire , de maîtriser la confiance , l'art de faire battre des gens qui ne s'en veulent pas ,

cet art est le même ; et là César donne de grandes leçons de cette tactique expérimentale , morale et politique. Personne ne sut mieux que lui se servir des hommes, c'est-à-dire les apprécier , et les employer là où ils valaient le mieux. César fut un véritable *empereur* , suivant l'expression latine de ce mot , qui signifie celui *qui commande*. Le chef d'armée que les soldats saluaient *imperator* , était proclamé général propriétaire , tandis que les autres n'étaient que temporaires , et son armée prenait son nom. Ce qu'il faut chercher dans la lecture des Mémoires de Jules-César , ce qu'on y trouve , c'est la manière dont on doit se conduire dans le commandement général ou partiel ; c'est l'esprit militaire qui fait aimer et estimer sa profession et ses devoirs ; c'est l'art des à-propos pour les tems , pour les lieux et pour les personnes ; c'est l'habitude de ce coup d'œil d'aigle , qui saisit au moment utile l'heure et l'occasion pour s'emparer

du terrain ou des circonstances ; c'est surtout cette élévation des sentimens et de la pensée , qui range par instinct le subordonné sous la main du chef ; et là César , dans ses Mémoires , donne des leçons applicables à tous les grades. César n'enseigne pas , il inspire ; il porte à l'imagination , et par elle à l'imitation ; il donne envie d'avoir été et de faire comme lui ; il agrandit les idées , il dispose et forme au commandement ; il peut être le bréviaire des gens de guerre , comme Homère celui des poètes , ou , mieux , celui des grands hommes. César souffle l'esprit militaire , comme Homère l'héroïsme , comme certains romans l'esprit chevaleresque. César fut un très-grand homme de guerre et ne fit qu'une faute en politique , la dernière.

Comme personnage moral, César fut bon, à peu près aussi bon qu'il pouvait l'être au métier qu'il faisait ; jamais le mal sans nécessité, c'est-à-dire sans grande uti-

lité pour sa cause. On a un peu trop vanté sa clémence : il n'est pas très-clément quand il fait mettre à mort sept ou huit cents Gaulois , sénateurs et autres , pour s'être , ce qu'il appelle , *révoltés*.

Ses qualités sociales le firent aimer : il eut des amis , beaucoup d'adhérens à sa personne et à sa fortune , et même des fanatiques ; tel ce soldat prisonnier qui refuse quartier en disant : *les soldats de César ne demandent pas la vie , ils l'accordent*. On voit par ses harangues qu'il savait rapprocher les hommes de lui ; il ne commande pas toujours , il raisonne , il s'explique ; il veut bien prouver ce qu'il ordonne ; il veut aussi être le premier de Rome , mais il ne veut pas être toujours maître , ou du moins le paraître toujours.

César fut philosophe , c'est-à-dire assez juste appréciateur des choses et des personnes , à commencer par la sienne. Voltaire l'a très-bien peint dans sa tragédie :

..... Va, César n'est qu'un homme.

Pour se conformer à l'usage des parallèles, on lui opposerait, parmi les grands hommes qui ne sont plus, le seul Frédéric. César fit de plus grandes choses, Frédéric des choses plus difficiles. L'un eut pour théâtre le monde connu, l'autre deux ou trois provinces de l'Europe : Frédéric naquit au premier rang, César y parvint ; mais il n'est point prouvé lequel en cela eut l'avantage : César eut celui de l'éducation.

En me livrant à cette traduction, on pense bien que je dois dire que les autres m'ont paru imparfaites. Ablancourt passe souvent ce qui l'embarrasse, et dans la construction des phrases il n'a pas le style romain ni militaire. Les autres ont fait mieux ou moins bien que moi : c'est ce qui est à juger.

J'ai pris le parti de conserver tous leurs noms latins aux villes et aux pays, parce que les traductions de ces noms propres ne présentent plus la même idée. En di-

sant ceux d'*Autun* pour *Edui*, on donne une idée fausse ; on ne rappelle ainsi que la ville d'Autun et son territoire, tandis qu'alors *Edui* comprenait ce qu'on a appelé depuis la *Bourgogne*, le *Forez*, le *Nivernais*, une partie de la *Champagne* ; mais j'ai donné leurs noms français aux rivières, même aux montagnes, parce que ces choses ne changent pas de place, et qu'un bon latiniste même pourrait ne pas savoir qu'*Aror* est la Saône, *Elaver* l'Allier. Les noms d'hommes sont celtiques, et les terminaisons sont mutilées, parce que toutes rappellent les finales germaniques encore en usage, telles que les *ich* et les *ach* usités dans cette langue, et dont la prononciation gutturale et rauque ne pouvait pas être rendue par les bouches grecques et latines. Elles y ont suppléé par les *ix*, *Epondorix*, *Bi-brax*, qui en celtique étaient prononcés comme *Clodavick*, *Andernach*, que des Romains dédaignaient de se donner la

x

peine d'articuler. Nous-mêmes n'avons-nous pas fait de Regensburg Ratisbonne , ce qui pourrait embarrasser les antiquaires du trentième ou quarantième siècle.

La carte ci-jointe porte les noms des peuples , mais non pas la circonscription de leur territoire ; ces limites sont trop peu connues, trop incertaines, et ne sont pas d'ailleurs d'un grand intérêt. Qu'importe que les Lemovices aient exactement occupé tout ce que nous avons appelé depuis *Limosin* ; ou seulement une partie , ou peut-être plus ? cette connaissance n'est bonne que pour suivre sur la carte les opérations détaillées dans le texte. Cette carte est faite pour l'état des Gaules avant l'arrivée de César ; lorsque les Romains n'avaient encore réduit en provinces que le midi de la Gaule , tout le reste étant encore libre et conservant les noms de ces peuples , peut être *Autochtones*.

Après la conquête de César, et surtout sous le Bas-Empire , tous ces noms dis-

parurent avec la liberté des peuples qu'ils désignaient. Avant cette époque, les gouvernemens de la Gaule étaient à peu près ce que nous avons vu les Cantons suisses, des peuples chefs d'état, gouvernés par des magistrats électifs et exerçant la souveraineté républicaine sur des peuples, ou conquis, ou reçus en clientèle. Ainsi ces peuples de la Gaule septentrionale et occidentale n'étaient nullement des barbares : ces peuples avaient des lois, des mœurs, des constitutions ; on n'en peut excepter que ceux qui habitaient les îles à l'embouchure du Vahal et de la Meuse, lorsque tous ces pays, dont l'industrie a fait la Hollande, étaient encore des lagunes habitées par des pêcheurs ichtiophages, vivant de coquillages et d'œufs d'oiseaux, et à peu près dans le même état où l'on a trouvé les familles éparses des habitans des terres australes. On peut remarquer ici les différences des peuples septentrionaux à ceux du midi : ceux-ci

ont été récemment retrouvés les mêmes , depuis le tems où la mémoire d'homme et l'histoire nous les fait connaître , Arabes , Nomades , Tartares , habitans des côtes , et peut-être de l'intérieur de l'Afrique ; tandis que ces peuples d'hommes du nord , Celtes , Belges , Bretons , Gaulois , Normands , ont reçu tous les degrés par lesquels la civilisation arrive au perfectionnement de l'espèce , et cela dans l'espace de quinze siècles. L'étude de l'homme pourrait partir de ce fait pour arriver à quelque résultat. Les individus qui sortent de cette fabrique du genre humain , établie de tout tems au nord de l'Europe et de l'Asie , en sortent bruts , mais neufs ; ils sont sauvages , non barbares , et par conséquent , comme toutes les matières premières , susceptibles d'être promptement façonnés. Les hommes du midi , au contraire , ont passé , dans des tems ignorés , par tous les degrés d'une civilisation plus ou moins parfaite ; et fa-

tigués , usés par les essais , et pour ainsi dire , par toutes les façons qu'ils ont subies , ils sont dégradés , dégénérés , ils sont barbares.

Toutes les nations gauloises auxquelles César eut affaire , il les trouva neuves , franches , simples : s'il eut plus de peine à les dompter , il eut moins à craindre d'elles les armes cachées de la duplicité et de la trahison. Pendant ses campagnes il éprouve souvent des révoltes ouvertes , tumultueuses , promptes , simultanées , mais jamais des conjurations tramées dans l'ombre. Les vêpres siciliennes eussent été impossibles à méditer et à exécuter dans la Gaule ; et les vainqueurs Romains , outre les avantages de leur tactique et de leur discipline , avaient encore tous ceux de leur génie natal et de leur savoir-faire en politique : les Gaulois sont déjà conquis dans le cabinet , avant d'être vaincus sur le champ de bataille.

César débute par une division générale

b..

de la Gaule. Cette partie du texte n'est pas bien nette : elle dit tout , mais dans un ordre qui se ressent d'un effort de mémoire dont on ne s'est pas donné le tems d'arranger les productions. Cette description est faite à grands traits ; elle trace de grands compartimens , et dit de chaque grand peuple un mot qui en donne déjà le caractère national.

Le premier événement peint ces grandes transmigrations de nations entières , dont nous n'avons plus d'exemples. Les Suisses se préparent de sang-froid , pendant deux ans , à se transporter dans les Gaules , brûlant leurs maisons , emportant leurs meubles , et cette masse se met en mouvement sur ses chariots , comme ferait aujourd'hui une petite horde de Tartares. Cependant on y reconnaît une police , une organisation , une subordination du chef aux grands , des grands au peuple ; mais en même tems l'exercice de ce droit , que chaque classe inférieure s'est réservé de se faire rendre

compte par chaque supérieur. L'Helvétien est déjà un peuple libre , sous un gouvernement adopté. On trouve aussi le premier exemple de ces prodigieux retranchemens , que nos forces ne nous permettraient pas d'entreprendre , un mur terrassé de seize pieds de haut , six lieues de long , garni et flanqué de forts de distance en distance , fermant le passage entre le lac de Genève et le mont Jura. César , dont on découvrira souvent le sentiment intérieur de justice , qui ne le flattait pas dans ses entreprises de conquêtes , s'étend avec complaisance sur tout ce qui pourra dans la suite justifier l'envahissement des Gaules. Il marche d'abord pour défendre la province romaine menacée de l'invasion des Suisses ; il ne s'ingère dans les affaires des Gaulois qu'appelé par les peuples de l'état d'Autun ; il vient comme auxiliaire , mais prévoit qu'il sera bientôt le maître.

Dans cette guerre des Suisses , César donne déjà la mesure de son génie et de

de son caractère ; il marche toujours aux grands résultats ; et ses succès , toujours décisifs parce qu'ils sont préparés , sont toujours aussi la suite d'une grande pensée. Nous aurons souvent occasion de retrouver cette méthode qui le caractérise : César n'attend pas les événemens , il les guette et souvent les fait naître ; alors il tire tous les résultats possibles et certains, et sait s'arrêter dès qu'ils seraient douteux.

César , dans la guerre d'Arioviste , débute par un ennemi assez digne de lui : on voit que la république , ou plutôt le sénat romain , avait déjà assez d'influence dans la sauvage Germanie pour y faire des rois , mais qui savaient l'être. Arioviste succomba , mais seulement sous l'ascendant du génie de César et sous la supériorité de la discipline romaine. On trouve un trait qui dit les mœurs de ces nations germanes ; elles campaient comme aujourd'hui les Tartares. Arioviste menace César, et l'avertit qu'il a affaire à un peuple

qui depuis quatorze ans n'a pas dormi sous un toit.

César éprouve là une terreur panique dans son armée, et le tableau en est parfaitement tracé ; il s'en tire en homme supérieur, il ne se fâche point ; il offre le congé à ceux qui ont peur, et personne n'a plus *peur*.

L'entrevue de César et d'Arioviste est un très-beau morceau de littérature. César a bien peint la fierté sauvage et tudesque d'un roi barbare, aux prises avec la tranquille fermeté et le sang-froid d'à-plomb d'un républicain civilisé.

Il est nécessaire, pour faciliter l'intelligence de beaucoup de passages du texte, de rappeler ici une courte exposition de la tactique romaine, la formation de leurs légions, composition, organisation, armement, discipline, instruction, non pas qu'on puisse tirer de grandes leçons applicables à notre science militaire moderne : le canon a tout changé.

La légion fut l'arme qui servit à Rome pour subjuguer l'univers ; elle eut à combattre des nations plus nombreuses , plus fortes , plus courageuses , même par instinct , par nécessité ou par dévouement ; mais la fabrique et la trempe de cette arme l'emporta toujours ; les faisceaux des consuls en étaient l'emblème ; l'union des parties faisait la force du tout , et cette union était resserrée par les lois civiles et par la discipline militaire : nul citoyen ne pouvait prétendre aux emplois civils qu'après huit ans de service public. Les hommes étaient choisis parmi ceux qui possédaient une certaine propriété. Les grades qui donnaient le commandement exigeaient dix années dans l'infanterie , ou cinq dans la cavalerie ; ce grade était celui de tribun militaire , qui répond à celui de chef de bataillon : il y en avait vingt-quatre par légion. Les soldats divisés en quatre classes , *velites* , *hastati* , *pricipes* , *triarii*. La traduction française de ces dénominations

tions ne présenterait aucune idée. Les premiers combattaient épars, disséminés dans les intervalles des cohortes et des manipules. Les seconds, armés de piques, tenaient le premier rang en troupes serrées, mais séparées entr'elles par des intervalles. Les troisièmes, armés du glaive et couverts du bouclier, occupaient le centre; et à une longue distance en arrière, les quatrièmes étaient composés des moindres hommes et formaient une réserve. Toutes ces dispositions ne pourraient plus être qu'un objet de recherches et de pure curiosité : il suffit d'indiquer leur signification quand le mot se rencontre dans le texte. Les alliés et les auxiliaires, qui n'étaient pas la même chose, couvraient les ailes; mais les légions comptaient peu sur eux, et leur défaite était toujours sans conséquence : la force des légions était toujours indépendante de ces secours; toutes ces troupes étaient plutôt retenues et contenues qu'employées. Dans la vic-

toire on leur abandonnait la poursuite de l'ennemi.

Les centurions étaient des hommes choisis par leurs qualités physiques et morales. Le *primipilus*, parmi eux, commandait le tout, à peu près comme nos sergents-majors ; ils étaient appelés au conseil, sans lequel aucune affaire importante n'était délibérée.

Le questeur, dans les armées, était l'homme du sénat, un commissaire civil, surveillant du général.

Legati, que nous traduisons lieutenans, étaient des adjoints au commandement, sans poste fixe.

Tous ces détails sont longuement et scrupuleusement déduits dans Justelipse, qui, je crois, n'est pas traduit, et qui mériterait de l'être par extrait.

L'aigle était le palladium de la légion ; son honneur y était attaché, et, pour l'intelligence du texte, il est nécessaire d'en spécifier l'emploi. L'aigle, et les autres enseignes, étaient habituellement, dans

l'état de repos , portée en arrière , parmi les rangs des *triarii* ; au moment de l'action on la transportait en avant , au milieu des rangs des *hastati* ; et pendant l'action on la transportait et on la penchait en avant , vers les points où le général voulait que se portât l'effort.

Le silence des combats de main , l'espace resserré que comprenaient des ordres de bataille profonds , n'ont plus rien de commun avec nos détonations d'artillerie et nos lignes minces et étendues.

On trouve souvent , dans le texte , des descriptions mécaniques et très-détaillées de machines de guerre et de lignes fortifiées ; il paraît que César se complaisait à ce genre de descriptions , qui cependant ne sont pas très-intelligibles , étant remplies de termes techniques , dont la version n'est pas toujours très-sûre. On est d'abord étonné de l'importance que César attache à ces détails. On découvre bientôt que César avait un faible commun

aux hommes distingués par des talens éminens et d'un genre élevé ; c'est d'avoir de grandes prétentions dans les petites choses. César se piquait d'être bon ingénieur, bien sûr que c'était la seule science de guerre qu'on pût lui contester.

C'est surtout dans la guerre civile que le génie militaire de César se développe et s'élève à sa hauteur ; sa conduite politique est un chef-d'œuvre d'adresse , parce qu'elle est un exemple de justice et de modération : jamais César ne fut plus strict observateur des lois de Rome , que lorsqu'il se disposait à les renverser. On trouve un exemple mémorable du respect des lois romaines pour la liberté individuelle des citoyens. Après le passage du Rubicon , tous les sénateurs , chevaliers , officiers militaires , que le sort des armes fait tomber entre ses mains ; César ne se croit pas le droit de disposer de leurs personnes , soit en les retenant prisonniers , soit en exigeant d'eux le serment de ne point porter les armes dans le parti opposé ; il les ren-

voie libres à Rome , et parmi les légionnaires , il ne retient que ceux qui consent à s'enrôler dans son armée. Quant aux alliés et aux auxiliaires , on voit ici quelle était leur condition : César les regarde comme appartenant à la république romaine ; et ne pouvant pas convenir que son armée ne soit pas aussi celle de la république , il dispose de ces corps , non comme prisonniers , mais comme faisant partie de son armée ; il les y incorpore et reçoit d'eux le serment militaire. Ce serment , qu'ils appelaient *sacramentum* , n'était pas une vaine formalité , son infraction emportait la confiscation et la vente des biens , et quelquefois de la personne.

Le style de César est un peu cavalier , mais pur , précis , rapide dans le récit , s'obligeant peu à la période et à la phrase ; César veut avoir dit plutôt qu'il ne veut dire. Si l'on doutait qu'il fût l'auteur de ces écrits , le style même en révélerait une preuve : toutes les fois que César parle de

ce que fit un autre , il se sert du passé : il dit Labienus alla , Brutus ordonna ; mais dès qu'il parle de lui-même , c'est toujours au présent : César ordonne , dispose , marche ; on sent que l'écrivain est plus près de l'action et se retrouve sur place. Les harangues de César (car , comme historien , il se permet aussi des harangues) sont très-éloquentes , surtout lorsqu'il fait parler ses ennemis , qui , plaidant devant lui la cause de leur liberté , lui rappellent tous ces argumens dont son enfance avait été bercée : César est très-républicain quand il fait parler les Helvétiens , les Gaulois , les Bretons ; il ne se donne pas même la peine d'avoir raison contr'eux ; sa grande réponse est de renvoyer le tout au sénat de Rome , dont il est censé exécuter les décrets.

Quant aux livres écrits par Hirtius , on sent d'abord une différence de style , moins d'à-plomb , moins d'assurance ; il est moins au-dessus de son sujet : il raconte , et César peint.

AUX HOMMES DE GUERRE.

JE fus trente ans ce que vous êtes, *soldat* ; vous serez un jour ce que je suis, *citoyen*. La guerre est le premier des arts et le dernier des métiers. Le mulet qui avait fait vingt campagnes n'en était pas plus instruit dans l'art de la guerre. Celui qui dans la guerre ne veut faire que le métier, n'en sait pas plus que le mulet. Le maréchal de Saxe dit que tout l'art de la guerre *est dans les jambes*. Il parlait sans doute du *métier*, car c'est la tête qui dirige les jambes, et tout l'art de la guerre est dans la tête : c'est dans la pensée que l'art existe. Tous les grands capitaines l'ont été par la pensée. Presque toutes les grandes batailles, surtout celles qui ont eu de grands résul-

C. .

tats politiques, ont été prévues, préparées, disposées, conduites par la pensée, et souvent même décidées par elle. Tout art suppose une étude. On peut naître avec plus ou moins de dispositions, mais la culture est toujours nécessaire. L'art de la guerre est dans tous les grades. Le caporal qui conduit une patrouille, la conduit bien ou mal, et c'est par la pensée; aussi exige-t-on qu'il ait ce qu'on appelle de l'*intelligence* (1). Les conquérans les plus barbares ont presque tous été des hommes éclairés, et souvent des hommes instruits. C'est par

(1) Les campagnes de 1792, 93 et 94 ont étonné l'Europe militaire. Les armées françaises n'avaient d'abord ni discipline, ni ordre, et peu d'instruction; les corps étaient désorganisés. L'intelligence nationale, mise en activité par l'exaltation républicaine, suppléa momentanément à tout. Les réquisitions avaient porté plus d'intelligence dans un bataillon français, qu'il n'y en avait dans une division ennemie.

l'intelligence que l'homme a conquis la terre : le bœuf et le lion étaient plus forts que lui.

L'étude des arts s'abrège et se facilite beaucoup par les grands modèles. Le peintre, le sculpteur, le poète, consultent et étudient les modèles antiques. Les Mémoires de Jules César sont de vrais modèles antiques, car César était un grand artiste dans la guerre et dans les lettres : il était le premier capitaine et le second orateur, et c'est lui-même ici qui nous dit ce qu'il a fait, et surtout comment il a fait.

J'ai rendu cette édition très-portative, pour qu'elle puisse entrer aisément dans un équipage de campagne.

NOMS

DES PEUPLES DE LA GAULE

CITÉS DANS CET OUVRAGE.

A

<i>Nos des Dépar. sur la Carte.</i>	<i>Peuples.</i>	<i>Départem.</i>	<i>Provinces.</i>
19	Albices . . .	Bonches - du Rhône.	Provence.
85, 64	Allobroges..	Isère, Hautes- Alpes.	Savoie , Dau- phiné.
76	Ambibares..	Manche.....	Partie de Nor- mandie.
122	Ambiens...	Somme.	Part. de Pi- cardie.
90	Ambivarètes	Deux-Nèthes.	Partie du Bra- bant, Anvers.
80	Andes.....	Loiret.	Orléanais.
69, 67	Arvernes. . .	Puy-de-Dôm. Loire.	Auverg., part. du Lyonnais.
97	Atrebates...	Pas-de-Calais.	Artois.
5	Aulerces. . .	Hautes-Alpes	P ^{tie} Dauphin.

B

93, 116	Bellovaques.	Oise, Somme.	Part. de l'Isle de France et de la Picard.
101	Bigerions. . .	Aude	Bigorre, part. de Guyenne.
28, 3	Bituriges...	Allier , Cher.	Part. du Bour- bonn. et Berry

C

75	Cadètes	Maine - et- Loire.	Anjou.
37	Cadurces. . .	Dordogne. . .	Guyenne.

<i>N^{os} des Dépar.</i>	<i>Peuples.</i>	<i>Départem.</i>	<i>Provinces.</i>
116	Caëltès . . .	Rhin-et-Mo- selle.	Pays-Bas.
128	Caturiges...	Var.	Provence.
85	Centrons...	Mont-Blanc..	Savoie.
54	Cocosates...	Landes.....	Guyenne.
32	Curiosolites.	Côt.-du-Nord	P ^{tie} Bretagne.

D

47	Diablintes..	Finistère....	<i>Idem.</i>
----	--------------	---------------	--------------

E

118	Eburons . . .	Seine-et-Oise.	Isle de France, p ^{tie} Norman- die, Evreux.
108	Eburons . . .	Roër.....	Liège.
91, 112	Eduens. . . .	Saône-et-Loi- re, Nièvre.	Bourgogne , Nivernois.
71	Eleuthères..	Lot.....	Querci.

G

54	Garumnes..	Gironde.....	Guyenne.
44	Gordiens. . .	Escaut.....	Pays-Bas.

H

105	Harudes....	Au-delà du Rhin.	Au-delà du Rhin, Bavière.
68	Helviens....	Haute-Loire..	Part. Langue- doc, Vivarez.

L

62	Latobriges..	Meurthe. . .	Lorraine.
33, 131	Lemovices. .	Haute-Vienn.	Limosin, Mar- che.
	Lepouces. . .	Creuse.	
			Grisous.

XXX

<i>N^{os} des Dépar.</i>	<i>Peuples.</i>	<i>Départem.</i>	<i>Provinces.</i>
22, 45	Lexobiens...	Eure.....	Pie Normand.
133	Lingons. ...	Haute-Marne	Pie de Cham- pagne.

M

89	Médiomatri- ces	Moselle.	Part. de Lor- raine.
44	Morins.	Escaut.....	Pays-Bas.

N

130, 120	Nanètes. . .	Deux-Sèvres, Vendée.	Part. Poitou et part. Bretagne.
74	Nerviens. . .	Lys.....	Pays-Bas, Hai- naut.
50	Nitobriges. .	Gard.	Pie Langued.

O

32	Osismes.	Côt.-du-Nord	Bretagne.
----	---------------	--------------	-----------

P

115	Parisiens. . .	Seine.....	Isle de France.
18	Pemans. . . .	Bouches-du- Rhin.	Provinces-U- nies.
131	Pictones.	Vienne.....	Part. Poitou.

R

105	Rauraces. . .	Haut et Bas- Rhin.	Alsace.
78	Rémois. . . .	Marne.	Pie Champag.
88, 55	Rhedons. . .	Morbihan, Ille-et-Vilaine	Part. Bretagne

S

<i>N^{os} des Dépar.</i>	<i>Peuples.</i>	<i>Départem.</i>	<i>Provinces.</i>
27, 26	Santones...	Charente et Charente-Inf.	Saintonge.
96	Seguiens...	Orne.....	Pays de Liège.
134	Senones....	Yonne.....	P ^{tie} Bourgog. Sens.
38, 105, III	Sequanois..	Doux, Jura, Haute-Saône.	Fran.-Comté.
95, 80	Sesuniens...	Mayenne....	Maine.
	Sicambres..	Embouchure du Rhin, o- rigine des Francs.	
2, 9	Suessones..	Ardennes....	Champagne.

T

53	Tarbèles...	Landes.....	Guyenne.
106	Trevizes...	Rh ^{ne} -et-Mo- zelle.	Pays de Trê- ves.
82, 104	Tribaces...	Meurthe....	P ^{tie} Lorraine.
89	Tulinges...	Mozelle.....	<i>Idem.</i>

V

869	Venètes....	Loire - Infér.	P ^{tie} Bretagne.
1	Veragres...	Ain.....	Bresse.
69	Vocates...	Lot-et-Garon.	P ^{tie} Guyenne.
59	Vocontes...	Isère.....	Part. Dauph.
13	Volces.....	Aude.....	P ^{tie} Langued.

CHRONOLOGIE DE JULES

An du monde.	An de Rome.	Avant l'ère chrétienne.	
3907.	694.	56.	<i>Consuls.</i> —CÉSAR, BIBULUS. Premier consulat de César : se rend maître de son collègue ; distribue à mille citoyens Romains les champs sacres de Capoue.
3908.	695.	55.	Première campagne. César obtient le gouvernement de la Gaule et de l'Illyrie avec huit légions. Guerre contre les Helvètes et contre Arioviste. Exil de Cicéron. <i>Consuls.</i> — Q. CECILIUS, METELLUS.
3909.	696.	54.	Deuxième campagne contre les Belges. Rappel de Cicéron.
3910.	697.	53.	Troisième campagne contre les Celtes, Armorique (Bretagne). Victoire navale de Brutus. Commencement des trou-

CONTEMPORAINE

CÉSAR.

JUDÉE.	ÉGYPTE.	SYRIE.	FRANCONIE.
Hircam, gr. prêtre établi par Pompée.			Antaric, roi des Sicam- bres, s'empa- re de Myence
Antipater, père d'Héro- de.			Père de Fran- cus, ou plu- tôt Frank, qui donne son nom à la France, ou aux Franks.
Les Juifs rendus tri- butaires de Rome.		Gabinus, proconsul en Syrie.	
	Ptolémée, chassé par ses sujets, vient à Rome		

CHRONOLOGIE DE JULES

An du monde.	An de Rome.	Avant l'ère chrétienne.	<i>Consuls. — Q. CECILIUS , METELLUS.</i>
			bles à Rome par la fermeté de Caton.
3911.	698.	52.	Quatrième campagne. Consulat de Pompée. César passe dans la Bretagne (Grande).
3912.	699.	51.	Cinquième campagne. Second passage en Angleterre. Défaite de Sabinus et Cotta. Pompée, Crassus et César se partagent les provinces pour cinq années.
3913.	700.	50.	Sixième campagne contre Tournai, Sens et Chartres. Mort de Julie, fille de César et femme de Pompée.
3914.	701.	49.	Septième campagne. Soulèvement général sous Vercingétorix. Labienus devant Paris. Prise d'Alexia et de Vercingétorix. Meurtre de Clodius.

CONTEMPORAINE CÉSAR.

JUDÉE.	ÉGYPTÉ.	SYRIE.	FRANCONIE.
			César fait un pont sur le Rhin.
	Crassus pille le temple de Jérusalem. Sa défaite par les Parthes.		
Hircan re- lève les murs de Jérusa- lem.	Cléopâtre règne avec son frère, et est détrônée par lui.	Cassius re- tire l'armée du pays des Parthes.	Les Sicam- bres atta- quent le camp de Cé- sar.
	Caton en Chypre. Pto- lémée se tue.	Bibulus bat- tu par les Par- thes.	

CHRONOLOGIE DE JULES

An du monde.	An de Rome.	Avant l'ère chrétienne.	<i>Consuls. — Q. CECILIUS , METELLUS.</i>
3915.	702.	48.	Huitième campagne. Mouvements dans les Gaules, réprimés. César passe en Lombardie. Commencement des troubles civils. Cicéron en Cilicie.
3916.	703.	47.	Neuvième campagne. César est sommé de licencier son armée. Il s'approche de Rimini.
3917.	704.	46.	Dixième campagne. César passe le Rubicon, prend Corfinium, assiège Pompée dans Brindes, va en Espagne. Défaite de Curion en Afrique. Prise de Marseille.
3918.	705.	45.	Onzième campagne. César passe en Epire. Travaux à Dyrrachium. César battu deux fois en un jour, passe en Thessalie. Bataille de Pharsale. Défaite et fuite de Pompée, tué en Egypte. Guerre d'Alexandrie.

CONTEMPORAINE

CÉSAR.

JUDÉE.	ÉGYPTE.	SYRIE.	FRANCONIE.
Aristobale envoyé par César, est empoisonné. Scipion fait trancher la tête à son fils	Incendie de la biblio- thèque d'A- lexandrie.	Scipion, en Syrie, d'où il envoie des secours à Pompée. Cn. Domi- mitius fait la guerre à Phraarte, roi des Parthes, et à Pharna- ce, roi d'Ar-	

CHRONOLOGIE DE JULES

An du monde.	An de Rome.	Avant l'ère chrétienne.	<i>Consuls. — Q. CECILIUS , METELLUS.</i>
3919.	706.	44.	Guerre d'Alexandrie. Défaite et mort du jeune Ptolémée. Défaite de Pharnace. Retour à Rome.
3920.	707.	43.	Scipion en Afrique , réuni à Juba, défaits par César. Caton se tue à Utique. Les fils de Pompée en Espagne. Quatre triomphes de César à Rome..
3921.	708.	42.	Treizième campagne. César en Espagne. Bataille de Munda. Mort des fils de Pompée. Triomphe de César à Rome. Il est tué dans le sénat.

CONTEMPORAINE CÉSAR.

JUDÉE.	ÉGYPTE.	SYRIE.	FRANCONIE.
Alexandre. Antipater, père d'Hérode, gouverneur de la Judée. Antipater rebâtit les murs de Jérusalem. Hérode en Galilée.	Cléopâtre, reine d'Égypte.	ménie.	



VIE MILITAIRE DE CÉSAR.

CÉSAR avait environ quarante ans lorsqu'il se fit donner le gouvernement des Gaules et qu'il en entreprit la conquête. Jusque-là il avait fait assez de choses remarquables et s'était assez annoncé pour se faire un grand parti dans Rome, et pour alarmer le sénat et les amis de la république. L'histoire ne nous le fait connaître qu'à seize ans : il était déjà marié. Il perdit son père, répudia sa femme et épousa Cornélie, fille de Cinna. L'année suivante il fut désigné grand-prêtre de Jupiter. Sylla voulut lui faire répudier Cornélie, pour lui faire épouser sa fille : César résista avec un caractère très-prononcé, fut persécuté, accusé d'être du parti de Marius, proscrit, poursuivi, et Sylla en accordant sa grace, aux sollicitations des vestales, dit : « Vous le voulez,

» mais vous trouverez en lui plus d'un
» Marius. »

Il fit ses premières campagnes en Bithynie, s'y distingua et gagna une couronne civique au siège de Mitylène. Il servit ensuite en Cilicie. La mort de Sylla et l'espoir des troubles dans Rome l'y rappela promptement. Trompé dans cette espérance, il voyagea en Grèce et se mit à étudier la philosophie. C'est dans cette traversée qu'étant pris par les pirates, il resta plusieurs jours parmi eux, les traitant en maître, les menaçant gaîment de les faire pendre quand ils troublaient son sommeil ou ses études; et leur ayant payé sa rançon, il arma des bâtimens de guerre, les poursuivit, les prit et leur tint parole (1).

Mithridate alors ravageait l'Asie. César y courut, rassembla les troupes provinciales et délivra le pays. De retour à Rome, le

(1) On cite comme un trait de clémence, qu'avant de les faire mettre en croix il permit de les étrangler.

peuple , par une exception , le nomma tribun militaire. Devenu veuf , il épousa la fille de Pompée , puis , en qualité de questeur , il partit pour l'Espagne. Ce fut là que voyant à Cadix la statue d'Alexandre , il pleura , dit-on , de n'avoir encore rien fait à l'âge où Alexandre avait conquis l'Asie. Ayant tout réglé en Espagne , il en partit sans permission du sénat , revint en Italie , où il s'offrit pour chef aux peuples du Latium , qui réclamaient le droit de citoyens dans Rome. Cet essai ne lui réussissant pas , il fut accusé comme ayant pris part à la conjuration de Catilina. Il paraît qu'il la connut , mais qu'il jugea à propos de le laisser faire et d'attendre l'événement.

Nommé édile , il s'occupa de l'embellissement de Rome , et n'ayant pu obtenir le gouvernement de l'Egypte , il s'en vengea en faisant relever les statues de Marius que le sénat avait fait abattre , et ce fut ainsi qu'il se prononça dans le parti populaire. Il alla ensuite , comme pré-

teur, en Espagne, pacifia la province et revint à Rome briguer le consulat et le triomphe; mais comme il n'était pas permis d'entrer dans la ville quand on demandait les honneurs du triomphe, il opta pour le consulat, pendant lequel il se fit donner le gouvernement de la Gaule transalpine : on y joignit l'Illyrie. Ce fut alors qu'il fit les préparatifs des conquêtes qu'il méditait dans les Gaules.

LES
COMMENTAIRES
DE CÉSAR.

GUERRE DES GAULES.

LIVRE PREMIER.

Division de la Gaule. Émigration des Helvétiens. Leur défaite. Guerre d'Arioviste. Plainte des Gaulois contre lui. Sa défaite.

TOUTE la Gaule est divisée en trois parties ; l'une est habitée par les Belges (1), l'autre par les Aquitains (2), la troisième par ceux que dans leur

(1) Pays-Bas. (2) Guienne.

propre langue ils nomment Celtes, et que nous appelons spécialement Gaulois.

Tous diffèrent entr'eux de langage, de lois, d'institutions.

La Garonne sépare la Gaule proprement dite, de l'Aquitaine ; la Seine et la Marne la séparent des Belges.

De tous ces peuples, les Belges sont les plus redoutables. Eloignés des arts et de la civilisation des provinces romaines, rarement le commerce y pénètre pour y porter les produits du luxe et tout ce qui ne sert qu'à rendre les ames efféminées. Voisins des peuples de la Germanie qui habitent l'autre rive du Rhin, ils sont avec eux dans un continuel état de guerre.

Ainsi l'Helvétien (1) surpasse aussi les autres Gaulois en vertu guerrière, parce qu'il est aux prises avec les Germains, par des combats presque journaliers, soit pour attaquer leurs frontières, soit pour défendre les siennes.

Cette partie des Gaules occupée, comme il vient d'être dit, par les Celtes, commence au Rhône, est bornée par la Garonne, par l'Océan et par les frontières de la Belgique.

Le Rhin sépare aussi les Helvétiens et les Séquaniens (2), puis tourne court au septentrion.

Les Belges originaires du fond de la Gaule oc-

(1) La Suisse. (2) Franche-Comté.

courent les embouchures du Rhin , et s'étendent au nord et à l'orient. L'Aquitaine , depuis la Garonne jusqu'aux monts Pyrénées , et sur les rives de l'Océan vers l'Espagne , s'étend entre le couchant et le nord.

Parmi les Helvétiens , Orgétorix fut un citoyen fort au-dessus des autres par sa naissance et par ses richesses. Sous le consulat de M. Messala et de M. Pison , tourmenté du desir de dominer , il gagna d'abord la noblesse , et conseilla ensuite au peuple de sortir de leur pays avec toutes leurs forces , il dit qu'il leur serait facile , étant si supérieurs aux autres par les armes , de se rendre maîtres de toute la Gaule ; et les persuada d'autant plus aisément , que l'Helvétie est , par la nature des lieux , de toutes parts bornée et resserrée ; d'un côté le Rhin , fleuve large et profond sépare les champs helvétiques de ceux des Germains ; de l'autre le Jura , haute montagne , s'élève entr'eux et la Séquanie , le lac Léman et le fleuve du Rhône les sépare de la province romaine.

Ainsi bornés , ils ne pouvaient s'étendre au loin dans leurs fréquentes excursions ; ils portaient plus difficilement la guerre chez leurs voisins , et cet état était pénible à des hommes pour qui la guerre était une passion ; nation nombreuse et renommée par les armes , ils se trouvaient à l'étroit dans un pays qui n'a que deux cent qua-

rante milles de long sur cent quatre-vingts milles de large (1).

Mus par ces motifs et décidés par l'autorité d'Orgétorix , ils résolurent d'abord de se procurer les choses nécessaires à leur entreprise.

Ils s'occupèrent de rassembler des chariots, des attelages , de forcer les terres de semences pour s'assurer des vivres dans la route, enfin de confirmer la paix avec tous leurs voisins (2). On donna deux ans à ces préparatifs , et le départ général fut fixé et ordonné pour la troisième année.

Orgétorix fut préposé à toutes ces dispositions et se fit nommer chef de la députation vers les villes voisines.

Pendant ce voyage , il sut persuader à Casticus , fils de Catamantalède , séquanais , de s'emparer de l'autorité dont avait joui son père, qui, longtemps, avait exercé la suprême magistrature dans

(1) Le mille romain est de 75 au degré , ce qui fait 3 milles pour une lieue.

(2) On ne voit pas trop pourquoi , laissant leur pays désert , ils s'occupent de confirmer la paix avec leurs voisins : on verra bientôt que l'objet de leur ambassade est de les rallier à leur entreprise.

son pays , qui même avait reçu le titre d'ami et d'allié du sénat et du peuple romain.

Il eut l'art de persuader le même parti à Dumnorix, Eduen (1), frère de Divitiacus qui gouvernait alors l'état d'Autun, où il était chéri du peuple. Il donne à Dumnorix sa fille en mariage, lui promet la place de son frère, comme un moyen de plus de réussir dans leur projet.

Devant lui-même s'emparer de l'autorité chez les Helvétiens , et n'étant pas douteux que ce peuple ne prît une grande prépondérance dans les Gaules , il se servirait de ses forces et de son armée pour leur assurer l'un à l'autre la souveraineté de leur pays. Convaincus par ces discours, ils se lient entr'eux par la foi du serment , et ne doutent plus qu'après s'être rendu les maîtres de ces trois grandes et puissantes nations, ils ne s'emparent aisément de toute la Gaule.

Ce plan fut dénoncé au peuple Helvétien ; sur des indices , ils contraignirent Orgétorix de se mettre en jugement et , selon la coutume du pays , de se constituer prisonnier. Le supplice du condamné devait être le bûcher.

Mais au jour fixe pour instruire et juger ce procès , Orgétorix assemble jusqu'à dix mille hommes de ses parens, amis , cliens ou débiteurs ; il se rendit avec eux sur la place publique , s'exempta ainsi

(1) Autun.

d'entrer en cause , de se justifier , et parvint à se soustraire au jugement.

Le peuple de la ville aussitôt prit les armes pour maintenir ses droits , le magistrat rassembla le peuple des campagnes ; Orgétorix mourut , non sans quelque soupçon , comme on le crut parmi les siens , que lui-même s'était donné la mort.

Malgré cela les Helvétiens n'abandonnèrent pas leur projet d'émigration armée. Lorsqu'ils se crurent prêts , ils brûlent leurs habitations , douze villes et quatre cents villages ; ils mettent le feu à tous les grains qu'ils ne peuvent emporter , afin de s'ôter tout espoir , comme tout moyen de retour , et d'être plus déterminés à tous les dangers : chacun dut emporter pour trois mois de grains moulus.

Ils persuadent aux Rauraces (1) , aux Tulinges (2) , aux Latobriges (3) , leurs voisins , d'imiter leur exemple , de brûler leurs habitations et de se joindre à eux. Ils s'associèrent encore les Boyens (4) , peuple qui s'était établi au-delà du Rhin , dans les champs de la Norique , dont ils avaient assiégé et pris la capitale.

(1) Basle.

(2) Inconnus.

(3) *Idem.*

(4) Bavière.

Deux seuls chemins sont ouverts pour sortir de l'Helvétie dans la Gaule : l'un par le pays des Séquaniens , étroit , difficile , tellement resserré entre le Rhône et le mont Jura , qu'à peine un chariot peut y passer ; la montagne domine , et une faible troupe suffit pour défendre et empêcher le passage.

L'autre chemin s'ouvre par la province romaine , plus court et plus facile. Le Rhône , qui le borne et qui sépare de l'Helvétie les Allobroges (1), nouvellement réunis , a plusieurs gués praticables.

La dernière ville des Allobroges , près des frontières de l'Helvétie , est Genève ; le pont y est à la disposition des Helvétiens. Ils crurent donc , ou qu'ils persuaderaient aisément un peuple récemment soumis aux Romains , ou qu'ils forceraient facilement le passage sur ses terres.

Tout étant prêt pour le départ , ils assignent le jour au V des calendes d'avril , sous le consulat de L. Pison et de A. Gabinius ; ils indiquent le rendez-vous général sur les rives du Rhône.

César apprenant qu'ils se proposaient de prendre leur route par la province romaine , se hâte de partir de Rome , et courant à grandes journées , traverse la Gaule ultérieure et arrive à Genève ; il fait rompre le pont et commande une levée

(1) Savoie et Dauphiné.

extraordinaire (1) dans la province : il n'y avait alors dans la Gaule ultérieure qu'une seule légion.

Aussitôt que les Helvétiens sont instruits de son arrivée, ils lui envoient des députés élus parmi les plus nobles d'entr'eux. A leur tête étaient Numenius et Verodoxius. Ils devaient dire que les Helvétiens étaient dans l'intention de traverser la province sans y causer de dommage, ni permettre aucun désordre ; qu'ils y étaient forcés, n'ayant aucun autre chemin, et qu'ils

(1) Il est utile d'observer, pour la suite, que les Romains avaient trois sortes de levées de troupes.

1°. Ce qu'ils appelaient *delectus* (choix), se faisait par les consuls et tribuns, qui appelaient nominativement soit au Capitole, soit au Champ de Mars, les citoyens en âge, et choisissaient parmi eux avec de grandes précautions pour égaliser les forces de chaque légion.

2°. Ceux qu'ils nommaient *evocati*, ce qui se rapproche de nos réquisitions. Le général appelait à lui nominativement tous ceux qu'il jugeait propres au service militaire. Pompée, ainsi qu'on le verra à la guerre civile, appelle à lui beaucoup d'*evocati* (réquisitionnaires), lorsqu'il se décide à abandonner l'Italie.

3°. Enfin le *tumultus*, qui rappelle nos levées

priaient César d'y donner son consentement.

César n'avait pas oublié qu'une armée romaine, défaite par ce même peuple, avait passé sous le joug, et que le consul L. Cassius y avait péri. Il crut donc ne pas devoir céder, d'autant qu'il était difficile qu'une nation en armes, animée d'un esprit peu favorable aux Romains, traversât le pays sans y causer du dommage. Cependant, afin de gagner le temps nécessaire pour rassembler les troupes qu'il avait mandées, il répondit qu'il prenait quelques jours pour en délibérer, et que s'ils voulaient revenir aux ides d'avril, ils pourraient reporter sa réponse.

Cependant César, avec la légion qu'il avait et avec les soldats qui arrivaient de la province, fit tirer un retranchement de 19 mille pas de long depuis le lac Léman, que le Rhône traverse, jusqu'au mont Jura, qui sépare l'Helvetie de la Sequanie; il donna au mur 16 pieds d'élévation, avec un fossé. Le travail achevé, il y établit des gardes, le fortifia de tours disposées selon l'avantage des lieux, et se mit ainsi en état d'arrêter

en masse. Alors le consul ou général levait un étendart et faisait une proclamation à peu près en ces termes : *Qui veut que la chose publique soit sauvée, me suive.* Cette forme ne s'employait que dans les dangers subits et imminens,

l'ennemi s'il voulait tenter le passage de vive force.

Au jour indiqué, lorsque les députés revinrent, il leur signifia qu'à l'exemple et selon l'usage du peuple romain, il ne permettra point le passage sur son territoire, et que s'ils entreprennent de le forcer, il saura les en empêcher.

Déchus de cette espérance, les uns joignent des nacelles, assemblent des radeaux; les autres cherchent les gués praticables, et quelquefois de jour, plus souvent de nuit, ils s'efforcent de traverser le fleuve; mais arrêtés par le retranchement, repoussés par les traits ou par le choc des soldats romains, ils renoncent à cette entreprise.

Il ne leur restait que le chemin par la Séquanie (1), qu'ils ne pouvaient entreprendre de passer malgré les habitans. N'espérant pas l'obtenir eux-mêmes, ils députent à Autun vers Dumnorix, pour réclamer sa médiation. Dumnorix, par son crédit et par ses largesses, pouvait beaucoup. Il était ami de la nation helvétique, ayant épousé la fille d'Orgétorix. L'ambition du pouvoir le rattachait aux choses nouvelles et lui faisait desirer de rallier à lui les peuples par des services et par des bienfaits. Il entreprend donc la négociation,

(1) Franche-Comté.

et demande aux Séquanais de permettre aux Helvétiens le passage sur leurs terres. Il obtient que les deux nations se donneront réciproquement des otages ; les uns pour assurer le passage, les autres pour l'effectuer sans désordre.

César apprenant que l'ennemi se dispose à traverser les terres des Séquaniens et des Eduens, pour se rendre sur les frontières des Santones (1), peuples peu éloignés du territoire de Toulouse, ville romaine, sentit qu'il était dangereux d'y laisser un peuple belliqueux s'établir voisin d'un pays ouvert et fertile en blé. Il laisse Labienus à la garde de ses retranchemens, part pour l'Italie à grandes journées, y ordonne la levée de deux légions, en tire trois de leurs quartiers d'hiver près d'Aquilée, et, avec ces cinq légions, prend par les Alpes le plus court chemin de la Gaule ultérieure. Les habitans des montagnes, Centrons, Garoceliens, Caturiges (2), s'étant emparés des hauteurs, arrêterent l'armée. César les ayant repoussés dans divers combats, arriva à Ocellum (3), dernière place de la province citérieure, puis en sept marches sur les frontières des Vocontiens (4), premier poste de la province ultérieure, de

(1) Saintonge.

(2) Tarentaise, Embrun, Maurienne.

(3) Oneille.

(4) Dauphiné.

là chez les Allobroges, enfin chez les Saguniens (1), qui sont le premier peuple au-delà du Rhône , hors des limites de la province romaine.

Les Helvétiens , après avoir traversé les défilés du Jura , étaient déjà arrivés chez les Eduens , dont ils dévastaient le territoire. N'étant pas en état de se défendre , les Eduens envoient des députés à César pour lui demander du secours ; ils disent qu'ayant toujours bien mérité du peuple romain , son armée ne devait pas souffrir qu'en sa présence leurs champs fussent dévastés, leurs enfans emmenés en servitude , et leurs villes envahies.

En même tems que les Eduens, les Ambares (2) leurs alliés , venaient se plaindre à César qu'après avoir vu leurs champs ravagés , à peine pouvaient-ils se défendre dans leurs villes. Les Allobroges qui ont des établissemens et des propriétés au-delà du Rhône , fuyant leur pays , viennent se retirer vers lui et représentent qu'excepté le sol de leurs champs, il ne leur reste rien. César ne crut pas devoir attendre que les Helvétiens fussent parvenus aux frontières des Santones , après avoir ravagé et détruit le territoire des alliés de Rome.

La Saône est un fleuve qui traverse et sépare

(1) Lyonnais.

(2) Charblais.

le pays des Séquaniens de celui des Eduens , et se rend dans le Rhône ; son cours est d'une si incroyable lenteur , que l'œil distingue à peine de quel côté il se porte ; les Helvétiens le passaient sur un pont construit de poutres et de bateaux joints ensemble.

César , averti par ses éclaireurs , que déjà les trois quarts de leur armée avait traversé le fleuve et que le reste était encore en-deçà , part à la troisième veille de la nuit et joint l'ennemi. Surpris et embarrassé du passage , un grand nombre furent tués ; le reste prit la fuite et se cacha dans les bois voisins. Ce canton était celui des Ziguiriens (1), car toute l'Helvétie est divisée en quatre cantons (2). Seuls , selon la tradition de nos ancêtres , étant sortis de leur pays , ils avaient défait les légions de Cassius et les avaient fait passer sous le joug. Ainsi , soit par hasard , soit par la permission des dieux , cette partie du peuple helvétique qui avait causé une si grande calamité à la république , en porta la première la peine. Par cette victoire , César tira vengeance et de l'injure publique et de celle qui lui était personnelle ; l'aïeul de son beau-père

(1) Zurich.

(2) Ces quatre cantons étaient formés d'après les quatre grands courans qui sillonnent le territoire helvétique.

Pison était lieutenant de Cassius et périt avec lui dans cette défaite.

Après le combat , César fit jeter un pont sur la Saône pour suivre l'ennemi. Etonné de sa diligence et d'avoir vu les Romains passer en un jour une rivière qu'ils avaient mis vingt jours à traverser , il envoie des députés au camp. Le chef de l'ambassade était Divicon , le même qui commandait les Helvétiens à la défaite de Cassius.

Il dit à César : « Si les Romains veulent la paix ,
 » qu'ils nous assignent une place dans la Gaule
 » et nous l'habiterons ; s'ils veulent la guerre ,
 » qu'ils se rappellent ce qu'elle leur a coûté et la
 » valeur des Helvétiens. Un de nos cantons a été
 » attaqué et surpris , lorsque les autres , au-delà
 » du fleuve , n'ont pu lui porter secours ; mais
 » que les Romains ne l'attribuent pas trop à leur
 » valeur et à notre faiblesse. Les Helvétiens ont
 » appris de leurs pères à se fier plus au courage
 » qu'à la ruse , et à compter peu sur les strata-
 » gèmes de guerre. Que les Romains ne s'exposent
 » donc pas à rendre encore le lieu où ils sont
 » campés , célèbre par la défaite de leur armée. »

A cela César répondit : Qu'il donnait d'autant moins à l'inquiétude de l'avenir , que les faits cités par les députés Helvétiens étaient présents à sa mémoire ; il lui était pénible de les rappeler , il savait qu'alors les Romains ne méritèrent pas leur infortune , n'ayant rien à se reprocher , ils

avaient pu ne pas se tenir sur leurs gardes , et leur général put être aisément trompé , il n'avait rien fait qui dût exiger de lui des précautions et ne devait point en prendre sans motif. S'il pouvait oublier les anciennes injures , il y en avait de récentes qu'il ne devait pas oublier ; ils avaient voulu , malgré lui , s'ouvrir un passage par les provinces romaines ; ils avaient osé vexer ses alliés les Eduens , les Ambares , les Allobroges ; s'ils se targuaient si insolemment de leur victoire et s'ils étaient étonnés que la vengeance en eût été si lente , la cause était la même , c'est que les dieux immortels , pour rendre plus cuisans les effets de leur colère par le changement de fortune , laissaient les coupables jouir quelque tems de leurs crimes et de l'impunité ; cependant si des ôtages lui étaient livrés pour l'assurer de leurs engagemens , si les Eduens leurs alliés et les Allobroges étaient satisfaits de la réparation des dommages soufferts , il ferait la paix avec eux.

A cela Divicon répondit : « Les Helvétiens ont » appris de leurs pères à recevoir des ôtages et » à n'en donner jamais ; le peuple romain le » sait. » Sur cette réponse il sortit. Le lendemain ils levèrent leur camp. César les suivit et détacha en avant toute sa cavalerie , au nombre de quatre mille chevaux , rassemblés de la province et chez les Eduens ses alliés , avec ordre d'observer quelle route prendraient les ennemis ;

mais cette cavalerie s'étant engagée par trop d'ardeur avec leur arrière-garde, dans un lieu désavantageux, nos gens eurent du dessous, et quelques-uns y restèrent. Les Helvétiens, fiers de leurs succès et d'avoir repoussé des forces supérieures avec cinq cents chevaux, commencèrent à tenir ferme plus souvent et à attendre notre avant-garde. César retenait les siens, les empêchait de combattre, et crut faire assez de contenir l'ennemi en le privant de fourrage, de vivres et de butin. Les deux armées marchèrent ainsi environ quinze jours, nos avant-postes toujours à six mille pas environ de l'arrière-garde de l'ennemi.

Cependant César ne cessait de presser les Eduens de fournir le blé qu'ils avaient publiquement promis, le climat froid de la Gaule, situé vers le septentrion (1), n'avait encore ni grains dans les

(1) Le climat de la Gaule était alors beaucoup plus froid qu'il ne l'est maintenant ; la culture n'avait pas dompté le sol ; les grandes forêts, les marécages occupaient une grande partie du terrain ; le sol, plus humide par les eaux qui y étaient attirées et retenues, était plus sujet à toutes les variations de l'atmosphère ; à latitude égale, la Gaule devait être ce qu'est aujourd'hui l'Amérique septentrionale. Il faut encore ajouter à ces circonstances locales, que les campagnes

champs, ni fourrage dans les campagnes ; et les blés qui remontaient la Saône ne pouvaient plus parvenir au camp, l'ennemi s'étant éloigné de cette rivière et César ne voulant pas le perdre de vue.

Les Eduens remettaient les livraisons d'un jour à l'autre, disant qu'on rassemblait les grains, qu'on les transportait, qu'ils allaient arriver. César, dès qu'il s'aperçut qu'il était mené de délais en délais, et le jour s'approchant où le blé devait être distribué aux troupes, rassembla les principaux des Eduens, et il y en avait beaucoup dans le camp : du nombre était Divitiac et aussi Liscus qui exerçait alors cette suprême magistrature annuelle que les Eduens qualifient de *vergobrette*, et qui lui donne droit de vie et de mort sur ses concitoyens. César les accuse ; il se plaint amè-

étaient beaucoup moins habitées, l'état de guerre continuel obligeait la culture à se restreindre aux environs des villes et des lieux fermés, où les cultivateurs seulement pouvaient trouver des asiles, dans les cas très-fréquens d'alarmes. César, sans le secours de nos cartes géographiques, faisait la guerre dans des pays dont il ne pouvait prendre connaissance qu'en le traversant, aussi est-il aussi circonspect dans ses marches, qu'entreprenant dans les combats.

rement que ne pouvant ni acheter des vivres, ni s'en procurer dans les campagnes, ils le laissent dans une telle nécessité, si proche de l'ennemi, et surtout dans une guerre qu'il n'avait entreprise que sur leurs instances.

Liscus, ému et gagné par le discours de César, se résout à déclarer (ce que jusqu'alors il avait cru devoir taire), qu'il y avait dans leur ville (Autun) des particuliers (1) qui pouvaient plus sur le peuple et avaient plus de crédit que les magistrats. Par leurs propos séditieux ils détournent la multitude de livrer les grains. Si nous ne pouvons, disent-ils, être les premiers dans la Gaule, préférons au moins la domination des Gaulois à celle des Romains. Doutons-nous, s'ils réussissent à vaincre les Helvétiens, qu'ils ne ra-

(1) Il est assez curieux de retrouver ici, dans le gouvernement des Gaules, ce que nous avons dans ces derniers tems appelé les Jacobins, *une société de particuliers qui pouvaient plus sur le peuple et avaient plus de crédit que les magistrats*. Nous aurons souvent lieu d'observer que les mœurs sont, comme les plantes, inhérentes au sol, les germes en sont déposés dans les caractères individuels et fermentent par l'action de la société, c'est-à-dire, par la lutte des intérêts privés contre l'intérêt public.

vissent la liberté aux Eduens , comme à tout le reste de la Gaule ?

Liscus ajouta que cette même faction faisait connaître à l'ennemi tout ce qui se passait dans le camp et dans le conseil ; qu'il était sans moyens pour la réprimer par la force , et qu'il n'ignorait même pas à quel danger son rapport l'exposait , et cela seul jusqu'à ce moment l'avait obligé à se taire.

César vit bien qu'il s'agissait de Dumnorix , frère de Divitiac ; mais pour éviter un éclat et ne point donner de publicité à l'affaire , il se hâta de rompre le conseil , retient Liscus seul et lui demande des détails sur ce qu'il venait de dire dans l'assemblée. Liscus alors parle plus librement et plus hardiment. César s'informe sous main , s'assure de la vérité. Il apprend que Dumnorix , homme audacieux , intrigant , curieux de nouveautés , s'est mis , par ses libéralités , en grand crédit auprès du peuple ; que depuis plusieurs années il tenait à bail et à vil prix les revenus publics , parce que personne n'osait mettre des enchères sur lui ; il avait ainsi beaucoup augmenté sa fortune et s'était mis en état de faire de grandes largesses ; il entretenait toujours à sa suite un grand nombre de cavaliers ; il avait une grande influence , non-seulement chez lui , mais chez les peuples voisins. A la faveur de son crédit , il avait marié sa mère à l'homme le plus

puissant et le plus illustre parmi les Bituriges (1) ; lui-même avait épousé une fille d'Helvétie ; sa sœur utérine et ses parentes avaient été mariées par lui dans les villes voisines ; par intérêt et par politique il favorisait les Helvétiens , haïssait les Romains , personnellement César , parce que leur présence avait diminué son autorité , avait remplacé son frère Divitiac dans son ancienne dignité et lui avait restitué son pouvoir ; qu'enfin , par le moyen des Helvétiens (si les Romains succombaient), il avait l'espérance de parvenir à la souveraine puissance , tandis que sous leur domination , à peine pouvait-il espérer de conserver ce qu'il avait acquis. César découvrit encore , que le mauvais succès du dernier combat de cavalerie était dû à Dumnorix qui commandait celle des Eduens ; il avait donné le premier l'exemple de la fuite et entraîné le reste effrayé de cette defection.

Ces faits vérifiés avaient tourné en certitude les soupçons que César avait déjà de l'intelligence secrète de Dumnorix avec les Helvétiens ; par lui s'était fait le traité pour leur livrer le passage sur le pays des Séquaniens ; il avait pourvu à leur faire donner l'un à l'autre des ôtages , et tout cela sans l'ordre de sa ville et même à son insu ;

(1) Berri.

enfin , accusé par le magistrat , ces motifs autorisaient assez César pour agir contre lui ou pour exiger que ses concitoyens agissent. Mais lorsqu'il se mit à considérer que son frère Divitiac était recommandable au peuple romain par sa bonne volonté , souvent éprouvée , par son affection envers lui-même , par sa bonne foi , sa justice et sa modération , il devait craindre que le supplice d'un frère ne lui aliénât un ami.

Avant donc de rien entreprendre , il manda Divitiac , et ayant renvoyé les interprètes ordinaires , il garde le seul C. Valerius Proculus , un des premiers de la province , auquel il confiait le secret des plus importantes affaires. Il rappelle d'abord à Divitiac ce qui , lui présent , avait été dit de Dumnorix dans le conseil des Éduens , puis ce que chacun en particulier lui en avait appris ; il finit par le prier , l'exhorter que , sans ressentiment , après avoir pris connaissance de l'affaire , il prononce ou fasse prononcer la partie publique.

Divitiac convient de tout ; il embrasse César , en le conjurant de ne prendre aucun parti violent à l'égard de son frère , personne n'avait plus que lui souffert de ce qui se passait , d'autant que son frère , à cause de sa jeunesse , n'aurait eu aucun crédit , et ce n'était qu'à la faveur du sien qu'il s'était élevé , et ne s'était servi des avantages qu'il lui devait , que pour ruiner son-

pouvoir et même pour conjurer sa perte ; que cependant l'amitié fraternelle, et même la crainte de l'opinion publique le retenait ; car si César poussait les choses à l'extrême , personne n'ignorant l'amitié qui le liait à lui , personne aussi ne pourrait croire qu'il n'y eût pas consenti , même aidé , et que cela seul suffirait pour lui faire perdre l'estime et l'affection de toute la Gaule.

Comme il s'étendait beaucoup sur cette considération , César lui prit la main , le rassura en le priant de finir ce discours , et lui dit qu'il mettait son attachement et son amitié à si haut prix (1) , qu'il accordait à sa volonté et à sa prière , l'oubli de l'offense faite à la république et à lui ; ensuite il fait venir Dumnorix , lui reproche sa conduite et lui propose de s'adresser à ses propres concitoyens pour se voir convaincre ; l'avertit d'éviter

(1) Cette épisode donne la mesure de l'état de civilisation du pays ; rien n'est moins barbare que le discours et la conduite de Divitiac ; il y a une finesse de politique , une délicatesse de sentiment et une grande adresse dans tout ce qu'il fait et dit dans une position difficile ; et César , juste appréciateur , mérite la confiance que Divitiac lui témoigne.

à l'avenir tout motif de soupçon , et lui dit qu'il a promis à son frère l'oubli du passé ; il donne ensuite des gardiens à Dumnorix , avec ordre de l'instruire de ce qu'il fait et de ce qu'il dit.

Le même jour, informé par le rapport des éclaireurs , que l'ennemi était campé au pied d'une montagne à 6 milles de lui , il envoya reconnaître la nature du terrain et quel détour était à faire pour gagner le dessus de la montagne ; sur le rapport que le chemin était praticable , il fait partir , à la troisième veille , Labiénus avec deux légions et les mêmes guides , lui donne l'ordre de gagner la hauteur , lui explique son plan d'attaque , et lui-même à la quatrième veille marche à l'ennemi par le même chemin que celui-ci avait tenu , détache en avant toute sa cavalerie et la fait précéder par les éclaireurs commandés par Considius , qui passait pour un homme de guerre expérimenté , ayant servi dans les armées de Sylla et dans celle de Crassus.

A l'aube du jour, Labiénus occupait les hauteurs, et César n'était qu'à 15 cents pas du camp de l'ennemi ; comme on le sut ensuite par les prisonniers , il n'avait aucune connaissance , ni de la position prise par Labienus , ni de la marche de l'armée romaine. Considius revint à bride abattue et rend compte que le sommet de la montagne que l'on croit occupé par Labienus , l'est par l'ennemi , qu'il a reconnu les armes et les enseignes gau-

loises : César retire alors ses troupes sur la plus proche colline et se met en bataille. Labienus qui avait l'ordre de ne donner que lorsqu'il verrait l'armée près du camp ennemi , afin que l'effort se fit ensemble et du même tems , tenait son poste , nous attendait et ne commençait point le combat.

Il était grand jour quand César apprit par les éclaireurs que Labienus occupait la montagne , que l'ennemi était décampé. Considius , troublé par la peur , avait cru voir ce qu'il ne voyait pas ; ce même jour César se mit à la suite de l'ennemi à la distance accoutumée , et prit son camp à trois milles du leur. Le lendemain , comme il ne restait que deux jours jusqu'à la distribution du grain aux soldats , et qu'on n'était qu'à 14 milles d'Autun , la première ville des Eduens , il pensa qu'il fallait , avant tout , s'occuper des vivres ; il quitta donc l'ennemi et se rapprocha d'Autun.

Dès que ce mouvement rétrograde fut connu des Helvétiens par quelques esclaves transfuges , soit qu'ils l'attribuassent à la crainte , parce que la veille nous n'avions pas engagé le combat , quoique nous fussions maîtres des hauteurs , soit qu'ils espérassent pouvoir nous ôter les subsistances , ils changent subitement de projet , reviennent sur leurs pas et commencent à attaquer notre arrière-garde.

Aussitôt César retire ses troupes sur la hauteur
la

la plus proche , jette en avant sa cavalerie pour soutenir le premier effort de l'ennemi et former de ses légions trois lignes ; les quatre anciennes légions étaient à mi-côte ; et sur le sommet , les nouvelles levées en Gaule avec tous les auxiliaires , tellement que toute la montagne était occupée , il fait réunir les équipages en un lieu et le fait retrancher par ceux qui étaient postés sur la hauteur.

Les Helvétiens qui le suivaient avec tous leurs chariots , envoient aussi leurs bagages en arrière , et ayant repoussé notre cavalerie , se forment en phalanges et chargent en ordre serré , notre première ligne. — —

César renvoya d'abord son cheval , puis les chevaux de tous ceux qui étaient montés , afin de rendre le péril égal et la fuite impossible ; exhorte les siens et ordonne de charger ; les soldats romains lançant des traits d'en haut avec avantage , rompent la phalange de l'ennemi , et , mettant le glaive à la main , chargent avec impétuosité.

Les Helvétiens étaient surtout empêchés dans le combat par les javelines acérées des légionnaires , le fer se pliait après avoir percé le bouclier et y restant suspendu en empêchait le mouvement ; l'ennemi ne pouvait ni arracher le fer ni combattre avec le bras gauche ; plusieurs , après l'avoir secoué inutilement , préféraient jeter le bouclier et combattre à nu. Mais bientôt , couverts de

blessures , ils sont forcés de lâcher le pied et se rallient sur une montagne éloignée de 8 milles.

Les nôtres les y suivent et commençaient déjà à s'en rendre maîtres, lorsque les Boyens (1) et les Tulingiens (2), qui formaient une réserve de quinze mille hommes et couvraient leur arrière-garde, prennent les nôtres en flanc et à revers pendant leur marche ; en même tems ceux des Helvétiens qui s'étaient retirés sur la hauteur revinrent à la charge et rétablirent le combat. Les enseignes des légions ayant fait face en arrière , les Romains se formèrent sur trois lignes (1). Les deux premières faisant front aux ennemis, qui après leur

(1) Bavière. (2) Bâlois.

(3) Les enseignes servaient non-seulement de signes de ralliement, elles servaient encore de signal et d'indice pour les mouvemens pendant l'action ; tant que l'on combattait de loin elles restaient au troisième rang ; dans le moment de la charge elles l'indiquaient étant portées au premier rang et penchées en avant du côté de l'ennemi : s'il fallait porter un effort vers un des flancs, la direction des enseignes l'indiquait ; de même, s'il fallait faire face en arrière ou front des deux côtés opposés. Toutes les enseignes n'étaient pas des aigles, celles-ci étaient confiées à un homme éprouvé qui était dénommé *porte-aigle* (aquilifer).

retraite s'étaient ralliés sur la hauteur, et la troisième faisant face à ceux qui survenaient, le combat se soutint ainsi long-temps et avec opiniâtreté.

Enfin, lorsque les ennemis ne purent plus soutenir notre effort, ils se retirèrent les uns sur la montagne où ils s'étaient d'abord repliés, et les autres dans l'endroit où ils avaient envoyé leurs chariots. Pendant tout le combat, qui dura depuis la septième heure jusqu'au soir, personne ne put dire avoir vu tourner le dos à un Helvétien. On combattit même aux bagages bien avant dans la nuit, ils s'étaient fait un rempart de leurs chariots, d'où ils lançaient d'en haut leurs traits sur les nôtres, tandis que d'autres, se glissant entre les roues, écartaient et blessaient nos gens à coup de piques et de pieux : enfin, après un long combat, on s'empara du camp et des bagages; une fille d'Orgétorix et un de ses fils y furent pris.

Après cette bataille il resta environ cent trente mille Helvétiens qui, marchant jour et nuit sans faire halte, parvinrent, le quatrième jour, sur les terres des Lingons (1), les Romains n'ayant pu les suivre à cause des blessés et aussi à cause de la sépulture des morts; César fit savoir par lettres et par des exprès, aux Lingons, qu'ils n'eussent à donner ni vivres, ni aucun autre secours aux

(1) Langres.

ennemis, sinon qu'ils les traiterait eux-mêmes comme tels, et trois jours après il se mit à leur suite avec toute l'armée.

Les Helvétiens réduits à la dernière nécessité, envoient à César des députés pour traiter de leur capitulation ; l'ayant rencontré en marche, ils se jettent à ses pieds et demandent la paix avec larmes ; César leur ordonne d'attendre son arrivée dans le lieu où ils se trouvaient, ils promirent d'obéir : les ayant joints, il leur commanda de livrer leurs armes, les otages et les esclaves fugitifs.

Tandis que ces conditions impérieuses s'exécutent, environ six mille Helvétiens, du canton qu'ils appellent Verbigène(1), craignant qu'après avoir livré leurs armes on ne les mette à mort, ou par l'espoir que dans une si grande multitude leur fuite sera ignorée, partent du camp à la première veille de la nuit, et prennent le chemin du Rhin et des frontières de la Germanie ; ce que César ayant appris, il fit savoir aux peuples chez lesquels ils devaient passer, qu'ils eussent à les arrêter et à les lui ramener, s'ils ne voulaient qu'il les regardât comme complices. Les fugitifs étant livrés, il les traita en ennemis, il reçut tout le reste à composition, après qu'on eut livré armes, otages et transfuges ; il ordonna aux Tulinges, aux Helvétiens, aux Lato-

(1) Inconnu.

briges de retourner dans les pays d'où ils étaient partis, et comme ils avaient consommé tous leurs grains, et qu'ils n'en devaient plus trouver chez eux, il ordonna aux Allobroges de leur en fournir, et permit aux vaincus de rebâtir leurs villes et leurs campagnes; en cela, son objet était de ne point laisser vacant le pays que les Helvétiens avaient quitté, de crainte que les Germains, attirés par la fertilité du sol ne voulussent s'y établir et ne devinssent ainsi frontières de la province des Allobroges (1). Il accorda aux Eduens de garder les Boyens (2), auxquels, à cause de leur valeur, ils désiraient donner des établissemens sur leur frontière; ils leur accordèrent bientôt tous les droits de cité.

On trouva dans le camp des Helvétiens des registres écrits en caractères grecs (3), remis à Cé-

(1) Savoie. (2) Bavière, depuis Bourbonnais.

(3) L'expression *lettres grecques*, que porte le texte, peut également signifier la langue grecque ou seulement des caractères grecs; ce dernier est plus vraisemblable. Il y avait déjà eu plusieurs émigrations de Gaulois dans l'Asie, et il est assez vraisemblable que les Germains n'ayant point d'alphabet indigène, se servaient des caractères grecs dans les écrits publics, comme nous nous servons du chiffre arabe commun à toutes les nations de l'Europe.

Ces registres, ces caractères prouvent que ces

sar; on vit que c'était un état nominatif de tous ceux qui étaient sortis du pays, ceux qui étaient en état de porter les armes, et séparément les enfans, les vieillards et les femmes; le total était de deux cent soixante-trois mille Helvétiens, trente-six mille Tulinges, quatorze mille Latobriges, vingt-trois mille Rauraciens, vingt-deux mille Boyens, le tout donnant quatre-vingt-douze mille combattans sur trois cent soixante-huit mille têtes.

Le nombre de ceux qui retournaient dans leur pays, d'après le recensement ordonné par César, était de cent dix mille.

Cette guerre finie, il arriva à César des députations de presque toute la Gaule, pour le féliciter sur sa victoire; ils lui dirent que sans doute le peuple romain avait d'anciennes injures à venger

Helvétiens n'étaient point une nation sauvage ni un peuple barbare.

Un passage assez curieux de Xénophon dit, que *Cadnus apporta de Phénicie le premier alphabet de 16 lettres*, semblable à celles dont usaient les *Galates* ou Gaulois d'Asie, ce qui dirait que ce ne furent pas les Gaulois qui reçurent les caractères grecs, mais les Grecs qui les reçurent des Galates ou Gaulois, et ce qui ferait remonter très-haut l'antiquité de civilisation des Gaules.

sur les peuples d'Helvétie , mais qu'ils sentaient bien que la Gaule n'en tirait pas moins d'avantage que les Romains. Lorsque les Helvétiens s'étaient décidés à abandonner leur pays dans un état florissant, c'était avec l'intention de porter la guerre dans les Gaules et l'espoir de la dominer ; qu'alors il n'eussent pas manqué de choisir pour eux-mêmes les meilleures terres , et eussent réduit le reste à la condition de stipendiaires. Ils demandèrent d'être autorisés par César de tenir une assemblée générale de toute la Gaule, parce qu'ils avaient certaines affaires dont ils ne pouvaient traiter qu'en commun avant de les lui porter. Ayant obtenu l'agrément de César , ils fixent le jour et conviennent entr'eux, sous la foi du serment, que personne n'en publiera le résultat, que du consentement de tous (1).

Après la session de cette assemblée , les mêmes

(1) On trouve ici la première trace des assemblées politiques dans les Gaules, dont l'usage s'était conservé sous la domination romaine , malgré les anciennes invasions des Germains, et ensuite après la conquête des Francs, on verra aussi le même usage dans la Gaule citérieure.

• Nous trouverons bientôt dans l'organisation religieuse des Druides, les privilèges et l'état civil et politique du clergé en France.

principaux des villes, qui d'abord s'étaient adressés à César, reviennent vers lui, et demandent à lui parler en particulier, de choses qui intéressaient sa sûreté et la sûreté publique.

L'ayant obtenu, ils tombent en larmes à ses pieds, ils lui disent qu'il n'est pas moins important pour eux d'être assuré du secret de leur demande que de l'obtenir de lui. Si la chose était connue, leur perte serait assurée.

Divitiac alors prit la parole et développa le système politique de la Gaule celtique. Elle est divisée en deux factions, celle des Eduens (1) et celle des Arvernes (2) : après s'être long-tems disputé la prééminence, ceux-ci, avec les Séquaniens, ont appelé et soldé les Germains ; d'abord quinze mille passèrent le Rhin ; ces hommes barbares, et sans culture, ayant goûté les douceurs du climat et les mœurs des Gaulois, en ont attiré d'autres, et maintenant plus de cent vingt mille.

Déjà deux fois les Eduens et leurs alliés s'étaient mesurés avec eux les armes à la main. Mais la perte de ces deux batailles leur a coûté presque toute leur noblesse, leur sénat et leur cavalerie : affaiblis de ces pertes, ceux qui par leur valeur et par l'amitié du peuple romain avaient joui d'une grande prépondérance dans la Gaule, avaient

(1) Autun. (2) Auvergne.

été tous réduits à donner en ôtage aux Séquaniens les personnages les plus distingués du pays, et à s'engager, par serment, à ne jamais les redemander, ni implorer le secours des Romains, ni jamais essayer de se soustraire au joug qui leur était imposé ; que lui seul de toute la nation des Eduens n'avait pu se résoudre à faire le serment, ni à livrer ses enfans, ce qui lui avait permis de se retirer à Rome vers le sénat pour y demander du secours, étant le seul qui ne lût pas retenu par la religion du serment, ni par la detention des ôtages. Mais la condition des Séquaniens vainqueurs était devenue pire que celle des Eduens vaincus.

Arioviste, roi des Germains, s'était établi sur leur frontière, le sol le plus heureux de la Gaule celtique, en avait d'abord pris la troisième partie, et maintenant ordonnait aux habitans d'évacuer un autre tiers, vingt-quatre mille Hérules s'étaient venus donner à lui, auxquels il voulait que l'on distribuât des habitations et des terres. En peu d'années il devait arriver que tous les anciens colons seraient chassés de la Gaule, et que tous les Germains auraient passé le Rhin, car le sol de la Germanie et celui de la Gaule ne pouvaient se comparer, ni la manière de vivre des deux pays.

Mais depuis sa victoire sur les Gaulois à Amiénotobrie (1), Arioviste était devenu tyran et cruel,

(1) Montbéliard.

il exigeait en ôtage les enfans des plus nobles familles , il exerçait envers eux les plus rudes traitemens , si quelque chose ne se faisait pas à son gré ou selon ses ordres. Cet homme barbare , emporté , téméraire , avait rendu sa domination insupportable. Si César et le peuple romain ne venaient à leur secours , il ne restait aux Gaulois d'autre parti que d'émigrer de leur pays comme les Helvétiens venaient de le faire , et de chercher d'autres demeures , d'autres terres éloignées des Germains , et un autre sort. Quoi qu'il en puisse arriver , si Arioviste était instruit de ce qui se passait , ils ne pouvaient douter qu'il ne livrât ses ôtages aux plus affreux supplices. César seul , par la gloire de son nom , par l'éclat de sa victoire , par la considération du nom romain pouvait empêcher qu'une plus grande multitude de Germains ne passât le Rhin , et défendre toute la Gaule contre la tyrannie d'Arioviste.

Divitiac cessa , et tous les assistans fondant en larmes , conjurent César de leur accorder du secours. Il s'aperçut que les Séquaniens seuls ne faisaient pas comme les autres et , la tête basse , tenaient les yeux fixés sur la terre. Etonné et leur en demandant la cause , ils ne répondent point , restent en silence dans la même attitude ; César , réitérant ses instances , n'en reçoit que la même réponse.

Alors Divitiac reprend la parole. « Tel est , dit-il ,

» le sort des Séquanais , plus malheureux encore
 » que le nôtre, ils n'osent se plaindre , même dans
 » le secret , ni implorer assistance; ils ont à re-
 » douter la cruauté d'Arioviste absent, comme s'ils
 » étaient en sa présence ; aux autres , du moins , il
 » reste une ressource , la fuite ; eux ne le peuvent.
 » Ils doivent tout souffrir et tout supporter ; ils
 » ont reçu Arioviste dans leurs campagnes, et il
 » s'est rendu le maître dans leurs villes. »

César , instruit de l'état des choses , rassure
 d'abord les esprits , et promet qu'il prendra
 l'affaire en très-grande considération ; qu'il es-
 pérerait beaucoup qu'Arioviste , ayant égard à son
 intervention , mettrait un terme à ses traitemens
 injurieux envers les alliés de la république. Cela
 dit , il congédie l'assemblée , reste sérieusement
 occupé de ce qu'il venait d'entendre , et de la
 nécessité de prendre un parti prompt et mûrement
 délibéré , il ne pouvait laisser sous un joug étran-
 ger les Eduens , que le sénat avait souvent ho-
 norés du nom de frères et d'amis , et leur ôtage en
 captivité , ce qui deviendrait une chose peu hono-
 rable au peuple romain , parvenu au plus haut degré
 de grandeur et de puissance ; il était même contre
 ses intérêts de laisser les Germains s'habituer à pas-
 ser le Rhin , venir en forces s'établir dans la Gaule ,
 et il était dangereux que des hommes barbares et
 féroces , qu'il ne pouvait espérer d'adoucir et de ci-
 viliser , après avoir occupé la Gaule , comme au-

trefois les Cimbres et les Teutons , ne vinssent fondre sur la province romaine , et de là sur l'Italie , d'autant que le Rhône seul séparait les Séquanais des établissemens romains , et que l'orgueil d'Arioviste et son arrogance étaient devenus intolérables. Il crut donc à propos de lui envoyer un message , pour lui proposer de choisir un lieu intermédiaire où ils pussent avoir une entrevue et conférer des intérêts de la république et des siens.

Arioviste répondit aux envoyés , que s'il avait affaire à César , il irait le trouver , et que si César avait affaire à lui , il pouvait en faire autant ; que , de plus , il ne pouvait aller sans mener avec lui une armée dans la Gaule où César commandait , et qu'il ne pouvait assembler une armée sans des frais considérables et inutiles. Quant au reste , il avait peine à concevoir ce que pouvait avoir de commun avec César ou avec sa république , la partie des Gaules qu'il avait acquise par ses victoires.

Sur cette réponse César lui dépêcha d'autres envoyés , avec ordre de lui dire , que puisque , malgré la faveur qu'il avait reçue , sous le consulat de César , d'être appelé , par le sénat , aini du peuple romain et roi , il refusait une entrevue pour prendre connaissance et y traiter des intérêts publics et du bien commun des deux états , voici ce qu'il avait à lui dire.

Premièrement ,

Premièrement, qu'il eût à ne plus faire passer le Rhin à une multitude pour l'établir en Gaule ; secondement, qu'il rendit les otages qu'il avait exigé des Eduens, et qu'il laissât les Sequaniens rendre, à son ordre, ceux qu'ils avaient ; qu'il cessât de tourmenter les Eduens ; qu'il ne fît la guerre à eux ni à leurs allies ; qu'alors il pouvait compter sur l'alliance et l'amitié des Romains. S'il se refusait à ces justes demandes, attendu que sous le consulat de M. Messala et de L. Pison, le sénat avait décrété que le gouvernement de la Gaule donnait à celui qui en est pourvu, le droit et le devoir de faire ce qu'il juge utile à la république, et lui prescrit de défendre les Eduens et les autres allies, il ne négligerait pas de venger leurs injures.

Arioviste répondit que par le droit de l'épée, le vainqueur disposait à son gré du vaincu ; que les Romains n'avaient pas coutume de consulter autrui pour en user ainsi avec les peuples dont ils avaient triomphé ; que s'il ne prétendait pas prescrire aux Romains comment ils devaient user de la victoire, il ne fallait pas que les Romains prétendissent l'empêcher d'user de ses droits comme il lui plaisait ; que les Eduens ayant voulu tenter le sort des armes et ayant succombé, étaient devenus ses tributaires ; que lui-même avait à se plaindre de César, dont l'arrivée avait déjà diminué les contributions qui

devaient lui être payées ; qu'il ne rendrait point aux Eduens leurs ôtages , mais qu'il ne ferait aucun tort à eux ni à leurs alliés , pourvu qu'ils s'en tinssent aux termes de leur capitulation et qu'ils lui payassent , chaque année , le tribut imposé ; sinon le titre de frères et d'alliés du peuple romain leur profiterait peu.

Quant à la déclaration de César , *qu'il ne négligerait pas de venger les Eduens* , « personne encore ne s'était attaqué à lui sans se repentir ; ils se mesureraient quand il voudrait , et César apprendrait alors à connaître les Germains , nation belliqueuse et indomptée , qui depuis quatorze ans n'avait pas vécu sous des toits. »

Dans le même tems que César recevait cette réponse , des envoyés des Eduens (1) et des Trevires (2) arrivèrent. Les Eduens se plaignaient que les Harudes (3), transportés depuis peu de la Germanie dans la Gaule , dévastaient leurs frontières , et qu'ils ne pouvaient , même au prix de leurs ôtages , acheter d'Arioviste la paix. Les Trevires annonçaient que les cent cantons des Suèves s'étaient campés sur la rive du Rhin et tentaient de le passer ; à leur tête étaient deux frères , Nasua et Cimber.

César , vivement ému de ces nouvelles , vit qu'il

(1) Autun. (2) Trèves. (3) Constance,

n'avait point de tems à perdre ; que si une autre armée de Suèves venait se joindre aux anciennes troupes d'Arioviste , il aurait à terminer une entreprise plus difficile. Il se hâte donc de pourvoir aux subsistances et marche à grandes journées contre Arioviste. Le troisième jour il apprend qu'il était parti lui-même depuis trois jours de sa frontière pour s'emparer de Besançon , capitale des Séquaniens.

César pensa qu'il fallait à toute force le prévenir ; cette place renfermait de grands magasins et beaucoup d'équipages. Par sa position et par la nature du local , elle donne de grands avantages pour soutenir la guerre.

La rivière du Doubs semble conduite en cercle pour entourer presque toute la ville ; l'espace intermédiaire , environ six cents pas , qui sépare la rivière , est fermé par une montagne élevée , dont la base touche ses rives des deux côtés ; un mur les réunit , et forme de la montagne une citadelle qui se joint à la ville ; César , marchant nuit et jour , y arrive , s'en rend le maître et y laisse garnison.

Tandis qu'il s'y arrêtait quelques jours , afin de pourvoir aux vivres et aux subsistances , les questions des soldats , les réponses des négocians et les propos exagérés des Gaulois , jettent tout à coup une frayeur subite dans l'armée ; ils faisaient des récits effrayans de la taille gigantesque

des Germains , vantaient leur force , leur adresse à manier les armes. Souvent , disaient-ils , nous sommes éprouvés avec eux dans les combats , on ne peut soutenir leur aspect et le feu de leurs regards : les esprits se troublèrent et les courages furent ébranlés.

Le mal commença par les tribuns de soldats et les préfets. Ceux qui par amitié pour César , l'avaient suivi de Rome , n'ayant pas grand usage de la vie militaire , se lamentaient sur la grandeur du danger ; l'un cherchant un prétexte , l'autre disant qu'il n'avait pas ses équipages prêts , lui demandaient congé pour se retirer ; d'autres restaient , retenus par la honte et par la crainte d'être soupçonnés de faiblesse , mais leur visage décelait assez la peur qui les tenait ; ils ne pouvaient cacher leurs larmes ; retirés dans leurs tentes , ils déploraient leur destinée et plaignaient , avec leurs amis , le malheur commun.

Partout dans le camp on faisait son testament ; bientôt ceux même qui connaissaient la guerre , les légionnaires , les centurions , les commandans de la cavalerie furent troublés du découragement général et des propos qu'ils entendaient. Ceux qui voulaient paraître plus fermes et moins faciles à étonner , disaient qu'ils ne craignaient point l'ennemi , mais bien la difficulté des chemins , la profondeur des forêts qui se trouvaient à passer entr'eux et Arioviste ; d'autres , que les vivres

seraient impossibles à transporter. Les choses vinrent au point que quelques - uns avertirent César que lorsqu'il ordonnerait de lever le camp et de porter les enseignes en avant, le soldat n'obéirait pas au commandement, et que personne n'oserait lever les enseignes.

César, voyant cette consternation générale, assemble un grand conseil, où sont admis des centurions de tous les grades ; et d'abord les reprend fortement de ce qu'ils s'ingèrent à s'informer et discuter entr'eux dans quelle contrée ou dans quel dessein il prétend les faire marcher ; qu'Ariviste, sous son consulat, avait ardemment recherché l'amitié du peuple romain ; qu'il était peu vraisemblable qu'il voulût maintenant s'écarter témérairement de son devoir ; qu'il croyait au contraire que lorsqu'il connaîtrait ses demandes et l'équité de ses prétentions, il ne renoncerait pas aisément à sa bienveillance et à celle du peuple romain ; que si, par un esprit de fureur et de démente, il se décidait à la guerre, pourquoi tant le craindre, et pourquoi désespérer d'eux-mêmes et de lui ?

« Nos ancêtres n'ont-ils pas déjà mis cet ennemi à l'épreuve, lorsque Marius, chassant les Cimbres et les Teutons, n'avait pas acquis moins de gloire à son armée qu'à lui-même ? N'avait-on pas depuis peu éprouvé le même ennemi dans la révolte des esclaves, quoiqu'ils eussent appris quelques

usages de notre art et de notre discipline militaire ? d'où l'on pouvait juger quels avantages avaient dans les combats la fermeté, la constance et la résolution, puisqu'alors ces mêmes hommes que l'on avait craints désarmés, on les avait ensuite vaincus, eux les armes à la main et déjà victorieux ; qu'enfin ce n'était que ces mêmes Germains avec lesquels l'Helvétien s'était souvent mesuré, et les avait quelquefois battus, non seulement sur ses frontières, mais sur leur propre territoire en Germanie ; et cependant ces Helvétiens n'avaient pu tenir contre notre armée. Si quelques-uns sont ébranlés par les défaites des Gaulois, qu'ils en cherchent les causes ; ils verront que les Gaulois, fatigués des longueurs de la guerre, après qu'Arioviste s'était, plusieurs mois de suite, renfermé dans ses camps et dans ses marais, sans faire usage de ses forces, furent surpris, étant dispersés et désespérant déjà de pouvoir livrer bataille ; Arioviste les avait défaits plus par ruse et par adresse que par la valeur des siens. Ces moyens avaient pu réussir contre des peuples barbares et inexperts aux armes ; mais Arioviste même n'espérait plus les employer contre nos armées. Quant à ceux qui feignaient de craindre les embarras du chemin et des vivres, ceux-là présumaient beaucoup d'eux-mêmes, qui ne voulaient point espérer que leur général fit son devoir, ou prétendaient lui prescrire ce qu'il

devait faire ; ces soins le regardaient seul : les Séquaniens (1), les Leuques (2), les Lingons (3) sont chargés de pourvoir aux subsistances , et déjà le grain mûrit dans les champs. Quant aux chemins , ils en jugeraient bientôt eux-mêmes , car il n'était point du tout ému de ces propos : qu'on n'écouterait pas son ordre , lorsqu'il commanderait de lever les enseignes. Il savait que ceux à qui ce malheur était arrivé de voir leur armée refuser obéissance au commandement , ou la fortune leur avait manqué par le mauvais gouvernement des affaires , ou leur avidité les avait rendus coupables de quelque grande injustice ; mais lui , sa vie entière prouvait sa droiture , et la guerre d'Helvétie qui venait d'être terminée , prouvait son heureuse fortune.

» Bien qu'il eût d'abord résolu de retarder le départ , il jugeait à propos de partir le lendemain dès la quatrième veille , et voulait essayer ce qui auroit plus de pouvoir sur certains esprits , le devoir ou la peur ; s'il arrivait que personne ne le suivît , il ne partirait pas moins avec la dixième légion , dont il ne doutait pas , et il en ferait sa cohorte prétorienne. » César avait toujours favorisé cette légion , et avait toute confiance en elle.

(1) Comté. (2) Toul. (3) Langres.

Cette harangue fut d'un merveilleux effet sur les esprits , et fit renaître l'âlégresse et l'ardeur de combattre. La dixième légion envoya la première ses tribuns pour rendre grâce à César du jugement qu'il avait porté d'elle , et l'assurer qu'elle était prête à tout entreprendre sous ses ordres ; les autres légions lui députèrent aussi leurs tribuns , et les centurions des premiers rangs , pour s'excuser auprès de César , et l'assurer qu'ils n'avaient jamais eu ni inquiétude ni crainte , et n'avaient jamais douté que la conduite de la guerre ne fût à la disposition du général et non à la leur.

Ayant reçu leur excuse , et s'étant assuré par Divitiac , en qui il avait toute confiance , qu'en faisant un détour de quarante milles , il pourrait faire marcher l'armée par un pays ouvert , César , ainsi qu'il l'avait annoncé , partit à la quatrième veille. Après sept jours de marche consécutive , il apprit par les éclaireurs , qu'il n'était qu'à vingt-quatre milles du camp d'Arioviste , qui , sachant son arrivée , lui faisait dire que l'entrevue demandée par César pouvait maintenant avoir lieu , puisqu'il s'y était rendu , et que lui-même pouvait s'y rendre sans danger.

César ne la refusa point , et crut qu'Arioviste revenait à des idées plus saines , puisqu'il s'offrait de lui-même à ce qu'il avait d'abord refusé.

Il en conçut donc de grandes espérances , et crut qu'Arioviste , en mémoire de tant et de si grands

bienfaits qu'il avait reçus du peuple romain et de lui , connaissant la justice des demandes qu'il lui avait faites , renoncerait à son opiniâtreté. L'entrevue fut fixée au cinquième jour , et comme pendant cet intervalle on s'envoyait de part et d'autre fréquemment des messages , Arioviste demanda que César n'amenât avec lui aucune infanterie , qu'il craignait une embuscade ; que chacun viendrait de son côté avec une escorte de cavalerie ; qu'autrement il ne viendrait point.

César , qui ne voulait ni rompre l'entrevue par un refus , ni commettre sa sûreté personnelle à la foi des cavaliers gaulois , ne vit rien de mieux que de prendre tous leurs chevaux et de les faire monter par les légionnaires de la dixième légion dont il était sûr , afin d'avoir au besoin une garde ferme et dévouée. Cela fit dire assez plaisamment à un légionnaire , que César leur tenait au-delà de ses promesses , puisque leur ayant promis de les faire prétoriens , il les faisait chevaliers.

Au milieu d'une grande plaine s'élevait une tombe de terres amoncelées , distante à peu près également des deux camps ; là , selon les conventions faites , ils se rendirent pour l'entrevue. César laissa à deux cents pas de la tombe , la légion qu'il avait amenée à cheval ; les cavaliers de la garde d'Arioviste restèrent à la même distance ; Arioviste exigea encore que la conférence se tint à cheval , et qu'ils n'amènassent avec eux que dix cavaliers ,

Lorsqu'on fut en présence , César , le premier , lui rappela d'abord les bienfaits du sénat et les siens : « Il avait été déclaré roi et ami par le sénat , il en avait reçu de grands présens : ce que peu de souverains avaient obtenu , ce que les Romains n'accordaient qu'à de grands services , lui , l'avait obtenu de sa bienveillance et de celle du sénat , sans titre et presque sans le demander. » César rappela quelles justes raisons de convenances et de nécessité le rattachaient aux Eduens , combien de sénatus-consultes avaient été rendus en leur faveur pour leur assurer la suprématie dont ils jouissaient déjà , même avant d'avoir recherché notre amitié. La coutume du peuple romain était non-seulement que ses alliés ne perdissent rien de leurs avantages acquis , mais encore qu'ils pussent les accroître et s'élever en crédit , en honneur et considération ; qui pourrait tolérer que les avantages qu'ils ont apportés dans l'alliance romaine leur fussent enlevés ? Enfin il lui demanda les mêmes choses déjà proposées par ses envoyés : qu'il ne portât point la guerre chez les Eduens ni chez leurs alliés ; qu'il leur rendit leurs ôtages , et s'il ne pouvait renvoyer chez eux les Germains qui avaient passé le Rhin , qu'au moins il ne permit point à d'autres de le passer.

Arioviste répondit peu aux articles demandés par César , mais parla beaucoup de lui-même et de son mérite : il dit ensuite qu'il n'avait point

passé le Rhin de son propre mouvement , mais appelé par les Gaulois , et qu'il ne pouvait avoir quitté sa patrie et sa famille sur de faibles espérances; les établissemens qu'il possédait lui avaient été cédés par les Gaulois ; ils avaient donné des otages de leur plein gré ; il levait des contributions par le droit de la guerre, comme c'était l'usage des vainqueurs dans le pays conquis ; il n'avait point fait la guerre aux Gaulois , eux-mêmes lui avaient fait la guerre les premiers ; toutes les villes de la Gaule s'étaient levées en armes contre lui , étaient venues l'attaquer et s'étaient campées sur son territoire ; qu'il avait vaincu toute cette armée en une seule bataille ; s'ils voulaient se mesurer encore avec lui il était prêt à les recevoir, s'ils préféraient la paix, ils étaient injustes de refuser le tribut qui était un article du traité ; enfin que l'amitié des Romains devait lui porter honneur , profit et non dommage , il l'avait recherchée dans cet espoir. Si par l'entremise du peuple romain , les subsides étaient refusés et ses suretés enlevées , il se retirerait de cette alliance aussi volontiers qu'il l'avait ambitionnée ; que s'il faisait venir des Germains dans la Gaule , c'était pour sa sureté , nullement pour y porter la guerre ; et, ce qui le prouvait , c'est qu'il n'avait point commencé , mais soutenu la guerre ; qu'il était entré en Gaule avant le peuple romain , qu'avant ce moment aucune armée romaine n'était sortie de leurs provinces , que vou-

lait-on de lui ? pourquoi venait-on sur ses terres ? Cette partie de la Gaule était sa province, comme l'autre était province romaine ; sans doute on ne lui permettrait pas de faire une invasion sur nos frontières, nous étions donc injustes de le chercher sur les siennes. Quant au sénatus - consulte qui déclarait les Eduens amis et alliés, il n'était pas cependant si barbare, ni si étranger aux choses du monde, qu'il ignorât que dans la dernière guerre des Allobroges (1), les Eduens (2) ne nous avaient point été auxiliaires, ni nous aux Eduens, dans leur guerre contre lui et les Séquaniens (3) ; qu'il pourrait croire que sous le prétexte d'une amitié feinte, César, se voyant à la tête d'une armée dans les Gaules, voulait s'en servir pour l'opprimer, mais que s'il ne s'éloignait ou ne faisait retirer son armée, il ne verrait plus en lui un ami, mais un ennemi.

Il pouvait même lui apprendre qu'en se défaisant de lui, il était sûr de faire une chose très-agréable à plusieurs des premières familles de Rome, il en avait reçu des messages, et sa mort lui vaudrait leur bienveillance et leur amitié (4), mais s'il

(1) Savoie. (2) Autun. (3) Franche-Comté.

(4) En cela Arioviste disait très-vrai : les grandes familles patriciennes et sénatoriales de Rome voyaient déjà dans César le maître de la République
voulait

voulait se retirer et lui laisser la libre possession de la Gaule celtique , il pouvait compter sur de grandes marques de sa reconnaissance , et qu'il se chargerait de toutes les guerres que César voudrait entreprendre , sans aucun frais , ni dangers de sa part.

La réponse de César se résuma à ce point , qu'il n'était pas le maître de se désister de son entreprise ; les principes de la république s'opposaient à ce qu'il abandonnât des alliés qui avaient mérité bien d'elle ; qu'il ne voyait pas pourquoi la Gaule appartiendrait plutôt à Arioviste qu'aux Romains. Quintus Fabius avait vaincu les Arvernes (1), et les Ruteniens (2), le peuple romain leur avait laissé leur liberté et n'en avait point fait des stipendiaires , et , si l'on voulait remonter plus haut , ses prétentions sur l'Empire des Gaules se trouveraient

blique , et ne se donnèrent à Pompée , qu'elles n'aimaient pas , que pour l'opposer à César , qu'elles craignaient encore plus , parce que Pompée au moins cherchait à dominer par elles , et César , qui peut être en eût fait autant s'il ne se fût trouvé devancé , cherchait à dominer par le peuple. Arioviste donne là à César une considération très-importante , si elle n'eût pas été prévue , mais il semblait que César savait déjà qu'il aurait toujours plus à craindre ses faux amis que ses ennemis déclarés.

(1) Auvergne. (2) Rhodes.

Tome I,

5

en faveur du sénatus-consulte qui avait décrété, après la victoire, que la Gaule resterait libre et se gouvernerait par ses lois nationales.

Pendant ce colloque on vint avertir César que la cavalerie d'Arioviste se rapprochait de la tombe, venait caracoler autour de la nôtre et commençait à lancer des pierres et des traits. César rompit la conférence et se retira vers les siens, il leur défendit de riposter par aucun acte de représailles, car, quoiqu'avec sa légion d'élite il pût sans aucun risque engager le combat contre cette cavalerie, il ne voulut pas laisser le moindre doute sur la rupture de l'entrevue, ni le moindre soupçon de sa franchise et de sa foi.

Lorsqu'il fut connu dans le camp avec quelle arrogance Arioviste avait parlé, l'attaque faite par ses gens aux nôtres, qu'il prétendait interdire l'entrée de la Gaule aux Romains, et que cela seul avait rompu l'entrevue, l'animosité s'en accrût, et l'ardeur de combattre redoubla. Deux jours après, Arioviste fit dire à César qu'il désirait traiter avec lui des affaires commencées et interrompues, qu'il fixât un jour pour une nouvelle entrevue, ou que, s'il le préférait, il lui envoyât un de ses lieutenans. César ne jugea pas à propos d'accepter une seconde conférence, d'autant que, pendant la première, les Germains n'avaient pu être contenus et avaient lancé des traits sur les nôtres; il sentait aussi qu'il était très-dangereux d'en-

voyer un des siens et de l'exposer à la foi d'hommes féroces et barbares ; il crut plus convenable d'envoyer Valerius Macilius , jeune homme plein de courage et de sagesse (dont le père avait été fait citoyen romain par C. Valerius Flaccus) ; il possédait parfaitement la langue gauloise , dont une longue habitude avait appris l'usage à Arioviste , qui d'ailleurs n'avait aucune raison de violer le droit des gens à son égard. César lui donna pour adjoint M. Titius , qui avait droit d'hospitalité chez Arioviste , il les chargea de recevoir les propositions et de les lui rapporter ; mais aussitôt qu'Arioviste les vit arriver dans son camp , il s'écria tout haut devant son armée . « Que venez-vous faire ? est-ce comme espions ? » Et sans leur donner le temps de s'expliquer , les fit mettre aux fers. Le même jour il leva son camp et vint s'établir au pied d'une montagne à 6 mille pas de celui de César ; le surlendemain il fit passer son armée à la vue du camp romain et alla asseoir le sien onze milles au-delà , avec le projet d'intercepter les convois de grains et de vivres qui venaient d'Autun et de la Séquanie.

Cinq jours de suite César tira ses légions de son camp et les mit en bataille , offrant le combat à Arioviste , s'il voulait l'accepter ; mais Arioviste retint toujours ses troupes et n'envoya dehors que ses gens de cheval. La manière de combattre à laquelle ils sont exercés est remarquable ; six mille cavaliers

sont choisis sur toute l'armée, pareil nombre de gens de pied parmi les plus légers et les plus robustes; ils combattent ensemble, et après une charge, les cavaliers se replient sur eux, s'ils sont pressés, cette infanterie couvre leur retraite; si un cavalier blessé tombe de cheval, ils l'entourent et l'aident: s'il faut se porter rapidement en avant ou se retirer avec précipitation, ces hommes ont acquis une telle célérité par l'exercice, qu'en se prenant à la crinière du cheval, ils l'égalent et le suivent à la course (1).

Voyant qu'Arioviste ne voulait pas sortir de son camp, César, afin de n'être pas plus long-tems séparé de ses moyens de subsistance, choisit et marqua une position avantageuse, environ six cents pas au-delà de celle que les Germains occupaient, et ayant formé l'armée sur trois lignes, il y marcha dans cet ordre. Arrivé sur le terrain, il ordonna que la première et la seconde ligne restassent sous les armes, tandis que la troisième travaillait

(1) Tout cela tient un peu à l'enfance de l'art, les Romains même n'ont pas été tentés de l'imiter. L'infanterie ne peut aujourd'hui être combinée avec la cavalerie que par masses assez fortes pour se soutenir par elles-mêmes. Ces deux armes peuvent sans doute s'aider réciproquement, mais il faut qu'elles soient indépendantes l'une de l'autre.

aux retranchemens. Ce camp, comme il a été dit, se trouvait à six cents pas de celui de l'ennemi (1).

Arioviste détacha seize mille hommes et toute sa cavalerie pour harceler les travailleurs ; mais César ordonna aux deux premières lignes de repousser l'ennemi, et à la troisième de continuer le travail.

Le retranchement achevé, César y laisse deux légions et une partie des auxiliaires, et ramène les quatre autres dans l'ancien camp ; le lendemain il fait sortir les troupes des deux camps, et s'étant porté en avant du sien, les met en bataille et la présente à l'ennemi.

Vers le midi, voyant qu'il ne bougeait pas, il fait rentrer les troupes ; alors Arioviste envoya

(1) Cette manœuvre de César est très-remarquable devant un ennemi qu'il ne méprisait pas. Si Arioviste attaquait l'un des camps, il s'exposait aux sorties de l'autre ; s'il les attaquait à la fois, il fallait réussir aux deux attaques. Repoussé à l'une, l'autre attaque était prise en revers ; le but de César, outre celui d'assurer ses convois, était de forcer Arioviste de quitter sa position ; alors, en l'attaquant en marche, tout l'avantage était à la tactique et à la discipline. Les sorcières germaniques servirent mieux encore César.

une partie des siennes attaquer le nouveau camp, et le combat se soutint des deux côtés jusques au soir. Au coucher du soleil Arioviste retira ses gens; il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre.

César s'étant informé, des captifs, pourquoi Arioviste ne voulait pas combattre, apprit que c'était la coutume des Germains de consulter les femmes pour savoir s'ils devaient livrer bataille, et que, d'après leurs sortilèges et leurs prophéties, les Germains ne devaient point combattre avant la nouvelle lune, sous peine de s'exposer à une défaite.

Le lendemain, César ayant laissé une garde suffisante dans les deux camps, rangea en bataille tous les auxiliaires devant le nouveau, dans l'intention de faire parade de plus grandes forces, parce que ses soldats légionnaires n'étaient pas très-nombreux; il forma trois lignes et marche au camp ennemi.

Lorsque les Germains se virent forcés à combattre, ils sortirent de leur camp et se rangèrent en bataille par intervalles égaux entre chaque nation, Harudes, Marcomans, Tribaces, Vaugions, Némètes, Sédusiens, Suèves (1), et fer-

(1) Constance, Moravie, Strasbourg, Worms, Nantua, Weissembourg, Suabe.

ment leurs lignes avec leurs chars et leurs charriots , afin d'ôter tout espoir d'échapper par la fuite ; les femmes y sont montées et tendent les mains aux soldats qui défilent pour aller prendre leur poste , en les conjurant de ne pas les laisser réduire en servitude par l'ennemi.

César ayant mis un de ses lieutenans à la tête de chaque légion , et un questeur pour toutes , afin que chacun eût des témoins de sa conduite et de sa valeur , engagea le combat par son aîle droite , où l'ennemi lui parut moins en forces. Le signal donné , les nôtres chargèrent si rapidement , et l'ennemi vint avec tant de promptitude à leur rencontre , qu'on ne put faire usage des javelots , et faute de tems et d'espace pour les lancer , on tira le glaive , on combattit de près et corps à corps.

Mais les Germains ayant promptement formé leur phalange accoutumée , reçurent la charge faite le fer à la main : on vit alors de nos soldats s'élancer sur cette phalange , rabattre les boucliers de l'ennemi et le frapper d'en haut. L'aîle gauche de l'ennemi fut d'abord rompue et mise en déroute , mais à sa droite les nôtres se trouvèrent pressés par le nombre ; le jeune Crassus , qui commandait la cavalerie , s'en étant aperçu , et plus libre de ses mouvemens que ceux qui étaient engagés dans l'action , fit avancer la troisième ligne à l'appui des deux qui étaient aux

prises, et rétablit ainsi le combat ; l'ennemi prit la fuite et ne s'arrêta qu'au bord du Rhin, éloigné d'environ cinq milles du champ de bataille ; quelques-uns, se fiant à leurs forces, le passent à la nage ; d'autres sur les vedelins qu'ils peuvent trouver. De ce nombre fut Arioviste : il trouva une barque sur la rive et s'en servit pour se mettre en sûreté ; le reste fut taillé en pièces par notre cavalerie. Arioviste avait deux femmes ; l'une Suève, qu'il avait amenée de son pays ; l'autre native de la Norique et sœur du roi Vocion, qui la lui avait envoyée en Gaule où il l'avait épousée : l'une et l'autre périrent dans la déroute. Elles avaient deux filles ; l'une fut tuée, l'autre captive.

Valerius Procilius était emmené lié de trois chaînes par ses gardiens ; il fut rencontré par une troupe de cavalerie que César menait à la poursuite de l'ennemi, ce qui ne causa pas moins de plaisir à César que sa victoire même. Un homme de bien qu'il aimait, et qu'il estimait, son ami intime, son hôte, lui était rendu, sans que la fortune altérât par aucun accident le plaisir qu'il en ressentait. Procilius lui dit qu'il avait vu trois fois jeter le sort pour décider si on le ferait périr par le feu, ou si on le renverrait pour un autre tems, et que trois fois le hasard l'avait sauvé. Silius fut aussi retrouvé et ramené. A la nouvelle de cette victoire, les Suèves, qui étaient déjà sur les bord,

du Rhin retournèrent dans leurs demeures , et les habitans de cette rive les voyant épouvantés , se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre. César ayant terminé deux grandes guerres en une campagne , mena les troupes en quartier d'hiver chez les Séquaniens un peu plus tôt que la saison ne l'exigeait. Il les y laissa aux ordres de Labienus , et partit pour aller tenir les états dans la Gaule citérieure.

Vie militaire de César.

CÉSAR, en partant pour se rendre à son armée dans les Gaules, avait laissé Rome assez paisible, sous l'autorité tacite du triumvirat de Pompée et de Crassus. Pompée, retiré à la campagne, fut arraché à son repos par les entreprises du tribun Clodius, ami de César qui lui avait payé ses dettes et l'avait ainsi attaché à son parti. Pompée essaya de faire rappeler de l'exil Cicéron, qui déjà avait deviné César et lui avait toujours été opposé. On espérait, par son éloquence et par son crédit, balancer le crédit et la violence de Clodius. Mais le jour même qu'on devait en délibérer, Clodius, employant les grands moyens et la grande tactique des émeutes populaires, effraya tellement Pompée qu'il se renferma dans sa maison. Cependant les nouveaux consuls étant favorables au parti du sénat, et Clodius étant sorti de charge, on reprit l'aff-

faire de Cicéron , et , après des difficultés et des délais , elle fut enfin décrétée. Il revint en homme prévoyant : il n'attaqua César qu'avec beaucoup de ménagemens ; mais la rivalité du beau-père et du gendre était de ce moment déclarée ; long-temps encore ils s'observèrent. Pompée , présomptueux et confiant dans sa réputation acquise , ne pouvait se résoudre à craindre César ; et lui , trop avisé pour engager le combat avant d'être sûr de ses forces , se laissait dédaigner. Tout le tems de la guerre des Gaules se passa ainsi en ménagemens et en observations réciproques. Tous les ans , après la campagne , César laissait l'armée dans ses quartiers , sous le commandement de ses lieutenans généraux , et revenait passer l'hiver dans son gouvernement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie ; de là il dirigeait son parti dans Rome , faisait des levées pour recruter ses légions en Gaule , préparait ses succès militaires et assurait son crédit et sa popularité avec l'argent des Gaules.

LIVRE II.

Coalition des Belges. Marche contre l'état de Reims. César les prévient. Déroute des Belges. L'armée romaine surprise en marche par les peuples de Tournai ; leur défaite. Progrès de César en Belgique.

PENDANT que César était dans la Gaule citérieure en quartier d'hiver , ainsi qu'il a été dit ci-dessus , les bruits publics lui apprirent , et le rapport de Labienus lui confirma que les Belges , habitant cette partie des Gaules appelée la troisième , se coalisaient contre les Romains et sentredonnaient des otages.

Leurs motifs étaient la crainte de voir l'armée marcher contr'eux , quand toute la Gaule serait soumise ou pacifiée ; de plus , ceux des Gaulois qui avaient vu avec peine les Germains passer le Rhin et entrer en Gaule , n'étaient pas plus tranquilles d'y voir les Romains bien reçus et s'établir ; d'autres n'avaient de motif que le désir du changement et la légèreté naturelle de leur caractère (1). Quelques-uns , aussi accoutumés à voir

(1) Déjà !

dans

dans leur pays l'autorité publique passer aux plus grands propriétaires , ou à ceux qui , plus éclairés , avaient plus de moyens de gouverner les hommes , prévoyaient que cet ordre de choses se soutiendrait difficilement sous notre gouvernement (1).

César , inquiet de ces nouvelles , ordonne d'abord la levée de deux nouvelles légions dans la Gaule citérieure , et au commencement de l'été les fait passer dans la Gaule intérieure , commandée par Q. Pedius , un de ses lieutenans.

Lui-même se rend à son armée , dès que la terre fut couverte de grains en herbe ; il ordonne aux Sénonais (2) et aux autres Gaulois les plus voisins des Belges , de s'informer de ce qui se passe chez eux , et de lui en rendre compte. Il apprend , par leurs rapports unanimes , que les Belges lèvent des troupes et se rassemblent en corps d'armée ; César n'hésite plus à marcher à eux avant le douzième jour ; ayant pourvu aux vivres , il part et se trouve

(1) La bonne foi de César est vraiment ici édifiante ; il donne toutes les meilleures raisons pour lesquelles les Gaulois ne voulaient pas être conquis. Ce passage prouve qu'alors chez eux le gouvernement était municipal , électif et temporaire ; ils avaient quelque juste raison de craindre que la domination romaine ne changeât cet ordre de choses.

(1) Sens.

Tome I.

6

le quinzième jour de marche sur leur frontière.

Arrivé là beaucoup plus tôt qu'il n'y était attendu , les Rémois qui sont les plus voisins des Belges , lui envoient deux députés , Iccius et Antebrogius , les premiers de leur ville , chargés de lui dire qu'ils remettaient à sa foi et à sa disposition eux et tout ce qu'ils possédaient ; qu'ils ne s'étaient point ligués avec les Belges , ni n'avaient pris aucun parti contre le peuple romain ; qu'ils étaient prêts à donner des ôtages , à prendre ses ordres , à le recevoir dans leur ville , à l'aider de vivres et de tout ce qui serait en leur pouvoir ; ils lui apprirent que toute la Belgique était en armes ; que les Germains , habitant la rive du Rhin , s'étaient joints aux Belges , et que l'animosité était telle , qu'eux-mêmes , amis et alliés des Suessons (1) , usant des mêmes coutumes , obéissant aux mêmes lois , ayant le même gouvernement , les mêmes magistrats n'avaient pu les détourner de se rallier aux Belges.

César , s'informant à eux quels peuples et combien de villes avaient pris les armes , quelles étaient leurs forces , apprit que la plupart des Belges étaient originaires de Germanie ; qu'ayant anciennement passé le Rhin , ils s'y étaient fixés à cause de la fertilité du sol , après avoir chassé les Gaulois ;

(1) Soissons.

que seuls, du temps de nos ancêtres, après que les Cimbres et les Teutons eurent ravagé toute la Gaule, ils les empêchèrent d'entrer sur leurs terres, et le souvenir de cet événement leur donne une grande prépondérance et une grande opinion d'eux-mêmes dans l'art militaire. Les Rémois lui disaient encore que, par leurs alliances et leurs relations d'affaires et de parenté, ils avaient été à portée de prendre connaissance des forces que chaque peuple s'était engagé à mettre sur pied.

Les premiers entre les Belges, par leur influence, par leur valeur; par leur force militaire, sont les Bellovaques (1); ils peuvent assembler cent mille hommes: ils en ont promis soixante mille d'élite; et prétendaient au commandement général; les Suessons, leurs voisins, possèdent des terres d'une grande fertilité et d'une grande étendue: là avait régné, même encore de notre temps, Divitiac, le plus puissant roi de cette Gaule; avec une grande partie de ces régions, il avait encore acquis le domaine de la Bretagne (2). Maintenant Galba régnait après lui, et le commandement lui avait été déferé d'un accord commun, à cause de sa sagesse et de son équité reconnues. Leur douze villes avaient promis cinquante mille hommes; le même nombre l'était par les Nerviens (3), qui

(1) Beauvais. (2) Angleterre. (3) Hainaut.

sont réputés les plus féroces , même parmi eux ; ils habitent la contrée la plus reculée ; les Atre-bates (1) fournissaient douze mille hommes ; les Ambiens (2) , dix mille ; les Morins (3) , quinze mille ; les Ménapiens (4) , sept mille ; les Calètes (5) , dix mille ; les Vérocasses et le Veromandois (6) , le même nombre ; les Catuaces (7) , vingt-neuf mille ; les Condruses (8) , Eburons , Cérèses , Pémanes (9) , peuples compris sous le nom connu de Germains , devaient envoyer quarante mille hommes (10).

César ayant encouragé les Rémois , les combla de grands éloges , de remerciemens (11) , leur demanda près de lui leur sénat , et en ôtage les enfans des principaux de leur ville , ce qui fut ponctuellement exécuté au jour fixe ; il fait venir ensuite

(1) Artois. (2) Amiens. (3) Therouene et Montreuil. (4) Clèves , Gueldre , Juliers. (5) Catæsis. (6) Hainault. (7) Vermandois. (8) Douai. (9) Maestrick , Liège , Incones. Luxembourg.

(10) Total , deux cent vingt-trois mille hommes. La même étendue de pays fournirait difficilement une armée aussi nombreuse : la population était-elle plus grande , ou tout marchait-il en masse ?

(11) Il y a dans le texte une nuance de persiflage dans les complimens que fait César aux Rémois sur leur extrême complaisance ; j'avoue que je n'ai pu réussir à la rendre dans la traduction.

Divitiac, et lui fait sentir combien il est important à la république et à leur salut commun, pour n'avoir pas à la fois une si grande multitude à combattre, de faire une diversion, et que cela pourrait arriver, s'il entrait avec ses Eduens (1) sur les terres des Bellovaques (2), et les ravageait. Lui ayant donné ses instructions, il le congédie.

Dès que César apprend, par ses avant-postes et par les Rémois, que les Belges ont assemblé toutes leurs troupes, marchent sur lui, et ne sont déjà pas éloignés, il se hâte de faire passer à l'armée la rivière d'Aisne, qui est sur les confins de l'état de Reims (3), et y met son camp. Cette position

(1) Autun. (2) Beauvais.

(3) Le camp était toujours fortifié; le légionnaire portait un ou plusieurs pieux : en arrivant, c'était la première opération. Une partie de l'armée restait sous les armes; on n'entrait sous les tentes qu'après l'ouvrage achevé. Le camp était plus ou moins fortifié, selon le séjour, le local et la proximité de l'ennemi; on creusait d'abord un fossé, plus ou moins large, dont la terre formait le rempart; en avant du fossé, on plantait les pieux qui servaient de palissades; il restait un espace étroit qui ressemblait à notre chemin couvert; sur le rempart, on élevait des claies appelées mantelets, et qui servaient de parapet; de distance en distance

avait l'avantage de couvrir le pays, d'assurer les vivres qui venaient de Reims et des pays voisins : de plus, la rivière défendait un des côtés du camp ; elle avait un pont ; on y établit un poste retranché ; César laissa aussi de l'autre côté Q. Titurius Sabinus avec six cohortes ; le camp fut muni d'un fossé de dix-huit pieds et d'un rempart de douze.

on élevait des tours de charpente à plusieurs étages ; on y plaçait les batteries, c'est-à-dire, les machines de guerre, balistes, scorpions qui lançaient des traits, catapultes qui jetaient des pierres. Le détail de ces mécaniques n'est plus que curieux, et se trouve au long dans *Vegece Polibe*.

Dans les camps stationnaires, dits *castrum*, soit pour hiverner, soit pour les sièges, on ajoutait souvent des défenses aux dehors : on en trouvera bientôt la description dans les travaux du siège d'Alescia.

Le camp romain était toujours carré, avec deux ou quatre portes : celle sur le front s'appelait *prétorienne* ; celle de derrière s'appelait *décumane*. Au milieu du camp était réservée une place où s'assemblait le conseil général, composé de tous les grades ; et, au milieu de cette place, s'élevait le *prétoire*, tribunal où le général siégeait. Leur castramétation était parfaite pour leur manière de faire la guerre ; elle serait absurde aujourd'hui.

A huit milles du camp est une ville de l'état de Reims, appelée Bibrax (1); les Belges, dans leur marche, l'attaquèrent vivement, et la place se défendit avec peine tout le jour. Leur manière d'assiéger est la même que celle des Gaulois : la multitude entoure la place, et jette sur les remparts des pierres et des traits; lorsque les murs sont dénués de défenseurs, ils forment la tortue, s'approchent des portes, et démolissent la muraille; ce qui leur était d'autant plus facile, que par la quantité de pierres et de traits lancés, il était impossible de tenir sur les remparts.

La nuit fit cesser l'attaque. Iccius, un des principaux de Reims, le même qui fut envoyé comme député, commandait dans la place; il fit dire à César, que s'il ne lui envoyait du secours, il ne pourrait pas tenir plus long-temps. César, dès le milieu de la nuit, fait partir les Numides, les archers Crétois et les frondeurs Baléares, et leur donne pour guides les mêmes hommes que lui avait envoyés Iccius.

L'arrivée de ce secours rendit l'espoir aux assiégés; les encouragea à la défense et diminua l'espérance des assiégeans de s'en rendre maîtres; ils demeurèrent donc quelques jours autour de la place, dévastèrent la campagne, brûlèrent les

(1) Breine.

villages et les habitations , marchèrent ensuite , avec toutes leurs troupes , droit au camp de César , et campèrent à moins de onze mille : leurs camps , par l'estimation des feux et de la fumée , occupaient plus de huit milles d'espace.

César , tant à cause de cette multitude , que de la haute opinion qu'ils avaient de leurs forces , résolut de différer la bataille. Cependant chaque jour , par des combats de cavalerie , il éprouvait la valeur de l'ennemi et la fermeté des siens ; lorsqu'il se fut assuré qu'ils n'avaient point d'infériorité , il marqua un champ de bataille en avant du camp. Le terrain s'élevait doucement de la plaine où le camp était situé , et s'étendait autant qu'il fallait pour déployer l'armée ; il s'abaissait aux deux flancs , et se relevait vers le centre par une éminence qui redescendait en pente douce vers la plaine.

D'un côté à l'autre de cette colline , César fait tirer un retranchement d'environ quatre cents pas ; aux deux extrémités , il élève des forts et y place les machines de guerre , afin d'empêcher la multitude des ennemis de tourner ses flancs pendant l'action ; cela fait , il laisse à la garde du camp les deux nouvelles légions pour servir au besoin de réserve , et forme les six autres en avant du camp ; l'ennemi aussi sortit du sien , et se rangea en bataille.

Un marais peu étendu séparait les deux armées , et chacun attendait que l'autre passât pour le

charger avec avantage. Cependant l'intervalle était occupé par le combat de la cavalerie; la nôtre ayant eu de l'avantage, et aucun des deux partis ne se décidant à passer le marais, César fit rentrer les troupes.

L'ennemi alors marcha droit à la rivière d'Aisne, que nous avons dit être en arrière du camp; là, il se mit à faire passer à gué une partie de ses troupes, avec le projet d'attaquer la tête de pont que gardait Titurius Sabinus, et de le couper, sinon de ravager le territoire des Rémois qui nous était d'un grand usage pour soutenir la guerre, et nous fournissait les convois de vivres. César, averti par Sabinus, y fit marcher ses armées à la légère (Numides), ses frondeurs et ses archers; ils passèrent le pont, et allèrent au-devant de l'ennemi.

Il s'engagea là un combat opiniâtre; les nôtres avaient surpris l'ennemi embarrassé au passage de la rivière; ils en tuèrent un grand nombre, et repoussèrent à force de traits, ceux qui, pleins de courage et d'audace, s'efforçaient de passer sur les corps de leurs compagnons; la cavalerie tailla en pièces tout ce qui se trouva avoir déjà passé l'Aisne.

Lorsque les ennemis virent qu'ils n'avaient pu se rendre maîtres d'une place, ni passer la rivière, ni nous forcer à combattre sur un terrain désavantageux, les vivres aussi commençant à leur manquer, ils tinrent conseil, et décidèrent qu'ils

n'avaient rien de mieux à faire que de retourner chacun dans leur pays, s'engageant à marcher au secours du premier sur les terres duquel l'armée romaine entrerait, devant ainsi combattre avec plus d'avantage sur leur propre territoire, où les vivres ne leur manqueraient pas.

Ils se décidèrent à ce parti, principalement, parce qu'ils apprirent que Divitiac, à la tête des Eduens, était prêt d'entrer sur les frontières des Bellovaques; ils craignirent qu'un délai ne leur ôtât le tems et les moyens de secourir leur pays. Dès la seconde veille, ils sortent donc de leur camp en tumulte et en désordre, chacun ne songeant qu'à partir des premiers pour arriver plus tôt et plus sûrement chez lui : leur départ eut toutes les apparences d'une fuite.

César, averti par les vedettes, mais craignant une embuscade, parce qu'il ignorait encore la cause de cette retraite précipitée, retint les troupes dans le camp.

Au point du jour, les rapports ayant confirmé le fait, il fait sortir toute sa cavalerie sous les ordres de Q. Pedius et d'Aurunculejus Cotta, pour atteindre et arrêter l'arrière-garde, et les fit soutenir par Labienus avec trois légions ; ayant joint et poursuivi l'ennemi plusieurs milles, on en tua un grand nombre dans la déroute, parce que les derniers ayant fait tête et se défendant vaillamment, il arriva que les premiers, entendant les cris du combat,

et n'étant contenus par aucun commandement, se hâtèrent de se mettre en sureté par la fuite, quittèrent tout ordre de marche, et se sauvèrent; de sorte que, sans courir aucun danger, les nôtres tuèrent tant que le jour dura, ne cessèrent la poursuite qu'au coucher du soleil, et rentrèrent au camp, selon l'ordre qu'ils en avaient.

Le lendemain, avant que l'ennemi pût se remettre de son effroi et de sa déroute, César fit marcher l'armée sur les terres des Suessons qui sont les plus voisins des Rémois, et arriva, par une marche forcée, devant la ville de Noviadunum (1). Ayant voulu essayer de l'emporter d'emblée, il fut obligé d'y renoncer à cause de la largeur du fossé et de la hauteur des murailles, quoiqu'il y eût peu de monde pour les défendre. Après avoir fait retrancher le camp, on commença donc à faire les claies et à rassembler tout ce qui est nécessaire pour un siège : pendant ce tems, ceux des habitans qui étaient échappés de la déroute, entrèrent dans la ville pendant la nuit. César, ayant fait poser les mantelets, élever la terrasse et dresser les tours, étonna tellement les Gaulois par la grandeur et la promptitude des travaux, qu'ils vinrent à capitulation, et l'obtinrent par l'entremise des Rémois. César ayant

(1) Noyon.

pris en ôtages les premiers de l'État, même les deux fils du roi Galba, et s'étant fait livrer les armes, marcha contre les Bellovaques.

Ils s'étaient renfermés avec tous leurs effets dans la place de Brutusbantium (1); et lorsque l'armée en fut à cinq milles, on vit sortir les vieillards tendant les mains, faisant entendre qu'ils venaient se rendre à César et qu'ils ne voulaient point prendre les armes contre les Romains. Lorsque l'armée se fut approchée de la place, et établissait le camp; les enfans et les femmes, du haut des murs, tendaient les bras et demandaient la paix. Divitiac (car, après la retraite des Belges, il avait renvoyé ses troupes, et était revenu auprès de César) intercéda pour eux; il dit « que de tous tems les Eduens et les Bellovaques avaient été unis d'intérêts et d'amitié; qu'entraînés par leurs chefs, qui leur disaient que les Eduens, sous l'alliance romaine, étaient réduits en servitude, obligés de supporter tous les jours des affronts et d'indignes outrages, les Bellovaques s'étaient détachés d'eux et avaient pris les armes contre le peuple romain; que les auteurs de ces conseils, voyant quelles calamités ils avaient attirées sur leur pays, s'étaient sauvés en Bretagne; que c'étaient non seulement les Bellovaques, mais les Eduens, qui réclamaient sa clémence et sa douceur accoutumée; qu'ainsi il étendrait chez les

(1) Gratepanse.

Belges le crédit et l'autorité des Eduens, ses alliés, qui, dans toutes leurs guerres, se servaient des Bellovaques (1) comme auxiliaires.

César répondit qu'en considération de Divitiac et des Eduens il les recevrait à conclure un traité ; mais comme leur état était étendu, peuplé et d'une grande importance dans la Belgique, il exigea six cents otages : dès qu'ils furent livrés avec toutes les armes, il marcha contre les Ambiens (2) qui se remirent entre ses mains.

Leurs terres sont frontières des Nerviens (3); César, s'informant du caractère et des mœurs de ce peuple, apprit qu'ils ne permettaient aucun accès au commerce et aux marchands étrangers ; qu'ils rejetaient l'usage du vin et de toutes les commodités de la vie qui énervent les ames et altèrent les forces : peuples sauvages et belliqueux, ils reprochent aux autres Belges qui se sont ralliés aux Romains, d'avoir trahi la liberté qu'ils tenaient de leurs ancêtres ; ils ont juré qu'ils n'enverront aucun député et n'écouteront aucune proposition de paix.

Après trois jours de marche sur leur territoire, César apprit de quelques prisonniers que la rivière de Sambre n'était plus qu'à la distance de dix milles ; que les Nerviens, campés sur l'autre rive, y attendaient l'armée romaine, réunis aux Atrebates et aux Veromandois, qu'ils avaient

(1) Beauvais. (2) Amiens. (3) Tournai.

persuadés de s'attacher à leur fortune , et qu'ils attendaient encore les Aduaticiens (1), en marche pour se joindre à eux ; enfin , qu'ils avaient renfermé les femmes et ceux qui par leur âge n'étaient pas propres à la guerre , dans un lieu sûr , dont les marais défendaient l'approche.

D'après ce rapport , César envoie devant , les éclaireurs avec des centurions , choisir et marquer un camp ; plusieurs otages belges avaient suivi César ; quelques-uns d'eux (comme on le sut depuis par les prisonniers) ayant observé l'ordre de marche de l'armée , passèrent de nuit à l'ennemi et l'informèrent que les équipages de chaque légion marchaient à sa suite et laissaient ainsi un grand intervalle entr'elles ; qu'il serait aisé d'attaquer la première légion au moment où elle entrerait dans son camp , avant que ses bagages fussent déchargés ; que les autres légions seraient éloignées ; que cette première repoussée et les équipages pillés , les autres n'oseraient ou ne pourraient résister.

Ce conseil était d'autant mieux vu , que de tout tems les Nerviens se sont peu fiés à leur cavalerie ; même aujourd'hui ils en font peu de cas : ne se confiant que dans leur infanterie , et pour garantir avec plus d'avantage leur pays des incursions de troupes à cheval qui viendraient pour

(1) Bois-le-Duc.

le ravager, ils ont entouré leurs propriétés de haies formées par de jeunes arbres entaillés, pliés, dont les branches, étendues et entrelacées avec des ronces et des épines, forment comme un mur impénétrable même à la vue. Les Nerviens résolurent donc de profiter de cet avantage et du conseil qui leur était donné, dès que notre première troupe paraîtrait, embarrassée par ses équipages.

Telle était l'assiette du camp que les nôtres avaient choisie.

Une colline dont le sommet descendait, par une pente réglée, jusqu'à la Sambre; sur le bord opposé s'élevait une autre colline de même déclivité, éloignée d'environ deux cents pas, nue au pied et assez boisée au sommet pour que la vue ne pût y pénétrer. L'ennemi s'y était caché; on voyait seulement au bas quelques postes de cavalerie : la rivière est profonde d'environ trois pieds.

César était précédé par toute sa cavalerie et la suivait avec les légions, mais l'ordre de marche l'était disposé autrement que les Belges l'avaient dit aux Nerviens. Vu la proximité de l'ennemi, César, selon sa coutume, marchait avec six légions sans équipages; ensuite les bagages de toute l'armée, escortés par les deux légions nouvellement levées, qui fermaient la marche.

Notre cavalerie légère, avec les frondeurs et les archers, passèrent la Sambre et engagèrent le combat avec la cavalerie ennemie, qui, cédant

d'abord , se retira dans le bois ; mais revenant ensuite à la charge, donna quelque méfiance aux nôtres, qui ne les poursuivirent qu'autant que le comportait la nature du terrain et selon qu'il était ouvert ou embarrassé. Cependant les six légions qui marchaient les premières arrivèrent, et s'étant partagé le travail, commencèrent à retrancher le camp.

Dès que la tête des équipages fut aperçue par ceux qui étaient cachés sur la hauteur (c'était le signal dont ils étaient convenus pour attaquer), dans le même ordre de bataille qu'ils avaient formé dans le bois, ils fondent tout à coup avec toutes leurs troupes et chargent notre cavalerie, qui fut facilement repoussée et mise en désordre ; ils coururent avec une si incroyable rapidité, qu'on les vit presque en même tems sortir du bois, traverser l'eau en combattant, gravir la hauteur où était notre camp et attaquer les travailleurs.

César avait à pourvoir à tout à la fois : élever l'étendard de combat, qui était le signal pour courir aux armes, faire sonner la charge, rappeler les travailleurs et ceux qui s'étaient écartés pour les fascines, donner l'ordre de bataille et le mot, haranguer le soldat et donner le signal ; le tems manquait et la présence de l'ennemi empêcha que tout pût se faire. Deux choses pourvurent à ces embarras : l'expérience du soldat, instruit par les combats précédens, lui disait ce qui était à faire,

aussi bien que si on l'eût commandé, et de plus² César avait ordonné, une fois pour toutes² que les commandans de légion restassent à leur troupe jusqu'à ce que le camp fût retranché. Ceux-ci donc, sans attendre l'ordre de César, firent, chacun, ce qu'il crut le mieux.

César ayant mis ordre au plus pressé, courut au hasard pour encourager le soldat et arriva à la dixième légion : il n'eut à leur faire d'autre harangue que de se souvenir de leur ancienne valeur, de ne se point troubler, de soutenir vigoureusement le choc de l'ennemi ; et comme il n'était qu'à la portée du trait, il donna le signal du combat et partit pour en exhorter d'autres. Il arriva et les trouva aux prises.

L'attaque avait été si brusque et si décidée, que l'on n'avait eu le tems ni de découvrir les enseignes, ni de prendre les casques, ni d'ôter aux boucliers leur enveloppe ; où chacun se trouva en accourant du travail, il se plaça sous les premières enseignes qu'il aperçut, plutôt que de perdre le temps de combattre à chercher les siennes. L'armée se trouva rangée, plutôt selon la nature du terrain et la pente de la montagne, que selon l'ordre de bataille. Comme les légions soutenaient l'attaque dans des positions différentes, séparées l'une de l'autre par ces haies épaisses qui empêchaient de voir au loin, on ne put ni placer des réserves, ni pourvoir à ce qu'il eût fallu, ni faire

parvenir des ordres par le commandement d'un seul : de ce trouble général il s'ensuivait des accidens et des fortunes diverses.

La neuvième et la dixième légion , qui occupaient l'aîle gauche , ayant lancé le javelot et combattant d'en haut avec avantage , repoussèrent d'abord les Atrébates (1) qui leur étaient opposés. Fatigués , hors d'haleine d'avoir gravi à toute course , accablés de blessures , ils furent culbutés dans la rivière , et un grand nombre fut tué au passage ; mais les nôtres ayant traversé la Sambre et s'étant engagés dans un lieu désavantageux , l'ennemi se retourna , les chargea et ne fut mis en fuite qu'après une forte résistance.

D'un autre côté , la onzième et la huitième ayant repoussé les Veromandois (2) qu'elles avaient en tête , combattaient sur les bords mêmes de la Sambre ; le centre et la gauche s'étant ainsi portés en avant , la droite du camp se trouvait à découvert.

La douzième et près d'elle la septième , qui tenaient cette aîle , avaient en tête les Nerviens (3) , conduits par Bodugnat , qui avait le commandement général ; formés en ordre serré , les uns attaquèrent ces légions de front , les autres tournèrent leur flanc et les prirent à revers par le haut du camp.

(1) Arras. (2) Vermandois. (3) Hainaut.

En ce moment, la cavalerie et l'infanterie légère qui, ainsi qu'il a été dit, avait été rompue et repoussée au premier choc, revenant au camp, rencontra l'ennemi et prit la fuite ; les valets de l'armée, qui de la porte décumane et de la partie supérieure du camp, voyaient l'ennemi repoussé dans la rivière, étaient sortis pour piller, et voyant l'ennemi dans le camp, prennent précipitamment la fuite.

On entendait en même tems les cris des conducteurs de bagages qui arrivaient effrayés ; ils étaient entraînés de côté et d'autre. La cavalerie de Trèves, la plus estimée de la Gaule, envoyée par leur pays à César, pour servir comme auxiliaire, voyant notre camp rempli d'ennemis, les légions pressées et presque enveloppées, les valets, les cavaliers, les frondeurs, les Numides dispersés et fuyant de toutes parts, croyant nos affaires désespérées, prirent la route de leur pays, et publièrent chez eux, que les Romains étaient défaits et leur camp au pouvoir de l'ennemi.

César, après avoir harangué la dixième légion, s'était porté à l'aîle droite ; il voit les légions cernées, les enseignes de la douzième réunies et resserrées en une place, les soldats entassés s'embarrassant l'un l'autre pour combattre, tous les centurions de la quatrième cohorte tués, le porte-enseigne mort et l'enseigne prise, presque tous les centurions des autres cohortes tués ou griè-

vement blessés. Parmi eux, le primipile Sextus Baculus, homme d'une force et d'un courage supérieurs, couvert de blessures, pouvant se soutenir à peine; les autres affaiblis par des blessures, plusieurs des derniers rangs ayant quitté leur poste et se mettant à l'abri des traits, et l'ennemi ne cessant d'arriver du bas de la montagne et de presser le centre, tandis qu'il tournait les deux flancs; enfin les choses en très-mauvais état, et nul moyen de faire venir des secours.

César alors arrache à un soldat du dernier rang son bouclier (parce que lui-même était venu sans en avoir); il s'avance aux premiers rangs, appelle les centurions par leur nom, fait porter les enseignes en avant, ordonne d'ouvrir les files, afin de mieux se servir des armes. Sa présence rendit l'espoir au soldat; et, ayant repris courage, chacun voulait, sous les yeux de l'empereur, faire son devoir jusqu'à l'extinction de ses forces: on parvint d'abord à ralentir l'impétuosité de l'ennemi.

César voyant que la septième légion, qui était placée à côté de la deuxième, était également pressée, fit passer aux tribuns militaires l'ordre de rapprocher peu à peu les deux légions, en les adossant l'une à l'autre, faisant face en arrière, et faisant passer les enseignes aux derniers rangs, devenus les premiers; dans cet ordre, pouvant se couvrir réciproquement, et ne craignant plus d'être pris à dos pendant qu'on ferait face à l'ennemi, le com-

bat commença à se rétablir, et on se battit avec plus d'assurance (1).

Cependant les deux légions d'arrière-garde, qui étaient d'escorte aux équipages, instruites de ce qui se passait, arrivent au pas de course et sont aperçues du haut de la montagne par l'ennemi. Labienus, après s'être emparé du camp ennemi, voyant de la hauteur ce qui se passait dans le nôtre, y envoie la dixième légion, qui, ayant appris des valets et des cavaliers fuyards, où se passait l'affaire et en quel danger étaient les légions et l'empereur, ne se permit ni halte ni repos, et accourut.

Les choses changèrent tellement de face par leur arrivée, que ceux même des nôtres que leurs blessures avaient portés à terre, se relevaient et combattaient, appuyés sur leurs boucliers; les valets voyant l'ennemi, frappés de terreur, se jetaient, sans armes, sur des hommes armés; et les cavaliers, pour effacer la honte de leur fuite, combattaient partout où ils pouvaient devancer les légionnaires.

Mais l'ennemi, dans cette extrémité, déploya un courage égal au danger; lorsqu'un combattant

(1) Cette manœuvre, exécutée pendant l'action, donne une idée de la tactique romaine et de l'instruction des légionnaires; cela ne serait plus praticable; le silence des combats de main présentait ce que nos détonations d'armes à feu ne rendent plus possible.

des premiers rangs tombait, le plus près de lui s'élevait sur son corps, combattait, et lorsque les cadavres furent amoncelés, ils s'en servirent comme de rempart, du haut duquel ils lançaient leurs traits et nous renvoyaient les nôtres. On put concevoir alors comment de tels hommes avaient pu oser entreprendre de traverser une rivière très-large, gravir des bords escarpés, attaquer dans un lieu très-désavantageux. La grandeur de leur courage leur avait aplani toutes ces difficultés (1).

Cette bataille détruisit presque la nation et le nom des Nerviens. Les vieillards, qu'ils avaient retirés dans un marais avec les enfans et les fem-

(1) Cette relation est un chef-d'œuvre de clarté, de précision et sans doute d'exactitude; elle suffirait pour prouver le talent du guerrier et celui de l'historien. Tout y est peint, le lecteur est sur place, et la rapidité du style égale la rapidité de l'action. César y fait ses preuves comme soldat, comme général et comme écrivain.

On voit ici que les Romains faisaient toujours la guerre en masse; point de corps avancés, point de divisions, d'avant-garde, point de marche sur plusieurs colonnes; le pays, moins ouvert, les y obligeait. Le canon, l'agriculture et les cartes topographiques ont tout changé, et surtout les prodigieuses armées.

mes, ayant appris ce désastre par le peu des leurs qui en étaient échappés, ne voyant plus rien qui pût arrêter le vainqueur, ni donner sûreté aux vaincus, d'un commun accord envoient vers César des députés pour se rendre à lui ; et voulant lui peindre d'un mot leur situation, ils lui dirent que de six cents sénateurs, il n'en restait que trois, et de soixante mille combattans, à peine il en restait cinq cents. César, voulant témoigner sa clémence envers des infortunés supplians, pourvut soigneusement à leur conservation, leur rendit leurs biens et leurs habitations, et défendit à leurs voisins de les inquiéter.

Les Aduaticiens (1) qui, comme il a été dit, accouraient au secours des Nerviens avec toutes leurs troupes, ayant nouvelle de cette bataille, s'arrêtèrent, retournèrent dans leur pays, et ayant abandonné leurs villes et leurs forts, se retirèrent, avec tout ce qu'ils possèdent, dans un lieu défendu par son assiette. Toute la circonférence, hérissée de rochers escarpés, ne laissait qu'une ouverture en pente douce, large d'environ deux cents pieds. Ils fortifièrent ce lieu d'une double enceinte de murs très-élevés, et y rassemblèrent des masses de rocs et de poutres aiguës.

C'étaient des descendans de ces Cimbres et de

(1) Bois-le-Duc,

ces Teutons qui, venant pour envahir notre province, puis l'Italie, laissèrent sur la rive du Rhin les bagages qu'ils ne pouvaient transporter, et pour leur garde, six mille hommes. Après la défaite des leurs, long-tems inquiétés par les peuples voisins, soutenant la guerre ou la portant au loin, ils firent enfin la paix, et du consentement de tous, se fixèrent en ce lieu. A l'arrivée de nos troupes, ils firent d'abord de fréquentes sorties et venaient souvent aux mains par des combats de détail ; mais la circonvallation étant faite par un mur de douze pieds de haut et de quinze milles de circuit, ils se tinrent renfermés dans leur enceinte. Après que les approches furent faites, les mantelets posés, la terrasse élevée, ils virent de loin construire la tour, et raillèrent d'abord du haut de leurs murailles, demandant à grands cris à quoi devait servir une telle machine, fabriquée de si loin ; quels bras, quelles forces devaient employer des hommes tels que nous, pour la remuer ? (car, à cause de leur haute stature, les Gaulois dédaignent notre petite taille), et si nous prétendions l'approcher de leurs murs ?

Mais lorsqu'ils virent cette tour en mouvement s'approcher, frappés de la nouveauté et de la grandeur de ce spectacle, nouveau pour eux, ils députent vers César, et les envoyés lui disent :

« Les Romains ne peuvent faire ainsi la guerre » sans une assistance particulière des dieux ; sans
leur

» leur aide ils ne pourraient ébranler ces énormes
 » machines et les approcher des murs pour com-
 » battre de près ; nous vous cédon et nous re-
 » mettons entre vos mains nos personnes et nos
 » possessions : si la clémence et la douceur de
 » César, dont on nous a parlé , a résolu de ne
 » pas nous détruire, qu'il ne nous ôte pas nos
 » armes : tous nos voisins sont nos ennemis et
 » sont jaloux de notre gloire ; comment , désar-
 » més , pourrons-nous nous défendre ? nous pré-
 » férons, si nous en étions réduits à cette infortune,
 » souffrir tout de la domination romaine , plutôt
 » que de tomber entre les mains de ceux à qui
 » nous sommes accoutumés de commander. »

César leur répondit : que , plus par habitude que
 par égard, il leur eût conservé leur gouvernement
 et leurs libertés, s'ils se fussent rendus avant que
 le bélier eût touché le mur ; maintenant , qu'il
 n'y avait plus de capitulation, qu'en livrant leurs
 armes, mais qu'il fera pour eux ce qu'il avait fait
 pour les Nerviens, qu'il défendrait à leurs voisins
 de rien entreprendre contr'eux.

Cette réponse reportée dans la ville, ils se dé-
 cident à accepter les conditions et jettent, du haut
 de leurs murailles , une si grande quantité d'ar-
 mes, qu'elle égalait presque la hauteur du rem-
 part ; et cependant (comme on le verra bientôt)
 ils en avaient réservé et caché la troisième partie ;
 ils ouvrirent les portes, et cette journée se passa en

état de paix. César, voulant éviter que les habitans reçussent quelque insulte du soldat, donna l'ordre d'évacuer la ville, et sur le soir il retira les postes : eux, d'après conseil tenu d'avance (comme on le sut ensuite), croyant que les nôtres, après la capitulation faite, leveraient les postes de garde, ou les tiendraient plus négligemment, s'armèrent, les uns des armes qu'ils avaient cachées, d'autres se faisant des boucliers d'écorce ou d'osier tressé et recouvert de peaux, et sortant des portes à la troisième veille, attaquèrent nos lignes par l'endroit où ils crurent l'accès moins difficile.

Aussitôt, selon l'ordre établi par César, au signal des feux allumés, on accourut de tous les forts voisins; on combattit comme on devait s'y attendre d'hommes courageux qui n'avaient plus d'espoir de salut que dans le succès, et qui combattaient en lieu désavantageux contr'eux, qui, du haut du rempart, des tours, les accablaient de traits. On en tua quatre mille; le reste fut repoussé dans la ville; le lendemain, César fit rompre les portes et entra, sans aucune résistance, avec toute l'armée; il fit vendre, corps et biens, tout un quartier de cette ville; on sut, par ceux qui achetèrent, qu'il y eut cinquante-quatre mille têtes vendues (1).

En ce tems César apprit, par P. Crassus, qu'il

(1) Ici César peint l'état politique et militaire de ces nations antiques; leur manière de com-

avait envoyé avec une légion, que les Venètes (1), Unelans (2), Osisniens (3), Curiosolites (4), Aulerques (5), Rhedons (6), tous états maritimes, sur les côtes de l'Océan, s'étaient rendus au peuple romain. Le bruit de ces victoires et de ces conquêtes s'étendit au-delà du Rhin dans la Germanie, et plusieurs de ces peuples envoyèrent à César des députations pour prendre ses ordres et lui offrir des otages. César, obligé de passer en Italie, leur dit de revenir au commencement de l'été, il conduisit ses légions prendre des quartiers d'hiver dans le pays des Carnutes (7), des Andes (8) et des Turons (9), états voisins de ceux où l'on venait de faire la guerre, et partit pour l'Italie; et d'après les relations qu'il envoya au sénat, un décret ordonna quinze jours de prières, ce qui n'était encore arrivé pour aucun général.

battre tient encore de l'état sauvage et a une civilisation très-récente, ce qui prouve qu'alors les Gaules étaient encore dans les convulsions des sociétés nouvellement formées. César n'est ici que conquérant barbare; il ne traite pas comme avec des enfans qu'on morigène et qu'on ménage. Ce passage donne aussi la mesure de la force de tactique et de la discipline militaires: les petits légionnaires Romains sont partout vainqueurs des géans Gaulois.

- (1) Vannes. (2) Perche. (3) Léon. (4) Cornouailles.
 (5) Evreux. (6) Rennes. (7) Chartres. (8) Anjou.
 (9) Touraine.

Vie militaire de César.

CICÉRON voyait bien que le seul moyen de résister à César était de faire donner une armée à Pompée. Le vulgaire pouvait n'avoir pas encore prévu les projets de César ; Cicéron n'était pas un homme du vulgaire ; toute sa conduite est celle d'un homme qui lit dans l'avenir. Il fit donc d'abord donner à Pompée le soin de pourvoir aux subsistances de Rome , ce qui était un moyen adroit de le populariser. Cette fonction motivait le décret qui mit sous ses ordres tous les ports de la Méditerranée et toutes les côtes pour cinq années ; c'était mettre à sa disposition tous les moyens militaires et maritimes. César ne s'opposa à rien de tout ce qui fut fait en faveur de Pompée ; la querelle n'était pas ouverte , et l'exemple d'un citoyen auquel on donnait une armée était très-avantageux à César ; d'ailleurs Pom-

pée , qui tenait toutes ces faveurs du sénat , s'éloignait par là de la faveur du peuple ; et César , qui devait prendre cette route pour arriver à son but , dut voir avec satisfaction qu'on lui faisait le chemin libre.

LIVRE III.

Guerre contre les Celtes , dans l'Armorique (côtes de l'Océan). Bataille navale contre ceux de Vannes. Campagne de Crassus en Guienne. Expédition contre les Morins.

EN partant pour l'Italie , César avait envoyé Sextus Galba , avec la douzième légion et une partie de la cavalerie , dans le pays habité par les Nantuates (1), les Véragres (2), les Sédunois (3) , dont le territoire s'élève depuis les confins des Allobroges et le lac Léman , jusqu'à la crête des sommités des Alpes. L'objet de la mission de Galba était d'ouvrir dans ces montagnes un chemin au commerce ; les marchands ne pouvaient passer qu'avec beaucoup de danger et en payant des droits onéreux. César l'autorisa à y mettre sa légion en quartier d'hiver , s'il le jugeait utile.

Après quelques combats avantageux et la prise de plusieurs forts , ayant reçu des envoyés , des otages , et la paix étant faite , Galba envoya deux cohortes chez les Nantuates , et lui-même , avec les autres cohortes de cette légion , prit son quartier dans un bourg des Véragres , nommé

(1) Nantua. (2) Bas-Valais. (3) Haut-Valais,

Octodurus (1) : ce bourg est situé dans une vallée peu ouverte et entourée de très-hautes montagnes ; il est traversé par une rivière qui le divise en deux parties. Galba laissa l'une aux Gaulois , et réserva l'autre pour y loger la troupe ; il s'y fortifia d'un rempart avec le fossé.

Plusieurs jours de l'hivernage s'étaient passés à faire venir des grains et des vivres, lorsque tout-à-coup les éclaireurs vinrent avertir que la partie du bourg laissée aux Gaulois avait été évacuée pendant la nuit ; ils avaient gagné les montagnes, et toutes celles qui dominaient la ville étaient occupées par la multitude des peuples voisins, les Véragres et les Sédunois (2) : ce mouvement subit était causé par le parti qu'avaient pris les Gaulois de recommencer la guerre et de se défaire de cette légion ; ils savaient qu'elle était affaiblie par l'éloignement des deux cohortes et par l'absence de divers détachemens, et de plus l'avantage du lieu qu'ils occupaient leur donnait le moyen de fondre sur les retranchemens et de lancer d'en haut. Ils crurent donc qu'on ne pourrait soutenir leur attaque ; ils ne supportaient pas de voir leurs enfans enlevés à titre d'ôtages, et croyaient que les Romains, sous prétexte de favoriser le commerce, voulaient s'emparer des Hautes-Alpes, s'y établir, et réunir ce pays à la province.

(1) Martenach, en Bas-Valais.

(2) Haut et Bas-Valais.

Galba , en recevant ces nouvelles , se trouvait dans un poste dont les retranchemens n'étaient point achevés , et qu'il n'avait pu encore approvisionner : ayant fait un traité et reçu des ôtages , rien ne devait lui faire craindre une attaque ; il se hâta donc d'assembler le conseil , et là les avis furent différens. Dans un danger si pressant , voyant déjà les hauteurs occupées par les Gaulois en armes , n'ayant aucun secours à espérer , ni aucun moyen de pourvoir aux vivres , tous les chemins étant interceptés , plusieurs étaient d'avis de brûler les bagages et de faire une trouée pour s'en aller par les mêmes chemins qu'on avait tenus ; mais le plus grand nombre préféra de réserver ce parti extrême pour la dernière nécessité , de tenter l'épreuve des événemens , et de défendre le camp.

Peu de tems après , et lorsqu'à peine le tems avait suffi pour assigner les postes et donner ordre aux dispositions qui venaient d'être résolues , l'ennemi parut , et au signal fondit de toutes parts sur le camp ; en y jetant d'en haut des dards et des pierres : les nôtres résistèrent d'abord vigoureusement , et portant leurs coups d'un lieu élevé , n'en perdaient aucun , partout où le rempart paraissait dénué de défenseurs , on y accourait et on y portait secours ; mais l'ennemi avait cet avantage , que lorsqu'il se retirait fatigué du combat , il était remplacé par des troupes fraîches , tandis que les nôtres , à

cause de leur petit nombre, ne pouvaient se retirer et prendre haleine, quand ils étaient fatigués et même blessés, ils ne pouvaient quitter le poste où ils se trouvaient placés.

Le combat durait déjà depuis six heures, les forces et même les traits commençaient à manquer. Les nôtres résistaient plus mollement, l'ennemi pressait l'attaque, il coupait déjà les palissades et comblait le fossé; enfin, les choses étaient réduites aux dernières extrémités, lorsque Sextus Baculus, le centurion que nous avons cité à la bataille contre les Nerviens, comme y ayant été couvert de blessures, et en même tems C. Volunius, tribun militaire, homme de tête et de cœur, accourent vers Galba, et lui remontrant qu'il ne reste qu'une ressource à tenter, celle de faire une sortie générale, comme dernier et unique espoir de salut. Ayant appelé les centurions à l'ordre, il fait prévenir les soldats de suspendre un moment le combat, de ne faire que parer et de reprendre haleine; puis, au signal donné, de sortir par toutes les portes et de ne plus attendre leur salut que de leur épée. L'ordre s'exécute, et la sortie se fait tout à coup par toutes les portes; l'ennemi n'eut le tems ni de se reconnaître ni de se rallier : ainsi la fortune, changeant, ceux qui croyaient déjà s'être emparés du camp, de tous côtés enveloppés et pressés, de trente mille hommes qu'on estimait être venus l'attaquer, plus du tiers fut tué, le reste mis en

fuite, et les soldats ne les laissèrent même pas se rallier sur les hauteurs: alors la déroute étant générale et les armes enlevées, ils se retirèrent dans les retranchemens. Après ce combat, Galba ne voulant plus tenter la fortune, d'autant que les motifs qui l'avaient déterminé à hiverner dans ce pays n'existaient plus, et craignant surtout de manquer de grains et de vivres, se mit en marche le lendemain pour rentrer dans la province. Après avoir brûlé toutes les habitations de ce bourg, sans obstacle ni retard de la part de l'ennemi, il ramena la légion entière, d'abord chez les Nantuates et de là chez les Allobroges (1); où il hiverna.

Après ces événemens, César devait croire toute la Gaule pacifiée : les Belges étaient domptés, les Germains repoussés, les Séduois (2) vaincus dans les Alpes. Il partit donc au commencement de l'hiver pour l'Illyrie, voulant prendre connaissance de ce pays et des habitans. Tout à coup la guerre se ralluma dans les Gaules, et voici quelle en fut la cause. Le jeune P. Crassus, avec la septième légion, avait pris ses quartiers d'hiver chez les Andes (3), peuple qui habite les côtes du grand Océan; manquant de vivres dans ce pays, il avait envoyé des préfets et plusieurs tribuns militaires, pour s'assurer des grains : de ce nombre, T. Silius fut envoyé chez les Eusèbes,

(1) Savoie et Dauphiné. (2) Valais. (3) Anjou.

M. Trebius Gallus chez les Cūriosolites (1),
Q. Velanius avec T. Silius chez les Venètes (2).

Cet état est le plus en crédit et en autorité de toute cette côte maritime. Les Venètes ont de grands vaisseaux, avec lesquels ils naviguent jusques en Bretagne, et surpassent les autres peuples dans l'art et dans la pratique de la navigation ; sur cette mer vaste et orageuse ils occupent le peu de ports qui y sont ; ils tiennent les autres peuples dans leur dépendance. Les premiers, ils retinrent Silius et Velanius, espérant, par ce moyen, forcer Crassus à leur rendre les ôtages ; leurs voisins, entraînés par l'exemple et l'autorité des Venètes (car les résolutions des Gaulois sont promptes et subites), arrêterent, sous le même prétexte, Trebius et Terassidius. Aussitôt, s'étant envoyés des députés, ils conviennent entr'eux, par l'entremise de leurs magistrats, qu'ils n'agiront que d'un commun accord, et qu'ils courront la même fortune, et sollicitent les autres états à conserver la liberté qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, plutôt que de supporter le joug de Rome. Bientôt tous les états maritimes furent ralliés à eux ; alors ils envoient en commun des députés à Crassus, lui signifier que s'il veut ravoir ses officiers, il faut qu'il rende les ôtages.

César, instruit de ces événemens par le rapport de Crassus, mais se trouvant alors très-éloigné,

(1) Cornouailles. (2) Vannes.

ordonne de construire des galères sur la Loire , fleuve qui se rend dans l'Océan , de faire une levée de rameurs dans la province , et de rassembler des matelots et des pilotes. Ces ordres ayant été promptement exécutés , lui-même , dès que la saison le permet , se rend à son armée. Les Venètes et les autres états coalisés , sachant l'arrivée de César , et sentant de quel crime ils s'étaient rendus coupables envers lui en retenant dans les fers , des députés dont le caractère , chez toutes les nations , est sacré et inviolable ; effrayés de la grandeur du péril , ils préparent la guerre , principalement tout ce qui a rapport à la marine ; se confiant surtout à l'avantage des lieux ; ils savaient que les abords , par terre , étaient défendus par les marées , la navigation difficile , cette plage ayant peu de ports et même peu connus : ils croyaient que notre armée ne pourrait rester long-tems chez eux , à cause de la disette des grains ; et encore que tout arrivât contre leur opinion , ils resteraient les maîtres de la mer , les Romains n'ayant aucun usage de la marine et n'ayant aucune connaissance des lieux où la guerre devait se faire , les rades , les ports , les mouillages , les îles leur étant inconnus , et la navigation toute différente sur une Méditerranée ou sur le vaste et profond Océan. Tranquilles sur ces espérances , ils se mettent à munir leurs places et à transporter les grains de la campagne dans les villes ; ils réunissent à Vannes le plus grand

grand nombre de vaisseaux possible, pensant bien que César y porterait d'abord la guerre; enfin ils rassemblent leurs alliés, Osismiens (1), Lexobiens (2), Nannètes (3), Ambiens (4), Morins (5), Dyablynthes (6), Ménapiens, et vont chercher des secours jusque dans la Bretagne, île située vis-à-vis de leurs côtes.

Telles étaient les difficultés à vaincre pour terminer cette guerre; et cependant les plus fortes considérations commandaient de l'entreprendre. L'injure faite à la république, en retenant prisonniers des chevaliers romains; la révolte, après une capitulation reçue, consentie, après avoir donné des otages, et surtout la coalition de tant d'états, faisait craindre que si elle restait impunie, d'autres nations ne s'en permissent autant. César savait que les Gaulois, avides de nouveautés, se portaient légèrement et promptement à la guerre, et que tous les hommes, par leur nature, desirent, recherchent la liberté et ont horreur de toute condition servile (7); il crut donc, avant que d'autres états se déclarent, devoir partager, étendre et distribuer plus au loin son armée.

(1) Lisiens. (2) Nantes. (3) Amiens. (4) Montreuil-sur-Mer. (5) Léon. (6) Gueldres.

(7) César ne manque pas une occasion de faire cette remarque; son *style* fait amende honorable des succès de son épée, elle appartient au sénat et au peuple Romain, mais son opinion est à lui.

Il envoie T. Labienus , avec de la cavalerie , chez les Trévires , qui sont voisins du Rhin ; il lui recommande de tenir le pays des Rémois et des autres Belges , et de maintenir ces peuples dans le devoir ; et si les Germains , que l'on disait appelés par les Belges , veulent tenter le passage du fleuve , il lui donne ordre de les en empêcher. P. Crassus fut envoyé en Aquitaine , avec deux cohortes légionnaires et beaucoup de cavalerie , de peur que ce pays ne vînt à envoyer des secours aux Gaulois , et que tant de nations vinssent à se réunir. Il détacha Q. Tiberius Sabinus , avec trois légions , chez les Curiosolites (1), Uneliens(2), Lexoviens (3), et lui laissa à régler la destination de cette troupe ; il donna au jeune Brutus le commandement de la flotte et des vaisseaux Gaulois qu'il avait fait rassembler chez les Pictes et Santones (4), et lui ordonnant de faire voile sur l'état de Vannes , lui-même en prend le chemin avec les troupes de terre.

Presque toutes les villes de cette côte sont situées sur des promontoires ou sur des langues de terre avancées dans la mer, tellement qu'on ne peut les approcher à pied, le flot du flux couvrant le rivage, et l'on ne peut aussi les aborder avec les navires, parce que le reflux les laisse à sec, et cela arrive constamment deux fois dans les vingt-quatre heures.

(1) Cornouailles. (2) Perche ou Laval, (3) Lisieux.
(4) Poitou et Saintonge.

Ce double obstacle rendait les sièges très-difficiles : si à force de travail on avait construit une digue qui retenait les eaux du flux et du reflux , et s'élevait jusqu'à la hauteur de leurs murailles , dès qu'ils commençaient à désespérer de leur fortune , ils tiraient à flot un grand nombre de navires dont ils avaient une quantité à leur disposition , et , s'embarquant avec tout ce qu'ils possédaient , ils passaient dans une autre ville , s'y retiraient et s'y défendaient avec les mêmes avantages de terrain ; cette ressource leur fut d'autant plus assurée une partie de l'été , que notre flotte fut toujours retenue par les vents contraires , ou par la difficulté de la navigation , sur ce vaste Océan , toujours agité par de hautes marées , où les ports sont extrêmement rares et presque nuls ; car leurs vaisseaux étaient construits et armés pour lutter contre ces obstacles. La carène en est plus plate que celle des nôtres , ce qui les aide à prendre des ports et à s'exposer au reflux ; les proues sont plus élevées , et les pompes aussi sont disposées pour résister aux vagues ; tous les bordages sont renforcés en chêne , pour soutenir le choc et l'avarie du flot ; les bancs sont construits avec des poutres d'un pied d'équarrissage , rattachées par des chevilles de fer de la grosseur du pouce ; au lieu de câbles , leurs ancres sont attachées avec des chaînes de fer ; leurs voiles sont de peaux préparées , passées ou amincies , soit faite de lin , soit faite de savoir l'employer ,

soit plutôt qu'ils croient impossible de gouverner, avec notre voilure, des bâtimens si chargés et devant soutenir des vents si pesans, si violens, et les chocs d'une mer si orageuse. Le seul avantage des nôtres, dans l'action, était la force et l'agilité des rameurs, car ils ne pouvaient d'ailleurs les attaquer avec l'éperon. L'effet était nul contre ces masses solides ; elles avaient, de plus, par leur construction élevée, l'avantage d'être à l'abri des traits ; si le vent venait à s'élever, elles s'abandonnaient plus souvent en haute mer, ou prenaient un asile dans les rochers ou sur les laisses de la basse-mer, ne craignant ni la vague ni les écueils, dangers que les nôtres n'osaient braver.

Après plusieurs villes prises, César s'apercevant que tant de travail devenait inutile, puisqu'on ne pouvait ni arrêter les habitans dans leur fuite, ni les inquiéter dans leur retraite, résolut d'attendre sa flotte. Dès qu'elle parut et qu'elle fut aperçue de l'ennemi, il fit sortir environ deux cent vingt navires, fortement armés, équipés avec magnificence ; ils vinrent se mettre en bataille, en ligne opposée aux nôtres. Brutus, qui commandait la flotte, et les tribuns avec les centurions, qui commandaient chacun un vaisseau, n'étaient pas trop décidés sur la manière de combattre qu'ils se proposaient d'employer : ils savaient que l'éperon de leurs galères était de peu d'effet ; les tours élevées sur les vaisseaux, atteignaient à peine la poupe de

ceux des barbares ; on lançait les traits avec désavantage ; eux , au contraire. Une seule invention fut d'un grand secours : on avait fabriqué des faux bien affilées , fixées à de longues perches et assez semblables à celles qu'on emploie dans les sièges ; on engageait ces faux dans les cordages qui rattachaient les vergues au mât. Le navire ainsi saisi et accroché , on forçait de rames , et les cordages , cédant au tranchant des faux , la vergue tombait ; alors ces navires , n'ayant de défense que par leur voile et leur mâture , perdaient tout moyen de résistance et d'action , l'affaire se trouvait réduite à un combat de main , où le soldat Romain prenait aisément le dessus , d'autant que la bataille se donnait à la vue de César et de toute l'armée : presque aucune action de courage ne restait inaperçue , car l'armée couvrait toutes les collines et tous les lieux élevés d'où la vue s'étendait sur la mer.

Plusieurs navires ennemis étant ainsi désarmés , deux ou trois de nos galères les entouraient , le soldat sautait lestement à l'abordage ; plusieurs furent ainsi enlevés , et l'ennemi ne voyant nul moyen contre ce genre d'attaque , se déterminà à chercher son salut dans la fuite ; et déjà leurs vaisseaux avaient tourné la proue pour prendre le vent arrière , lorsque tout à coup survint une telle bourasque avec un calme plat , qu'ils ne purent se mouvoir , et cet accident completta le succès , les nôtres les abordant l'un après l'autre.

s'en emparèrent; peu, la nuit survenant, purent gagner la terre : le combat, commencé à la quatrième heure, dura jusqu'au coucher du soleil.

Cette bataille termina la guerre des Venètes et de tous les états maritimes de cette côte; car, outre leur jeunesse, tout ce qui avait quelque considération par l'âge, par les dignités ou par les talens, s'était fait un devoir de monter sur leurs flottes; on avait, pour la former, rassemblé tout ce qu'il y avait de navires; les autres, ne sachant plus où se retirer, ni comment défendre leurs places, se rendirent à César, corps et biens; et Cesar, croyant devoir faire un exemple qui à jamais apprît aux barbares à respecter le droit des gens dans la personne des envoyés, fit mourir tout leur sénat, et vendit le reste des habitans à l'enchère (1).

Pendant cette expédition, Q. Titurius Sabinus, avec les troupes que César lui avait confiées, arriva sur les terres des Unelliens (2); Viridorix

(1) Ici la clémence tant vantée de César se trouve un peu compromise : il vient de citer *l'horreur que tous les hommes ont naturellement pour toute condition servile*, et le droit des Gaulois de retenir les pourvoyeurs Romains pouvait se motiver sur le droit des Romains de retenir les enfans des Gaulois en ôtage.

(2) Perche ou Laval.

était à leur tête : il avait obtenu le commandement général dans tous les états qui s'étaient insurgés , d'où il avait tiré une armée avec de grandes forces. Depuis peu de jours les peuples voisins , Aulerces (1), Eburovices (2) et Lexicoviens (3), après avoir massacré leur sénat, qui refusait de commencer la guerre , s'étaient joints à lui , à lui encore s'était réunie une multitude accourue de toutes les parties de la Gaule , et composée d'hommes perdus et de brigands que l'espoir du pillage et l'envie de se battre avaient arrachés à l'agriculture et à leurs travaux journaliers (4). Sabinus se tenait dans un camp assis et choisi selon les circonstances ; Viridorix vint se camper à deux milles de lui , et tous les jours , rangeant ses troupes , lui offrait la bataille ; déjà Sabinus était méprisé de l'ennemi , et même exposé aux sarcasmes de nos soldats. L'opinion qu'il donna de sa peur fut telle , que les barbares osèrent s'approcher jusqu'au pied des remparts du camp. Sabinus en agissait ainsi , parce qu'il ne croyait pas qu'en l'absence du général en chef un lieutenant pût s'exposer à livrer bataille contre

(1) Rouen. (2) Evreux. (3) Lisieux.

(4) Remarquons que ces scènes d'horreur se reproduisent sur le même sol toutes les fois que les circonstances sont semblables. Dès qu'un gouvernement cesse, l'anarchie s'empare du territoire et les crimes deviennent publics.

une si grande multitude , sans avoir l'avantage du lieu ou de quelques autres circonstances décisives.

Quand l'opinion de sa timidité fut bien établie chez l'ennemi , Sabinus choisit un Gaulois , de ceux qu'il avait pris comme auxiliaires , homme fin et adroit , et par de grandes promesses et sous l'espoir de grandes récompenses , lui persuade de passer à l'ennemi et l'instruit de ce qu'il veut qu'il y fasse. Arrivé comme transfuge , cet homme exagère la terreur des Romains , dit que César lui-même est pressé par les Venètes , et que , sans tarder plus que la nuit suivante , Sabinus doit lever son camp et partir pour lui porter secours. Tous alors s'écrient qu'il ne faut pas perdre une si belle occasion , qu'il faut marcher sur le camp des Romains. Plusieurs motifs déterminaient les Gaulois : la peur qu'avait témoigné Sabinus les jours précédens , ses délais , le rapport du transfuge et aussi le besoin de vivres , auxquels ils avaient peu pourvu , l'espérance de la victoire des Venètes , enfin , cette disposition naturelle à l'homme de croire ce qu'il desire. Décidés par tous ces motifs , ils ne laissent point sortir du conseil Viridorix et les autres chefs , qu'ils n'aient donné l'ordre de prendre les armes et d'attaquer le camp. Joyeux alors , comme à une victoire assurée , ils marchent chargés de fascines pour combler le fossé. Le camp était situé sur une hauteur qui s'élevait par une pente douce

d'environ mille pas; les Gaulois s'y portent à toute course, pour ne pas laisser aux Romains le tems de s'armer et de se former. Ils arrivent hors d'haleine. Sabinus, ayant exhorté les siens, donne le signal désiré; il ordonne de sortir par deux portes et tomber sur l'ennemi. Fatigué et embarrassé du fardeau qu'il portait, l'avantage du lieu, la surprise, sa lassitude, la valeur de nos gens, et leur expérience acquise par les précédens combats, tout concourut au succès. L'ennemi ne put soutenir le premier effort et tourna le dos; le soldat Romain, frais, ayant toutes ses forces, le poursuivit sans relâche, en tua un grand nombre; la cavalerie acheva la défaite; peu échappèrent par la fuite. Ainsi, en même tems Sabinus apprit la victoire navale de César, et César la victoire de Sabinus. Tous les états vinrent se rendre à lui; car, comme le Gaulois est prompt à prendre les armes, il est prompt à les quitter aux premiers revers.

Presque dans le même tems, P. Crassus arriva en Aquitaine. Par son étendue et par sa population elle fait, comme nous l'avons dit ci-dessus, le tiers de la Gaule; Crassus songeait qu'il allait faire la guerre dans le même pays où, peu d'années auparavant, L. Valerius Preconius, lieutenant du général, avait été tué et son armée repoussée, et d'où le proconsul L. Manilius s'était retiré avec perte de tous ses équipages. Crassus pensait donc qu'il ne pouvait agir avec trop de précaution et

d'activité. Ayant donc pourvu aux vivres et rassemblé de la cavalerie , ayant , de plus , appelé plusieurs braves de Toulouse , de Carcassonne et de Narbonne, villes voisines de la province romaine, il fit entrer son armée sur les terres des Sotiates (1). Avertis de sa marche, ils rassemblent des troupes , et surtout de la cavalerie, où ils excellent , et viennent attaquer l'armée romaine en pleine marche. Le combat s'engage d'abord par les gens à cheval ; les leurs repoussés et les nôtres à leur poursuite , tout à coup leur infanterie , embusquée dans un vallon , paraît ; les nôtres , épars , sont rompus, et le combat se rengage.

Il fut long et sanglant. Les Sotiates , se confiant dans leurs anciennes victoires , croyaient que le salut de l'Aquitaine dépendait de leur valeur ; les nôtres voulaient montrer de quoi ils étaient capables en l'absence de leur empereur , sans le secours des autres légions et sous la conduite d'un jeune général. Bientôt l'ennemi , couvert de blessures , lâcha le pied ; on en tua un grand nombre , et Crassus , sans s'arrêter , alla mettre le siège devant la capitale des Sotiates (2), la résistance obligea de l'assiéger dans les formes. On éleva des mantelets , on bâtit des tours ; eux opposant tantôt de fréquentes sorties , tantôt une guerre souterraine , par des galeries de mines poussées sous les terres et sous les tran-

, (1) Leictoure. (2) *Idem*.

chées. Les Aquitains sont habiles à ces sortes d'ouvrages, parce que leur pays est plein de mines d'airain qu'ils exploitent ; mais voyant que le travail et la constance de nos soldats rendaient tous ces moyens inutiles, ils députent des envoyés vers Crassus, et lui demandent de les recevoir à capitulation, et, sur son ordre, ils livrent leurs armes.

Mais tandis que tout le monde s'occupait de cette opération, d'un autre côté de la ville, Adcatuan, leur général, sortit avec six cents dévoués, de ceux qu'ils appellent *Solduriers*. Telle est la condition de ces braves : ils jouissent de toutes les commodités de la vie avec le chef auquel ils se sont dévoués par les liens de l'amitié ; mais dans la mauvaise fortune ils la partagent, et s'il périt d'une mort violente, ils périssent avec lui ; et de mémoire d'homme il n'est pas arrivé qu'aucun de ceux qui s'étaient dévoués à la fortune d'un chef, refusât de mourir avec lui. C'est avec six cents de ces hommes qu'Adcantuan faisait une sortie. Le cri qui s'éleva de ce côté du camp fit courir aux armes. Le combat fut rude, mais enfin Adcatuan fut repoussé dans la ville ; il obtint cependant de Crassus de jouir de la capitulation générale (1).

(1) Cette singulière institution, qui n'a pas un autre exemple dans l'histoire, suppose une

Après avoir reçu les armes et les ôtages, Crassus marcha sur les terres des Vocates (1) et des Tarusates (2). Les barbares, frappés de la rapidité de son expédition et de le voir, en peu de jours, maître d'une place, forte par la nature du lieu et par les travaux de l'art, s'envoient de tous côtés des députés, se lient par des traités, s'entredonnent des ôtages et rassemblent des troupes ; ils députent aussi vers les états qui sont de l'Espagne citérieure et frontières de l'Aquitaine ; ils y demandent des auxiliaires et des chefs. Arrivés, ils préparent la guerre avec un grand appareil de troupes et de munitions : ils mettent à leur tête des chefs qui avaient long-tems servi sous Q. Sertorius et avaient appris de lui l'art et la discipline militaire des Romains. A notre exemple, ils commencent donc à choisir, à fortifier des camps et prendre des positions, à nous inquiéter pour les subsistances. Crassus s'aperçut bientôt qu'il avait trop peu de troupes pour tenir la campagne, réprimer les courses de l'ennemi, garder ses postes et assurer ses communications ; de plus, que les

prodigieuse inégalité dans les fortunes, et commence le régime féodal. Le midi de la Gaule était déjà beaucoup plus civilisé que le nord, à cause du voisinage de la province romaine.

(1) Bazas, Gascogne.

(2) Turse, *idem*.

forces

forces de l'ennemi s'augmentaient de jour en jour; il pensa donc qu'il n'y avait point de tems à perdre pour livrer bataille; il assembla le conseil, et tous étant du même avis, il donna l'ordre pour le jour suivant.

Au point du jour il fit sortir les troupes, forma deux lignes, plaça les auxiliaires au milieu, et attendit ce que ferait l'ennemi. Quoique rassuré par ses précédentes victoires, par ses forces et par notre petit nombre, il se crut plus sûr du succès en interceptant nos convois, en coupant nos communications, si les vivres manquaient, les Romains étaient forcés à la retraite, et il préférait les attaquer en pleine marche et sous la charge (1). Ce parti, approuvé par les chefs, ils laissent les Romains en bataille et se tiennent dans leur camp. Crassus, voyant alors que cette hésitation de l'ennemi, qui ressemblait à la crainte, avait enflé le courage des siens, que les cris s'élevaient de tous côtés pour demander que, sans retard, on allât les attaquer dans leur camp, se rend au vœu général et donne le signal.

Les uns comblent le fossé, tandis que d'autres, à coups de traits, écartent les assiégés.

(1) Ce que nous appelons le sac sur le dos, mais le soldat romain portait son bagage au bout de la pique.

du rempart et du parapet. Les auxiliaires, sur qui Crassus comptait peu, semblaient cependant grossir le nombre des combattans, puisqu'ils s'employaient à fournir des traits, des pierres, et à porter des fascines. Cependant l'ennemi se défendait vaillamment, et ses traits, lancés d'en haut, portaient des coups plus sûrs. Les cavaliers, qui avaient fait le tour du camp ennemi, vinrent rendre compte à Crassus qu'il n'était pas partout également fort, et que le côté de la porte décumane était moins gardé et moins défendu.

Crassus ordonna aux préfets de la cavalerie d'exciter l'ardeur de leurs gens par des récompenses et par des promesses, et leur expliqua ses intentions; ceux-ci, d'après l'ordre qu'ils reçoivent, vont chercher quatre cohortes fraîches, restées à la garde du camp, et prenant un long détour pour dérober leur marche à l'ennemi, arrivent à cette partie des retranchemens indiquée, et la force avant que l'ennemi, occupé du combat, pût voir ni savoir ce qui se passait. Avertis et animés par les cris qui s'élèvent du côté de cette nouvelle attaque, nos gens redoublent d'efforts et de courage, comme il arrive souvent, par l'espérance d'une victoire prompté; ils pressent l'ennemi, qui, bientôt enveloppé, se précipite du haut de ses remparts et cherche son salut dans la fuite. La cavalerie l'ayant atteint dans son pays ouvert, de cinquante mille hommes que l'on savait être venus de l'Aquitaine et des Cen-

tabres (1), à peine le quart échappa , et la cavalerie ne rentra au camp qu'à la nuit close.

Au bruit de cette victoire , une grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus. Tous ces peuples , Tarbelles , Bigerrions , Préians , Vocates , Tarusates , Herusates , Gerites , Auseres , Garonniens , Sibarzates et Caucosates (2), lui envoient des ôtages ; peu d'états , se fiant sur la saison avancée , s'en dispensèrent.

Toute la Gaule était soumise ; cependant les Morins et les Menapiens restaient en armes , et seuls n'avaient jamais envoyé de députés à César. Il crut pouvoir terminer promptement cette guerre et il y fit marcher l'armée. Mais ceux-ci avaient pris un autre genre de guerre. Voyant tant de nations puissantes qui avaient pris le parti de combattre , vaincues et domptées ; eux , profitant de leurs forêts et de leurs marais , s'y retirèrent avec toutes leurs provisions. César , arrivé à l'entrée de ces forêts , commence à établir et à retrancher le camp , sans avoir aperçu les ennemis ; tout à coup , pendant que le soldat était occupé aux travaux , ils accourent de tous les côtés de la forêt et l'attaquent. Les nôtres courent aux

(1) Biscaie.

(2) Tarbes , Bigorre , Béarn , Bazas , Turse , *inconnus* ; Agen , *inconnus* ; Garonne , Leictoure , *inconnus*.

armes et les repoussent , en ayant tué un grand nombre ; mais s'étant engagés dans des lieux couverts et embarrassés , quelques-uns y restèrent.

Les jours suivans , Cesar continua de faire abattre la forêt , et pour que les travailleurs imprudens et désarmés ne puissent point être surpris , il ordonna que tout le bois coupé fût couché les branches tournées du côté de l'ennemi , formant un abattis qui servait de rempart sur les deux flancs. En peu de tems l'ouvrage fut poussé avec une promptitude incroyable , déjà on était parvenu aux premiers amas de bagages , dont nos gens s'emparaient , et l'ennemi se retirait dans l'épaisseur des forêts ; mais des pluies orageuses survinrent , il fallut discontinuer l'ouvrage : bientôt il ne fut plus possible de tenir le soldat sous les peaux (1). Ayant donc ravagé tout le pays et brûlé les habitations , César ramena l'armée , la mit en quartier d'hiver sur les terres des Lexoviens (2), des Aulerces (3), et des autres peuples qui s'étaient récemment soulevés.

(1) Les tentes des soldats Romains étaient faites avec les peaux étendues sur des branchages ; c'était ce que nous appelons *barraquer*.

(2) Lisieux. (3) Rouen , Evreux.

Vie militaire de César.

CÉSAR vint passer cet hiver à Luques ; et tel était déjà son crédit dans Rome , quoiqu'absent , qu'il eut bientôt une cour. Tout ce qui avait des prétentions aux emplois publics vint l'y trouver , persuadé qu'on ne pouvait rien obtenir du peuple dans les élections , sans être assuré du consentement de César ; Pompée même y vint. Il voulait être consul avec Crassus ; il fallait l'attache de César, qui y mit pour condition que l'on prolongerait de cinq ans son commandement dans les Gaules. Sa grande affaire était de se donner le tems de s'assurer de son armée. Ce séjour à Luques , cette affluence de grands personnages qui se rendaient auprès de César, durent augmenter beaucoup sa considération et son crédit dans Rome ; tout ce qui revenait de Luques à Rome dut y rapporter une

grande idée de son pouvoir, de sa magnificence, de ses richesses, et surtout de sa libéralité. Il acheta tout ce qui était à vendre, et presque tout se vendit.

LIVRE IV.

Les Germains passent le Rhin. Mœurs des Suèves. Pont de César sur le Rhin. Retraite de l'armée romaine. Passage en Angleterre. Tempête qui détruit une partie de la flotte. Retour au continent.

L'HIVER suivant, sous le consulat de Crassus et de Pompée, une multitude de Germains, Tenc-thères (1) et Usipètes (2), passèrent le Rhin non loin de son embouchure dans la mer. Ils y étaient forcés par les continuelles excursions des Suèves, qui leur faisaient la guerre et les détournaient de la culture de leurs champs. La nation Suève est la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la Germanie. On dit qu'ils forment cent cantons, d'où sortent, chaque année, plusieurs milliers de guerriers pour porter la guerre au dehors ; le reste demeure dans les habitations, cultive pour soi et pour les absens, et, l'année suivante, prend les armes à son tour. Ainsi ils ne perdent l'usage ni des armes, ni de l'agriculture ; mais personne

(1) Hessois. (2) Francfort.

ne possède de champ en propre , ni ne peut labourer les mêmes terres plus d'une année ; ils se nourrissent de lait et de chair plus que de grains , s'adonnent beaucoup à la chasse. Ce genre de vie et un exercice continuels les rend extraordinairement grands et forts ; ajoutez que , n'étant jamais contrariés , dans leur enfance , par aucune gêne ni discipline , ils ne font jamais rien contre leur gré et vivent en pleine liberté. Dans les climats les plus froids , ils sont à peine vêtus , ne portent que des peaux qui laissent une partie de leur corps découverte , et se baignent habituellement dans les fleuves.

Ils connaissent le commerce plutôt pour vendre le butin qu'ils ont fait , que pour acheter ce que les marchands leur apportent.

Ils sont peu curieux des chevaux de prix , que les Gaulois recherchent avec tant de soin , mais savent tirer un grand parti de leur race indigène , quoique petite et difforme ; par un exercice continuels , ils les rendent infatigables ; souvent , dans les combats , ils sautent à bas de leurs chevaux et combattent à pied ; leurs chevaux sont dressés à rester sur place , et ils les rejoignent promptement , si le cas le requiert ; ils seraient honteux de se servir de harnois et ne craignent pas , en tel petit nombre qu'ils soient , d'attaquer tel nombre qui se présente de cavalerie équipée. Ils ne souffrent pas qu'on importe du vin chez eux ; ils pensent que l'usage de cette liqueur amollit

le corps et énerve le courage ; ils se font gloire d'avoir pour frontière , au loin , de vastes solitudes et des champs incultes. Cela prouve que plusieurs nations n'ont pu soutenir leurs efforts ; aussi dit-on qu'à six cents milles de leur territoire toutes les campagnes sont abandonnées ; de l'autre côté , près d'eux , sont les Ubiens , état jadis peuplé et florissant , autant que peuvent l'être des Germains , moins barbares et plus civilisés par le voisinage du Rhin , qui leur facilite quelque commerce avec les Gaulois , dont ils ont pris en partie les mœurs. Souvent en guerre avec les Suèves , leur étendue et leur population les a défendus d'une expulsion totale , mais ils en sont devenus tributaires et sont réduits à un état d'abaissement et de faiblesse.

Tels furent aussi jadis les Unipètes et les Tenchères , dont nous venons de parler. Long-temps ils résistèrent aux Suèves ; mais enfin , chassés de leurs terres , et après avoir erré trois ans en divers cantons de la Germanie , ils arrivèrent sur les rives du Rhin , dans les contrées habitées par les Ménapiens (1), tenant , sur les deux rives du fleuve , des cultures , des bâtimens et des villages : mais ces derniers , effrayés à l'arrivée de cette multitude , abandonnèrent leurs habitations et leurs terres , disposèrent , sur la rive gauche , des postes et des

(1) Gueldres et Clèves.

gardes pour en défendre le passage à leurs ennemis ; et ceux-ci voyant que , faute de navires , ils ne pouvaient dérober le passage ni le forcer à cause des gardes qui le défendaient , feignirent de retourner sur leurs pas ; après trois jours de marche , ils revinrent subitement et firent en une nuit , avec leurs chevaux , le chemin qu'ils avaient fait en trois jours. Les Menapiens , sur le rapport de leurs éclaireurs , croyant les Germains éloignés , avaient repassé le Rhin et étaient revenus dans leurs demeures. Attaqués et surpris , tout fut massacré , et leurs barques servirent à leurs ennemis pour passer le Rhin. Avant que les habitans de la rive opposée en fussent avertis , l'ennemi s'empara de leurs habitations et vécut , le reste de l'hiver , avec les vivres qu'il y trouva.

César , instruit de cet événement , ne crut pas devoir se reposer sur les mesures que pouvaient prendre les Gaulois. Il les connaissait légers et mobiles dans leur résolution , avides de toutes les nouveautés ; car c'est en Gaule un usage d'arrêter , même malgré eux , les voyageurs et les passans. On s'informe d'eux de ce qu'ils peuvent savoir ; le peuple des villes entoure les marchands , les questionne sur les pays d'où ils viennent , les presse de lui dire ce qu'ils en savent , et c'est d'après ces renseignemens que souvent ils délibèrent , dans leurs conseils , sur les affaires les plus importantes ; d'où il arrive nécessairement que souvent aussi ils se repentent des résolutions qu'ils ont prises

sur des rumeurs vagues , et quelquefois sur des récits inventés pour leur plaire.

César, qui leur connaissait cette coutume, pour prévenir une guerre plus sérieuse, rejoignit son armée plutôt qu'à son ordinaire. En arrivant, il apprit ce qu'il avait prévu ; plusieurs états avaient déjà envoyé des députations aux Germains, pour les inviter à quitter les rives du Rhin, les assurant que tout ce qu'ils demanderaient leur serait accordé. Les Germains, sur cet espoir, commençaient déjà à s'étendre et à faire des courses jusques dans le pays des Eburons (1) et des Condruses (2), qui est de la dépendance des Trèves. César ayant convoqué les principaux de la Gaule, crut devoir dissimuler ce qu'il avait appris de leurs démarches ; il les encouragea, les flatta, les rassura ; et ayant donné ordre aux levées de gens à cheval qu'ils devaient fournir, il résolut de porter la guerre au-delà du Rhin.

Après avoir pourvu aux vivres et rassemblé la cavalerie, il se mit en marche vers les contrées où l'on disait qu'étaient les Germains. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques journées, des députés envoyés par eux vinrent le trouver, et lui firent cette harangue : « Les Germains ne seront » point les premiers la guerre aux Romains, et » ne la refuseront pas si on les attaque ; la cou-

(1) Liège. (2) Aix-la-Chapelle.

» tume que les Germains ont reçue de leurs ancêtres est de ne jamais refuser la paix et de ne la démander jamais. » Ils ajoutaient cependant qu'ils ne venaient point de leur gré, mais forcés de quitter leur pays. Si leur alliance est acceptée, ils peuvent être pour les Romains des amis utiles : qu'on leur assigne des champs, ou qu'on leur laisse ceux qu'ils ont acquis par leurs armes; ils n'avaient cédé qu'aux seuls Suèves auxquels les Immortels même ne résisteraient pas; d'ailleurs, ils ne craignaient aucun autre ennemi sur la terre.

A cela César répondit ce qu'il crut convenable; et le résultat de son discours fut qu'il ne pouvait faire aucun traité avec eux, tant qu'ils seraient dans les Gaules; qu'il n'était pas juste que ceux qui n'avaient pas su défendre leur bien, vinssent s'emparer de celui d'autrui; qu'il n'y avait point de terrain vacant dans la Gaule que l'on pût, sans faire une injustice, donner, surtout à une si grande multitude, mais qu'ils pouvaient se retirer vers le territoire des Ubiens (1) qui cherchaient des auxiliaires contre les Suèves; qu'il se chargerait même d'en faire la proposition aux députés qui étaient près de lui.

Les envoyés dirent qu'ils reporteraient cette réponse et reviendraient le troisième jour, et de-

(1) Cologne.

mandèrent à César qu'il ne marchât pas plus en avant jusqu'à ce délai expiré. Mais César ne voulut point y consentir; il savait qu'une partie de leur cavalerie étant dehors pour une expédition, de l'autre côté de la Meuse, sur les terres des Ambivarites (1), où ils avaient été chercher des vivres et faire du butin, ils attendaient le retour de cette troupe, et ne demandaient un délai que pour gagner du tems.

La Meuse est un fleuve qui prend sa source dans les Vosges, aux frontières des Lingons (2), et après avoir reçu un bras du Rhin qu'on nomme le Vahal, formé l'île des Bataves, et, à la distance d'environ quatre-vingts milles, va se jeter dans la mer.

Le Rhin prend sa source au pays des Leponces (3), situé dans les Alpes, et traverse d'un cours rapide les vastes contrées qu'habitent différens peuples, Nantuates (4), Helvétiens (5), Médiomatriques (6), Tribacores (7), Trévires (8). En approchant de la mer, il se partage en plusieurs branches, forme quantité de grandes îles, habitées la plupart par des hommes féroces et sauvages, vivant, dit-on, de poissons et d'œufs d'oiseaux.

(1) Brabant. (2) Langres. (3) Grisons.

(4) Nantua. (5) Suisse. (6) Pays Messin.

(7) Strasbourg. (8) Trèves.

Ce fleuve tombe, par plusieurs bouches, dans l'Océan (1).

César n'était plus qu'à douze milles de l'ennemi, quand les députés revinrent, ainsi qu'ils en étaient convenus. L'ayant rencontré en marche, ils le supplièrent de ne pas aller plus avant, et, ne l'obtenant pas, alors ils prièrent César d'envoyer l'ordre à la cavalerie qui faisait l'avant-garde de l'armée de ne point commencer le combat; qu'ils s'engagent d'envoyer des députés vers les Ubiens, et si leur sénat et les principaux d'entr'eux voulaient les recevoir et leur donner parole, ils recevraient les conditions que lui-même

(1) Nous disons aujourd'hui que c'est le Wahal qui recoit la Meuse. Cette courte description indique l'état géographique où se trouvait alors cette partie des Pays-Bas, fort différente de ce qu'elle est; ses dignes n'existaient pas et la mer couvrait nécessairement ce qui est découvert maintenant. Tout ce pays était coupe par des detroits qui formaient ces îles dont parle César et dont les habitans, encore sauvages, vivaient de coquillages et d'œufs d'oiseaux. Quinze cents ans ont suffi pour porter ces peuplades au plus haut degré de civilisation. Ce pays était à peu près tel que sont plusieurs îles récemment découvertes dans la mer du Sud, et notamment les côtes du continent austral.

réglerait : ils ne demandaient pour cela que trois jours.

Quoique César vit bien que ces trois jours étaient précisément le terme du retour de leur cavalerie , cependant il leur promit de ne s'avancer ce jour-là que de quatre milles , qui lui restaient à faire pour trouver l'eau. Il leur dit aussi de revenir en plus grand nombre le lendemain , pour s'expliquer plus en détail sur leur demande ; il fit dire en même tems aux préfets qui commandaient la cavalerie aux avant-postes , de ne point engager le combat avec l'ennemi , et s'il attaquait , de tenir jusqu'à ce qu'il arrivât avec l'armée.

Mais les ennemis , dès qu'ils aperçurent notre cavalerie , au nombre de cinq mille , quoique eux ne fussent que huit cents , parce que le reste n'était pas revenu de son expédition au-delà de la Meuse , tombent dessus à l'improviste ; les nôtres étaient en pleine assurance , parce que les députés Germains venaient seulement de quitter César et de demander la trêve de trois jours. Ils reçurent donc la première charge de l'ennemi et furent mis en désordre ; mais ayant bientôt fait tête , les cavaliers ennemis sautent de leurs chevaux , selon leur coutume , combattent à pied , tuent les chevaux , renversent les cavaliers , mettent le reste en fuite , et les pressent tellement dans ce désordre , qu'ils ne s'arrêtent qu'à la vue de notre armée. On y perdit soixante-quatorze cavaliers , et du nombre fut un vaillant homme , Pison d'Aqui-

taïne, d'une haute naissance, dont l'aïeul avait exercé le souverain pouvoir dans son pays et avait reçu de notre sénat le titre d'ami. Il vit son frère enveloppé, lui porta secours et le dégagea; mais ayant eu son cheval tué sous lui, il se défendit aussi long-tems qu'il put; et lorsque blessé, entouré, il succomba, son frère, qui était déjà hors de la mêlée, l'aperçut, poussa son cheval au milieu des ennemis et se fit tuer.

Après cette action, César ne crut plus devoir écouter leurs députés ni entrer en aucuns traités avec ceux qui venaient de le rompre et qui, demandant la paix, tendaient des pièges et méditaient des trahisons. Il pensa que ce serait en même tems une extrême démente d'attendre que leur troupe s'augmentât et que leur cavalerie fût de retour, il sentait de plus qu'il était d'une grande importance de ne pas laisser à la légèreté des Gaulois le tems de prendre une opinion sur l'événement de ce dernier combat, et elle commençait à s'établir; il importait de ne pas leur laisser le tems de prendre un parti. D'après ces considérations, il tint conseil avec les lieutenans et le questeur : on résolut de ne pas laisser passer une journée sans donner la bataille.

Il arriva fort à propos que le lendemain matin les Germains, usant de leur dissimulation habituelle, les chefs et les vieillards se réunirent et vinrent au camp pour excuser, disaient-ils, ce qui s'était passé la veille, et qu'on eût commencé le

combat contre la foi donnée, et contre ce qu'eux-mêmes avaient demandé ; en même tems ils voulurent essayer s'ils pourraient encore tromper sur le prolongement de la trêve. César, charmé de l'occasion offerte, les fit arrêter, fit sortir toutes les troupes du camp et mit à l'arrière-garde toute la cavalerie qu'il supposait intimidée par l'échec reçu le jour précédent.

Il se forma sur trois lignes, et, par une marche rapide de douze milles, il se trouva à la vue de l'ennemi avant qu'il pût savoir ce qui s'était passé au camp Romain. Les barbares, étonnés de la marche rapide des légions et de l'absence de leurs chefs, n'ayant ni le tems de recevoir des ordres, ni de s'armer, se troublent, s'embarrassent, indécis s'ils doivent sortir du camp pour combattre, s'y défendre ou faire une retraite. Leur terreur se manifesta par le tumulte et le désordre ; nos gens, animés par la perfidie de la veille, forcent leur camp ; quelques-uns de ceux qui peuvent prendre les armes, firent un peu de résistance, combattant derrière les chariots ; mais la multitude des femmes et des enfans (car ils avaient quitté leur pays et passé le Rhin avec tout ce qu'ils possédaient) commença à se disposer à fuir. César envoya la cavalerie à leur poursuite.

Les Germains, aux cris de ceux que l'on tuait derrière, tournent la tête et voyant le carnage, jettent leurs armes, abandonnent leurs enseignes et se précipitent hors de leur camp. Arrivés au

confluent de la Meuse et du Rhin, et arrêtés sans espérance de pouvoir fuir plus loin, les uns furent massacrés, les autres se jetèrent dans le fleuve, où la fatigue, l'effroi et la rapidité du courant les fit périr; les nôtres, sans perte d'un seul homme et très-peu de blessés, rentrèrent au camp, et cette guerre fut terminée. Elle avait d'abord inquiété, car on comptait quatre cent cinquante mille têtes dans le camp ennemi. César rendit à ceux qu'il avait retenus la faculté de se retirer; mais craignant le ressentiment et la vengeance de ceux dont ils avaient ravagé les terres, ils demandèrent à César de rester près de lui, et il le permit.

Après cette guerre terminée, César résolut de passer le Rhin, et cela pour plusieurs raisons. La première et la plus juste, lui parut être de corriger les Germains de l'habitude d'entrer si facilement dans la Gaule; il fallait leur donner de la crainte pour leur propre pays, et leur faire voir que l'armée romaine osait et pouvait traverser les grands fleuves; et aussi parce qu'il était arrivé que cette cavalerie germane, dont il était question ci-dessus, et qui avait passé la Meuse pour aller aux fourrages et aux vivres, après la défaite des leurs, avait repassé le Rhin, s'était retirée chez les *Sicambres* (1) et s'était jointe à eux. César envoya

(1) Westphalie. Pour la première fois il est ici parlé des *Sicambres*, qui, selon beaucoup de

vers ces peuples , et demanda que les ennemis qui étaient venus lui fussent remis entre les mains , A quoi les Sicambres répondirent : « Le pouvoir de César finit au Rhin ; s'il trouve mauvais que les Germains le passent malgré lui , pourquoi prétend-il étendre sa domination et envoyer ses ordres au-delà du fleuve ? » Les Ubiens , qui seuls entre les peuples au-delà du Rhin avaient envoyé des députés à César , avaient fait alliance et donné des otages , le priaient instamment de leur envoyer des secours , étant menacés de l'oppression des Suèves ; ils disaient que si les affaires de la république le retenaient en Gaule , il fût seulement passer son armée , cela suffirait pour les défendre à l'avenir , et que depuis la défaite d'Ariviste et les derniers combats , la réputation des armes romaines était telle chez les nations

probabilités historiques, sont les plus anciens aïeux des Français , venus avec Pharamond dans les Gaules. Sans entrer dans les discussions érudites et assez vagues des antiquaires et des commentateurs , le mot de saint Remi à Clovis , en lui administrant le baptême , décide la question ; il appelle Clovis Sicambre , par ces paroles sacerdotales : *Demitte mitis colla Sicamber, incende quod adorasti, adora quod incendisti.* Sicambre , humilie-toi et courbe ta tête ; adore ce que tu as brûlé , et brûle ce que tu adorais.

germaines les plus éloignées, qu'elle suffirait seule pour les mettre à couvert et en sûreté ; ils offraient en même tems une grande quantité de navires pour le transport de l'armée.

César, par les motifs ci-dessus, avait résolu de passer le Rhin ; mais le traverser sur des bateaux lui paraissait peu sûr, et surtout peu convenable à sa dignité et à celle du peuple romain. Ainsi, quoiqu'il se présentât de prodigieuses difficultés à construire un pont, à cause de la largeur, de la profondeur et de la rapidité du fleuve, cependant il crut qu'il fallait y parvenir ou renoncer à faire passer l'armée. Il l'entreprit donc sur ce plan : on prenait deux poutres d'un pied et demi d'écarrissage qu'on assemblait, dans leur longueur, à deux pieds l'une de l'autre, aiguës à l'extrémité ; on les enfonçait dans le lit du fleuve par les moyens mécaniques disposés à cet effet ; on les faisait entrer à coups de masses, mais non pas perpendiculairement ; on les dirigeait un peu obliques et penchées selon le fil de l'eau ; au-dessous et à la distance de quarante pieds, on plaçait deux poutres semblables penchées en sens opposé et contre l'effort du courant ; sur ces quatre poutres on en posait une de deux pieds d'écarrissage et qui s'assemblait à chaque extrémité dans l'intervalle que laissaient entr'eux les deux pilotis, et où elle était retenue à chaque bout par deux fortes chevilles ; telle était la liaison de ces quatre pilotis, réunis ainsi par une traverse, que la force même du cou-

rant ajoutait à leur solidité; on jeta ensuite des solives d'une traverse à l'autre, et on couvrit le tout de fascines et de claies; pour assurer encore l'ouvrage, on enfonça au-dessus du courant des pieux inclinés qui venaient s'appuyer contre les pilotis et leur servaient de contre-forts; enfin, au-dessus du courant, et à quelque distance des piles, on plaça des pieux pour détourner les troncs d'arbres ou les bateaux chargés que les barbares pourraient lancer au cours de l'eau pour rompre le pont (1).

Tout l'ouvrage fut achevé en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés sur place. César fit passer l'armée, et laissant une forte garde à chaque tête de pont, il marcha vers les

(1) La construction de ce pont a donné lieu à beaucoup d'explications, discussions, commentaires, etc., qui ne seraient ici d'aucune application utile. Les armées ne bâtissent plus des ponts pour passer les rivières: avec des pontons de cuivre et des cordages, en quatre heures on jette un pont sur le Rhin, on le replie et on l'emporte. Nos moyens mécaniques sont fort au-dessus de ceux des anciens. Il paraît cependant qu'ils avaient quelques notions imparfaites des ponts de bateaux. Polibe, je crois, parle de troncs d'arbres creusés qui suivaient une armée, et dont on se servait pour établir des ponts de bateaux.

frontières des Sicambres (1). Il reçut en chemin les députations de plusieurs états qui venaient lui demander alliance et amitié ; il leur répondit gracieusement et garda leurs étages. Les Sicambres, du moment qu'ils surent le pont commencé, d'après l'avis des Tenchtères (2) et des Usipètes (3), qu'ils avaient reçu parmi eux, abandonnèrent leurs frontières, emportant ce qu'ils possédaient, et se réfugièrent dans les forêts et dans les lieux déserts.

César s'arrêta peu de jours dans ce pays, et après avoir brûlé les habitations et fait couper les moissons, il se retira chez les Ubiens, auxquels il promit secours et protection contre les Suèves (4), s'ils en étaient attaqués. Il apprit d'eux que les Suèves, à la nouvelle de la construction du pont sur le Rhin, avaient, selon leur coutume, convoqué le grand conseil de la nation et envoyé, dans tous les pays de leur domination, des ordres pour que chacun eût à sortir des villes avec femmes et enfans, et à les mettre en sûreté dans les forêts; qu'ensuite tous ceux qui étaient en état de porter les armes eussent à se réunir dans un lieu désigné vers le milieu de leur territoire; qu'ils y attendaient les Romains, résolus de les combattre. César qui avait rempli, en passant le Rhin, l'objet qu'il s'était proposé, en tirant vengeance des Sicambres et en défendant

(1) Westphalie. (2) Hesse. (3) Francfort. (4) Suabe.

les Ubiens, après avoir séjourné dix-huit jours au-delà du Rhin, crut en avoir assez fait pour l'honneur et pour l'utilité publique, se replia en Gaule et fit couper le pont (1).

Quoique l'été fût avancé, et que dans cette partie septentrionale de la Gaule les hivers soient hâtifs, cependant César résolut d'aller dans la Bretagne, parce que dans presque toutes les guerres, ces peuples avaient donné du secours aux Gaulois, et que si la saison ne permettait pas de commencer la guerre, il aurait au moins l'avantage, s'il abordait l'île, d'en avoir reconnu les localités, les ports et les plages abordables, toutes choses dont les Gaulois n'avaient nulle connaissance; car personne autre que les marchands n'ose y aborder, et ceux-ci même n'en connaissent que la côte, les villes maritimes et les pays situés vis-à-vis la Gaule. Ayant donc appelé de tous côtés les gens de commerce, il ne put apprendre d'eux ni l'étendue de l'île, ni quelle nation l'habitait, ni leur nombre, ni leur

(1) C'est un des traits caractéristiques du génie de César, d'avoir ce qu'on appelle la force d'arrêt, savoir s'arrêter et ne rien donner au désir de gloire inutile, et surtout calculer le profit et les dangers d'une entreprise avant de la tenter; il n'avait pas le projet de conquérir la Germanie, il voulait seulement contenir les Germains au-delà du Rhin; dès que ce but est rempli, il se retire.

manière de faire la guerre, ni les ports capables de recevoir de grands vaisseaux.

Pour avoir des renseignemens sûrs, avant d'entreprendre il jugea convenable d'envoyer en avant C. Volusénus avec une galère; il lui recommanda de prendre toutes les connaissances possibles et de revenir au plus tôt; lui-même avec toutes ses troupes, entra sur le territoire des Morins, parce que delà est le trajet le plus court pour aller en Bretagne; il y réunit tous les vaisseaux qu'il put rassembler de tous les pays voisins, et fit venir la flotte qu'il avait construite pour la guerre des Venètes. Cependant son projet étant connu des Bretons, par les rapports des marchands, plusieurs états de cette île lui envoyèrent des députés, promettant de donner des otages et de reconnaître l'empire du peuple Romain. César les reçut favorablement, les exhorta à persister dans ces résolutions, les renvoya dans leur pays et avec eux Commius d'Arras, auquel il avait donné le gouvernement de cet état après l'avoir soumis, et dont il connaissait le courage et la prudence, il lui croyait de la fidélité, et son crédit était très-grand dans la Bretagne. Il lui recommanda de pratiquer le plus de villes qu'il lui serait possible, et de persuader aux peuples de s'attacher à la fortune des Romains, et de leur annoncer que lui-même se rendra bientôt au milieu d'eux. Volusénus ayant reconnu la côte autant qu'il lui fut possible, n'osant débarquer et se fier aux barbares, revint
vers

vers César le cinquième jour, et lui rendit compte de ce qu'il avait vu.

Tandis que César était retenu dans ces parages pour y rassembler sa flotte, les envoyés de plusieurs états des Morins vinrent à lui pour se justifier du parti qu'ils avaient pris l'année précédente, de faire la guerre au peuple Romain; ils dirent : « qu'étant des hommes peu policés et peu instruits de nos coutumes, ils étaient excusables, mais qu'ils étaient prêts à faire tout ce qu'il leur commanderait. » César sentit que ces avances survenaient très à propos; il n'eût point aimé laisser derrière lui des ennemis. La saison était trop avancée pour entreprendre cette guerre, et il n'eût pas cru que ces détails méritassent assez son attention pour le détourner de son expédition de Bretagne. Il exigea donc un grand nombre d'ôtages et les reçut à composition.

Ayant requis et rassemblé environ quatre-vingts bâtimens de transport, qu'il jugea suffire pour embarquer deux légions, il distribua ce qui lui restait de galères, au questeur, aux préfets et à ses lieutenans; il pouvait y ajouter même dix-huit vaisseaux de charge, retenus par les vents contraires, ils ne pouvaient gagner le port, il les laissa pour sa cavalerie. Il donna le commandement de l'armée à T. Sabinus et à Arunculeius Cotta, et les envoya sur les terres des Menapiens et dans les pays des Morins qui ne lui avaient point envoyé de députés, et son lieutenant P. Sulpicius Rufus resta

pour la sûreté du port, avec la garnison qui fut jugée nécessaire.

Ayant ainsi mis ordre à tout et le tems étant devenu favorable, il mit à la voile vers la troisième veille et envoya sa cavalerie s'embarquer, avec ordre de le suivre; mais cette cavalerie ayant mis de la lenteur dans l'exécution, il arriva avec les premiers bâtimens à la vue de l'île vers la quatrième veille du lendemain matin. Toute la côte était couverte de troupes rangées en bataille, et telle était leur position : les hauteurs dominantes n'étaient séparées de la mer que par une plage si étroite que la portée du trait pouvait la franchir. Ne jugeant pas le lieu favorable pour un débarquement, il jeta l'ancre vers la neuvième veille, et attendit le reste de la flotte. Cependant il appela à l'ordre ses lieutenans et les tribuns militaires, et, d'après ce qu'il avait appris du rapport de Valusenus, il leur expliqua ce qu'il voulait faire, afin que, selon la circonstance et l'événement, ils pussent se conduire d'eux-mêmes (car à la guerre, et surtout à la mer, un moment change l'état des choses); il les renvoya à leur poste, et le vent et le flux étant favorables, il donna le signal, leva l'ancre, et s'étant avancé environ huit milles, il s'arrêta devant une plage ouverte et unie.

Dès que les barbares s'aperçurent du projet des Romains, ils envoyèrent devant toute leur cavalerie et leurs chariots de guerre, dont ils ont

coutume de se servir dans les combats, et les faisant suivre par toutes leurs troupes, ils entreprennent de s'opposer au débarquement.

La plus grande difficulté venait de la hauteur des navires qui, tirant plus d'eau, étaient forcés de s'arrêter au large et loin du rivage. Le soldat, charge du poids de ses armes, ayant les mains embarrassées, ne connaissant pas le fond, devait à la fois s'élancer à l'eau, s'abandonner aux vagues et combattre l'ennemi, qui, posté à pied sec, ou s'avancant à volonté dans la mer, connaissait le local, et, libre de ses membres, lançait ses traits avec assurance, ou poussait dans les flots ses chevaux, accoutumés à cette manœuvre. Les nôtres, étonnés et inexperts à ce nouveau genre de combat, ne s'y portaient pas tous avec la même ardeur, ni la même volonté qu'ils montraient toujours dans les combats de pied ferme. Dès que César s'en aperçut, il fit retirer un peu en arrière des vaisseaux de charge, les galères, dont la forme était inconnue aux barbares, et dont les mouvemens étaient plus prompts et plus maniables, les fit porter, à force de rames, sur le flanc de l'ennemi, qui était découvert, et les fit attaquer par les machines qui lançaient des traits et des boulets de fronde. Ce fut un grand secours pour les nôtres, car l'ennemi, étonné de la forme inconnue des galères et de la nouveauté des armes de jet, s'arrêta et peu à peu céda du terrain. Nos soldats hésitaient encore, à cause de la profondeur de la mer, le porte-aigle de la dixième

légion, invoquant les dieux pour que sa légion eût l'honneur du succès, s'écria : » Suivez-moi, soldats, si vous ne voulez livrer l'aigle aux barbares ; quant à moi, je vais faire mon devoir envers la république et envers l'empereur. » Il s'élance du navire et porte l'aigle vers l'ennemi. Les nôtres s'étant exhortés, pour qu'un si grand déshonneur ne pût leur être imputé, se jettent à l'eau, et ceux des navires les plus proches les ayant vus, les imitent et marchent à l'ennemi.

On combattit rudement de part et d'autre, et les nôtres se trouvaient pressés, parce qu'on ne pouvait ni garder les rangs et les files, ni tenir de pied ferme, ni se rallier aux enseignes, chacun en débarquant se rangeait sous les premières qu'il voyait près de lui ; l'ennemi, au contraire, connaissant tous les bas-fonds, dès qu'il voyait quelques-uns des nôtres sortir des vaisseaux, poussait ses chevaux contr'eux, les attaquait empêchés et troublés ; plusieurs se mettaient contre un seul ; les autres, tournant les flancs découverts, lançaient leurs traits sur le gros de la troupe. César voyant cela, fit mettre à la mer les esquifs des galères et les bâtimens légers d'avant-garde ; les fit remplir de soldats et les envoya au secours de ceux qu'il voyait les plus pressés. Dès que les Romains eurent pris terre et se virent réunis et formés, ils firent sur les barbares une charge impétueuse qui les mit en fuite, mais ils ne purent les poursuivre loin, la cavalerie n'ayant pu tenir sa

route ni aborder, et cela seul, dans cette journée, manqua à la fortune accoutumée de César.

Dès que les ennemis, défaits et mis en fuite, se furent ralliés, ils envoyèrent des députés à César, pour demander la paix, promettant de donner des ôtages et de faire tout ce qui leur serait ordonné ; avec eux vint Commius d'Arras, le même que César avait envoyé en Bretagne. Les barbares s'étaient saisis de lui à la sortie du vaisseau et l'avaient mis aux fers, comme portant des ordres de César. Après la bataille, ils l'avaient délivré et l'envoyaient pour traiter de la paix, s'excusant sur l'emportement du peuple ; ils demandèrent que cette imprudence fût pardonnée. César leur reprochant que lui ayant envoyé des députés dans le continent pour y faire la paix, ils lui avaient fait la guerre sans motif, dit, qu'il pardonnait leur erreur, et exigea des ôtages ; ils en livrèrent sur-le-champ une partie, et promirent le reste sous peu de jours, parce qu'on les ferait venir de contrées éloignées ; en attendant, ils renvoyèrent leurs gens de guerre dans leurs foyers, leurs chefs arrivèrent de tous les côtés et se remirent à César, eux et leurs états.

La paix semblait ainsi assurée, c'était le quatrième jour depuis le débarquement, on apercevait déjà, du camp, les dix-huit navires qui portaient la cavalerie ; ils avaient fait voile par un vent frais, et touchaient déjà aux côtes de la Bretagne, lorsqu'il s'éleva subitement une tempête qui empêcha qu'aucun d'eux pût tenir sa route

Les uns relâchèrent au port d'où ils étaient partis, les autres furent poussés sur les côtes de l'occident de l'île, et y furent en danger de périr, car ayant essayé de jeter les ancres, les vagues les remplissaient; ils furent obligés de s'élever au large à l'approche de la nuit, et de gagner le continent.

Cette même nuit était celle de la pleine lune, époque des plus hautes marées de l'Océan, nos gens l'ignoraient. Le flot surmontait les galères que César avait employées pour porter l'armée, et qu'il avait ensuite fait tirer à sec sur la grève. Les bâtimens de transport, en rade sur leurs ancres, étaient maltraités, et nous ne pouvions leur porter aucun secours; plusieurs furent brisés, les autres perdirent leurs ancres et leurs agrès, et se trouvaient hors d'état de servir. Cet événement causa une grande consternation dans l'armée; on n'avait point d'autres bâtimens pour transporter les troupes, nul moyen pour radoubler ceux qui étaient brisés, et comme on devait hiverner dans la Gaule, on n'avait pourvu à rien pour passer l'hiver en Bretagne.

Alors les chefs du pays, qui s'étaient rassemblés après la bataille pour l'exécution des ordres que César avait donnés, tinrent conseil entr'eux, et voyant les Romains sans vaisseaux, sans vivres et sans cavalerie, et jugeant de leur nombre par le peu d'étendue de leur camp, plus resserré encore, parce que César avait fait embarquer les lé-

gions sans équipages, crurent l'occasion belle pour reprendre les armes, nous ôter les vivres, faire une campagne d'hiver, et nous ayant défaits ou le me le retour, faire perdre aux Romains l'envie de porter désormais la guerre dans la Bretagne. S'étant donc ralliés par une nouvelle ligue, ils commencèrent à s'échapper de l'enceinte du camp, et firent revenir secrètement leurs gens, des campagns. Quoique César n'eût aucune connaissance certaine de leurs projets, cependant, d'après l'accident survenu aux navires, et d'après la retraite des ôtages, il prevoyait ce qui devait arriver; il songea à se pourvoir à tout événement. Chaque jour il fit transporter des grains dans le camp, se mit à réparer les vaisseaux les moins endommagés avec le bois et l'airain de ceux qui étaient détruits. On fit venir du continent ce qui était nécessaire; et les soldats se portant à l'ouvrage avec grand zèle, à douze vaisseaux près qui furent perdus, le reste se trouva en état de naviguer.

Pendant ce travail, une légion sortait chaque jour pour aller au fourrage et aux vivres; on n'avait aucune inquiétude des habitans du pays, d'autant que les uns étaient dans leurs champs; les autres venaient librement dans le camp. Une légion, la septième, étant sortie, les grands-gardes du camp firent avertir César que l'on voyait s'élever une grande poussière du côté où devait être allée la légion absente. César, soupçonnant le fait

et que les barbares avaient formé quelque nouvelle entreprise , prend avec lui les deux cohortes de gardes , ordonne que deux autres les remplacent , et que le reste s'arme et le suive. A peu de distance du camp , il aperçut d'abord les siens pressés par l'ennemi et se défendant avec peine , la légion resserrée , attaquée de tous côtés à coups de traits. Tout ayant été enlevé aux environs , un seul endroit restait à moissonner , les barbares s'étaient embusqués de nuit dans les bois , s'étant douté que c'était là que viendraient les fourrageurs , et les avaient surpris dispersés , désarmés , occupés à couper le grain , en avaient tué quelques-uns , mis le reste en désordre , et les avaient enveloppés avec leur cavalerie et leurs chariots de guerre.

Voici quelle est leur façon de combattre avec ces chariots. D'abord ils galoppent çà et là , lançant des traits , et troublent souvent les rangs , par l'effroi que causent l'impulsion des chevaux et la rapidité du mouvement des roues , et s'ils parviennent à pénétrer dans les escadrons , ils sautent en bas de leurs chars et combattent à pied ; alors les conducteurs des chars se retirent de la mêlée et se placent de manière à recevoir leurs maîtres , s'ils ont du pire dans l'action et qu'ils soient forcés de se retirer ; ils réunissent ainsi dans le combat l'agilité de l'homme à cheval à la fermeté de l'infanterie , et par l'habitude d'un exercice journalier ils peuvent arrêter leurs chevaux lancés sur

une pente rapide, ralentir leur allure, les détourner; ils savent courir sur le timon, se tenir ferme sur le joug, y combattre et se rejeter ensuite à toute course dans leurs chars.

César arriva à tems pour secourir les siens, ébranlés par ce nouveau genre de combat. A son approche l'ennemi s'étonna et les nôtres se rassurèrent; César jugeant que l'occasion n'était pas favorable pour engager une action, tint quelque tems ses troupes en bataille les ramena ensuite dans le camp, et les insulaires voyant les nôtres à leur poste et sur leurs gardes, ceux qui tenaient la campagne se dispersèrent peu à peu. Plusieurs jours, les tems orageux retinrent les nôtres dans le camp et empêchèrent les barbares de songer à se battre; pendant ce tems leurs chefs envoyèrent de tous côtés des messages annoncer notre faiblesse et notre embarras, quel riche butin serait leur proie s'ils parvenaient à nous chasser de notre camp et à assurer à jamais la liberté. Ayant ainsi rassemblé en peu de jours de grandes forces de cavalerie et d'infanterie, ils marchèrent sur nous.

César, par l'expérience des combats précédens, voyait bien qu'en allant à eux, s'ils étaient repoussés ils s'échapperaient aisément; il mit cependant ses légions en bataille en avant du camp, et forma un escadron d'une trentaine de chevaux que Côme d'Arras, dont il a été parlé ci-dessus, avait embarqués avec lui. Le combat s'étant en-

gagé, l'ennemi ne put long-tems soutenir notre choc et prit la fuite; il fut poursuivi à toute course tant que le soldat eut de force et d'haleine; on en tua un grand nombre, et les légions rentrèrent dans le camp après avoir détruit et incendié toutes les habitations.

Le même jour, des députés vinrent vers César traiter de la paix. César doubla le nombre des otages qu'il leur avait demandés; il leur ordonna de les lui amener sur le continent; les jours de l'équinoxe approchaient, et César ne voulait point exposer ses vaisseaux nouvellement réparés, à une navigation dangereuse. Ayant choisi un instant favorable, il mit à la voile peu de tems après, au milieu de la nuit et débarqua sans accident; douze bâtimens de transport n'ayant pu prendre terre avec les autres, furent portés un peu au-dessous sur la côte; une partie des équipages de ces navires, au nombre de trois cents soldats, s'étaient mis en marche pour rejoindre l'armée. Les Morins (1), que César en partant avait laissés soumis, attirés par l'espoir du butin, les enveloppèrent d'abord en assez petit nombre, et leur offrirent la vie sauve en mettant bas les armes. Les Romains s'étant formés en rond, se défendirent; aux clameurs des barbares, il en survint jusqu'à six mille. César, averti, envoya à leur secours toute

(1) Montrenil-sur-Mer.

la cavalerie; cependant les nôtres avaient soutenu le choc de l'ennemi et s'étaient vaillamment défendus pendant quatre heures, ils avaient reçu peu de blessures et tué beaucoup de monde à l'ennemi: à la vue de la cavalerie il prit la fuite, jeta ses armes et l'on en fit un grand carnage.

Le jour suivant, César envoya son lieutenant T. Labienus, avec les légions raménées de Bretagne, pour prendre des quartiers d'hiver chez les Morins (1) qui venaient de se révolter. La sécheresse leur ayant ôté leur asile accoutumé dans les marais, où ils s'étaient retirés l'année précédente, presque tous vinrent se rendre à Labienus. Q. Titurius et L. Cotta, qui avaient conduit les légions contre les Menapiens (2), après avoir ravagé leurs champs, coupé leurs récoltes, brûlé leurs habitations, parce que les habitans s'étaient retirés dans l'épaisseur des forêts, vinrent rejoindre César. Il assigna les quartiers d'hiver de toute l'armée sur les terres des Belges; deux états Bretons seulement y envoyèrent des otages: et sur le rapport de César le sénat ordonna vingt jours de prières publiques.

(1) Montreuil. (2) Gueldres, Juliers.

Vie Militaire de César.

POMPÉE, pour se rendre nécessaire , suivait la méthode , souvent usitée , de faire et de prolonger l'anarchie, pour créer le besoin de la faire cesser; il était parfaitement secondé en cela par le sénat et par les grands , qui voulaient l'élever pour l'opposer à César ; ils aimaient mieux se donner un maître que de le recevoir du peuple ; et si César n'eut pas d'abord le projet de l'être , ils lui en firent une nécessité. On proposa au sénat de donner la dictature à Pompée. L'inflexible Caton s'y opposa ; mais on connaissait l'art des équivalens : on proposa Pompée pour consul unique , avec un pouvoir illimité , et le sénat céda. On y ajouta le pouvoir de lever des troupes , et Rome eut une armée à ses portes , et cette armée ne connaissait que son chef. Vers ce même tems la femme de Pompée mourut , les liens qui retenaient encore le père et l'époux de Julia furent rompus.

LIVRE V.

LIVRE V.

Second passage en Angleterre. Mœurs des habitans. Défaite de Cassivelaune. Conquête de l'île. Soulèvement général des Gaules. Défaite de Sabinus et Cotta. Défense du camp de Cicéron, secouru par César. Expédition de Sabinus contre Trèves.

Sous le consulat de Lucius Domitius et d'Appius Claudius , César partant de ses quartiers d'hiver pour se rendre en Italie , comme il avait coutume chaque année , laissa aux lieutenans qu'il avait préposés au commandement des légions , l'ordre de faire construire , pendant l'hiver , le plus de vaisseaux possible , et de faire réparer les anciens. Il en détermina la forme , la grandeur et les dimensions. Il les voulut un peu moins hauts de bord que ceux dont nous faisons usage dans notre mer , afin de les rendre plus légers , plus faciles à charger et à mettre à sec. Il avait observé que le mouvement fréquent du flux et du reflux rendait les vagues moins élevées. Il voulut que les vaisseaux fussent plus larges que ceux dont on se sert dans les autres mers , afin de faciliter le transport des bagages et des chevaux. Il voulut encore qu'ils fussent tous à voiles et à rames , ce qui était plus facile , étant

bas de bord. Il fit venir d'Espagne tous les agrès nécessaires, et après avoir tenu les états de la Gaule citérieure, il se rendit dans l'Illyrie, parce qu'il apprit que les Pirustes (1) avaient fait une invasion et des ravages sur cette frontière. A son arrivée il ordonna une levée d'hommes dans le pays et assigna un rendez-vous. A cette nouvelle les Pirustes lui envoient des députés pour désavouer tout ce qui s'est fait, le gouvernement n'y ayant pris aucune part, et offrent toutes les indemnités que César exigerait. Après les avoir entendus, il leur commanda de livrer des otages et leur assigna le lieu où ils devaient se rendre, sinon il porterait la guerre dans leur pays. Ayant été amenés au jour fixe, il nomma des arbitres pour estimer le dégât souffert et pour en fixer le dédommagement.

Cette affaire réglée, et après la session des états, il retourna dans la Gaule citérieure et de là à son armée. Ayant fait la revue dans les quartiers, il trouva que, malgré la pénurie de toutes choses, par la diligence et le zèle des soldats, on avait construit six cents navires, selon le modèle ci-dessus, et trente-huit galères, et que le tout était bientôt prêt à mettre en mer; il donna des éloges aux soldats et aux préposés à ce travail; il leur expliqua ses intentions et leur ordonna de se rendre

(1) Albanie,

au port Iccius (1); il avait reconnu que de ce port le trajet en Bretagne est plus commode, distant

(1) Ce port pourrait être le sujet d'une dissertation très-savante. On n'est point d'accord sur la place qu'il occupait. On le place à Calais, à Boulogne, à Saint-Omer. César dit que de là le passage est plus commode, mais il ne dit pas, plus court, ce qui exclut Calais. Il dit trente milles de distance à la côte de Bretagne, ce qui répond à dix ou douze de nos lieues et conviendrait à Boulogne; mais Boulogne est plus moderne. Des observations journalières attestent que la mer se retire de toute cette côte, que les ports actuels se comblent, qu'ainsi un port établi il y a deux mille ans, doit se trouver aujourd'hui dans les terres. Sous ce rapport, Iccius pourrait bien être Saint-Omer, ville ancienne et encore aujourd'hui entourée de lagunes et de marais mouvans, où se trouvent aussi des îles flottantes. On prétend même avoir trouvé près de Saint-Omer des anneaux de fer fixés dans des constructions en pierres, tels qu'on en fait dans les ports pour y amarrer les navires. Ce mot Iccius est évidemment un nom latinisé par sa terminaison, qui n'est point celtique. Tous ces noms propres que les Latins ont mis en *ix* et en *ic*, remplacent la terminaison en *ich* connue dans la langue des Germains, et que les peuples du midi ne peuvent prononcer. La topographie du pays

d'environ trente milles du continent. Il y laissa une garnison suffisante, et lui-même, avec quatre

désigné même que la mer a formé un golfe, d'où elle a dû se retirer plus promptement que d'une plage unie.

César, partant pour son expédition, fait un sacrifice qui compromet un peu sa réputation de clémence. Ce chef Gaulois qui ne veut pas le suivre, qu'il fait attaquer et tuer, et qui se récrie, avec assez de raison, qu'il est homme libre, membre d'un état libre, inculpe un peu la clémence généreuse de César. Nous voyons plus d'un trait qui prouve que cette domination romaine devait être extrêmement dure, exigeante et impérieuse, et que les Gaulois n'étaient pas sans motif d'essayer si souvent de secouer ce pesant joug; témoin ce chef Gaulois qu'on veut tuer et que l'on blesse sous prétexte qu'il a osé toucher dans la main d'un officier général romain. Il est à regretter que nous n'ayons pas les Commentaires de Vercingetorix ou d'Induciomare, ils nous rendraient peut-être un compte fort différent de celui du vainqueur. Mais toute la morale de Rome était dans sa politique; et César, qui se justifie si souvent, fait en cela au moins preuve de sa droiture personnelle.

Cette expédition de César en Bretagne est ce que nous avons de plus ancien sur ce pays, à peine connu alors des Romains; il était alors, au premier terme de sa civilisation, habité encore seu-

légions et huit cents chevaux , marcha sur les terres des Trévires , qui ne se rendaient point aux assemblées des états , n'obéissaient point aux ordres , et qu'on soupçonnait même de solliciter les Germains pour qu'ils passassent le Rhin.

Cet état de Trèves, le plus puissant en bonne cavalerie , peut assembler de nombreuses troupes de gens de pied et , comme il a été dit , touche au Rhin. Deux hommes se disputaient la souveraineté ; Induciomare et Cingetorix. Celui-ci , à l'approche des légions , vint se rendre à César , l'assura de son dévouement , de son amitié pour le peuple Ro-

lement par les indigènes ; leurs villes étaient des enceintes de pieux au milieu d'une forêt. La population n'avait pas encore été mêlée par les incursions des Saxons , des Danois , des Suédois , dont le pays n'était encore qu'un archipel , et de tous ces hommes du nord qu'on appela de là *Normands*. Une preuve morale que le monde , au moins le monde habité par l'homme , n'est pas très ancien , c'est que tous les peuples ne sont pas dans l'état de civilisation des Chinois , car les nations peuvent devenir barbares , mais jamais redevenir sauvages. Une preuve que le monde n'est pas très-anciennement habité , disait quelqu'un , c'est que le chemin de mon village au village voisin n'est pas fait.

Le système de guerre que suit César est toujours le même ; jamais un moment de perdu. Il dé-

main, et lui rendit compte de ce qui se faisait dans le pays; mais Induciomare se mit à lever de la cavalerie et des soldats; et après avoir fait retirer dans la forêt des Ardennes, qui commence au Rhin et s'étend jusqu'au territoire des Rémois, tout ce qui était hors d'état de porter les armes, il se prépara à la guerre; mais lorsqu'il vit que plusieurs des principaux de l'état, attirés par leurs liaisons avec Cingetorix, et désespérant aussi de pouvoir défendre leur pays contre notre armée, étaient venus trouver César et faire leur traité particulier, Induciomare, craignant de rester abandonné de

barque, marche et attaque. La manière de combattre de ces barbares rappelle la tactique de l'Iliade : des guerriers combattant sur des chars; partout la première pensée des hommes est la même, et ensuite l'expérience a les mêmes résultats. Les Germains et les Gaulois, plus avancés que les Bretons, avaient déjà quitté l'usage des chars pour adopter celui d'une cavalerie montée. Mais l'infériorité constante de celle-ci contre l'infanterie a plusieurs causes, que l'usage des armes à feu a diminuées, sans la détruire entièrement. Lorsque les armes de jet portaient de la main du soldat et que leur effet dépendait de la force de chacun, le fantassin avait encore beaucoup plus d'avantage sur le cavalier. L'effort de la poudre, et surtout le canon, ont rapproché ces distances entre les différentes armes.

tous, envoya des députés à César, l'assura qu'il ne s'était éloigné que pour contenir dans le devoir le peuple, qui, privé de ses chefs et de la noblesse, aurait pu se porter à des excès ; qu'il viendrait donc trouver César, s'il l'agréait, et lui remettrait entre les mains les intérêts publics et les siens.

Quoique César vît bien les vrais motifs de cette démarche et ce qui obligeait Induciomare à changer de langage, ne voulut pas toutefois perdre l'été à cette guerre, tandis que tout était prêt pour l'expédition de Bretagne ; il ordonna à Induciomare de venir avec deux cents otages. Les ayant amenés, et parmi eux son fils et ses parens, que César avait nominativement désignés, il le consola, l'encouragea et l'exhorta à rester fidèle à ses engagemens ; mais en même tems il rassembla les principaux des Trévires et les rallia personnellement à Cingetorix, autant à cause de son mérite, que parce qu'il crut de l'intérêt général d'augmenter le crédit d'un homme qui s'était dévoué si franchement à lui. Induciomare ne put supporter de voir sa considération diminuée, et, déjà notre ennemi, il devint irréconciliable.

Cela fait, César revint avec les légions au port Iccius ; là, il apprit que quarante navires construits dans la Belgique, battus des vents, n'avaient pu tenir leur route et avaient été rejetés dans les parages d'où ils étaient partis ; les autres étaient prêts à mettre à la voile et pourvus de tout. La cavalerie gauloise, au nombre de quatre mille hommes,

vint le joindre avec les principaux chefs des différens états; César laissa sur le continent ceux dont la fidélité lui parut assurée, et résolut de retenir les autres et de les emmener avec lui comme otages; il craignait quelque mouvement dans la Gaule en son absence. Avec eux était Dumnorix, l'éduen dont nous avons parlé. César le connaissant homme entreprenant, puissant, ambitieux, avide de choses nouvelles et d'autorité, avait résolu de l'emmener avec lui. Dans l'assemblée nationale des Eduens, il avait dit que César lui avait promis de le faire roi du pays. Ce propos leur avait déplu, mais ils n'osaient députer vers César, pour refuser ou pour lui faire des remontrances. César l'apprit par ceux chez lesquels il avait pris son logement. Dumnorix employa d'abord les prières pour obtenir de rester en Gaule, alléguant tantôt qu'il craignait la mer, tantôt des motifs de religion. Voyant qu'il n'obtenait rien et en ayant perdu toute espérance, il essaya de détourner les autres chefs Gaulois et les pressa de rester, les intimida, leur dit que ce n'était pas sans projet que César voulait priver les Gaulois de tous leurs chefs et éloigner toute leur noblesse; que n'osant les condamner chez eux, il voulait les mener en Bretagne pour s'en défaire plus sûrement; alors il s'engage à eux et les presse de s'engager avec lui pour prendre, en conseil général, les mesures les plus avantageuses aux intérêts de la Gaule.

Plusieurs rapports instruisirent César de ces

menées, et, l'ayant vérifié les faits, il pensa qu'il ne devait plus différer pour réprimer ces entreprises et en imposer à Dumnorix. L'affection qu'il portait aux Eduens, le haut degré de puissance où il les avait élevés, l'intérêt de la république, le sien propre, tout lui faisait un devoir d'arrêter des complots qui pouvaient devenir dangereux. Pendant les vingt-cinq jours qu'il fut retenu dans le port, par les vents contraires qui règnent d'ordinaire dans ces parages, il s'appliqua à contenir Dumnorix dans le devoir, et néanmoins à se tenir au fait de ses projets : enfin, le vent étant devenu favorable, il donna ordre d'embarquer hommes et chevaux ; mais, pendant l'occupation générale, Dumnorix, à l'insu de César, sortit du camp avec toute la cavalerie éduenne et prit la route de son pays. Aussitôt César fit suspendre l'embarquement, et, toute affaire cessante, il envoya à sa poursuite la plus grande partie de la cavalerie, avec ordre de le ramener, et, s'il résiste et refuse d'obéir, de le tuer, bien certain que celui qui, lui présent, avait osé lui désobéir, ne ferait rien de bon en son absence. Dumnorix, atteint, se mit en défense, appela les siens à son secours, s'écriant qu'il *était libre et membre d'un état libre* (1). Mais il fut

(1) Ce mot explique la condition que les Gaulois entendaient s'être réservée ; ils avaient pris au pied de la lettre le mot *alliés et amis* du

enveloppé et, selon l'ordre reçu, mis à mort : les cavaliers éduens revinrent tous vers César.

Cette affaire terminée, il laissa Labienus sur le continent avec trois légions et deux mille chevaux pour garder le port, pourvoir aux vivres, le tenir au courant des affaires de la Gaule, et prendre conseil selon le tems et les circonstances.

Avec cinq légions et pareil nombre de cavalerie, César leva l'ancre au coucher du soleil, par un vent frais du couchant, et vers le milieu de la nuit le vent étant tombé, il ne put tenir sa route. Entraîné par la marée montante, au jour naissant il s'aperçut qu'il laissait la Bretagne à sa gauche ; mais le *tournant*

peuple Romain, et sous cette qualification honorifique, le peuple, et surtout le sénat romain, entendaient *sujets* et ce qu'on appela depuis *vassaux*. Nos pères, bonnes gens et grossiers, ne connaissaient pas encore la valeur des mots en diplomatie. C'est ce méentendu qui coûte la vie à l'infortuné Dumnorix ; il se croit libre de partir ou de rester, et César lui apprend la valeur des termes. Ce trait ne fait pas honneur à la clémence de César. Il faut cependant rendre justice à sa bonne foi dans ce récit : on peut s'apercevoir souvent, aux sentimens qui lui échappent, qu'il eût peut-être été un fort bon républicain dans Rome, si Pompée n'avait pas voulu être le maître. César se fit maître pour n'en point avoir, plus encore que pour l'être.

du reflux le reportant à la côte, il parvint à regagner, à force de rames, le même débarquement qu'il avait reconnu l'été précédent pour être si favorable, et dans ce travail il fallut louer le zèle des soldats, qui, sur des bâtimens de transport lourds et peu maniables, égalèrent la vitesse des galères. Vers midi on toucha terre, aucun ennemi ne se montrant; mais César apprit des captifs, que les insulaires, rassemblés sur la côte en grand nombre, s'étaient retirés dans les terres et sur les hauteurs, effrayés du nombre des vaisseaux, qui se montait à plus de huit cents, y compris ceux qui portaient les vivres et ceux qui portaient les bagages de l'armée et les équipages que chacun avait embarqués pour sa commodité particulière et ses aises personnelles.

César ayant établi les troupes à terre, choisi un camp avantageux, et su par des captifs où l'ennemi s'était retiré, partit la troisième veille, laissant à la garde des vaisseaux dix cohortes et trois cents chevaux sous les ordres de Q. Arcius; il s'éloigna d'autant plus rassuré sur l'état de la flotte, qu'il la laissait à l'ancre sur une plage ouverte et tranquille. Ayant fait douze milles pendant la nuit, il eut connaissance de l'ennemi, qui s'avança avec ses chariots et sa cavalerie sur le bord d'un fleuve, et combattant du haut de la rive escarpée, il disputa le passage. Repoussé par la cavalerie, il se retira dans les forêts et s'établit dans un lieu fort par la nature

et par l'art, et qui semblait avoir été jadis disposé pendant leurs guerres civiles. Toutes les approches en étaient défendues par d'épais abattis d'arbres coupés : de là , combattant épars et isolés , ils empêchaient l'entrée à nos gens ; mais la septième légion ayant formé la tortue et élevé une terrasse (1), pénétra dans l'enceinte, les chassa du bois et n'eut que peu de blessés. César défendit de les poursuivre, à cause du peu de connaissance du local, et parce qu'il voulait ramener les troupes pour travailler aux retranchemens du camp avant la fin du jour déjà avancé.

Le lendemain matin, César envoya à la poursuite des fuyards ; mais comme ils s'éloignaient, les dernières troupes étant encore à la vue du camp, des cavaliers envoyés par Q. Arcius arrivèrent et apprirent à César que la nuit précédente une grande tempête s'était élevée, tous les navires

(1) Ces terrasses étaient à peu près ce que nous appelons aujourd'hui, dans les sièges, des *cavaliers*. Les Romains les conduisaient par une pente réglée, depuis le point de départ, en s'élevant en talus, tellement que l'extrémité opposée du côté de l'ennemi, arrivait en dominant ses défenses. On se donnait ainsi des *tirs* plongeant, avantage très-grand avec leurs armes de jet. Un pareil travail serait peu praticable aujourd'hui devant l'artillerie d'une place assiégée.

endommagés,

endommagés et jetés à la côte, les ancres n'avaient pu les retenir ni les pilotes les gouverner, et dans le choc des bâtimens, plusieurs s'étaient brisés.

Aussitôt César fit arrêter la poursuite, rappela les légions, et partit sur-le-champ pour rejoindre la flotte; il la trouva très-maltraitée : quarante vaisseaux hors de service et le reste difficile à réparer.

Il prit donc des travailleurs dans les légions, en fit venir du continent, et manda à Labienus de faire construire le plus de bâtimens possible par les légions qu'il avait; il ordonna ensuite, malgré la grandeur du travail, de tirer tous les navires à sec et de les enfermer dans le camp retranché. On y employa dix jours et dix nuits sans relâche; les bâtimens tirés à terre et le camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes, et retourna avec l'armée au même lieu d'où il était parti. Il y trouva que les troupes des insulaires étaient rassemblées en beaucoup plus grand nombre. Ils avaient donné le commandement général et confié la conduite de la guerre à un chef appelé Cassivelaunus, dont les états sont séparés des pays maritimes par la Tamise, fleuve éloigné de la mer d'environ quatre-vingts milles; il avait eu jadis des guerres continuelles avec les autres états du pays; mais depuis l'arrivée des Romains on lui avait déferé le commandement général.

L'intérieur de la Bretagne est habité par ces peuples que nous appelons Autoctones, nés dans

le pays de mémoire d'homme ; le reste , qui fait la plus grande partie sur les côtes de la mer , est habité par des peuplades belges , que la guerre et l'espoir du pillage y ont attirés ; presque toutes ont conservé les noms des états dont ils faisaient partie et dont ils furent originaires ; la conquête les y a ensuite fixés et ils ont cultivé les champs ; la population y est très-nombreuse et les habitations presque semblables à celles des Gaules ; ils sont riches en troupeaux ; ils se servent , comme monnaie , du cuivre ou d'anneaux de fer d'un poids réglé ; l'intérieur du pays produit des mines de plomb blanc (l'étain) ; sur les côtes on trouve des mines de fer , mais rares ; l'airain leur est importé du continent ; les arbres sont les mêmes que dans la Gaule , excepté le hêtre et le sapin ; ils n'osent manger ni lièvre , ni poule , ni oie ; ils en élèvent cependant par luxe et comme curiosité ; le climat est plus tempéré qu'en Gaule et les froids moins rigoureux (1). L'île , par sa

(1) C'est maintenant tout le contraire : le climat est plus tempéré en France et l'hiver moins froid. Les fruits et les légumes que la France produit ne viennent pas à maturité dans la Grande-Bretagne. Les grands défrichemens et la diminution des forêts en sont une des causes ; mais l'Angleterre était-elle donc plus cultivée alors que ne l'étaient les Gaules ? La cause la plus

configuration, a la forme d'un triangle ; un côté regarde la Gaule ; d'un angle à l'autre on compte environ cinq cents milles du levant au midi ; c'est là , dans le pays du Cant (1), que viennent aborder presque tous les flaviens qui arrivent de la Gaule ; l'autre côté du triangle regarde le couchant , vers l'Espagne ; là se trouve l'île d'Hibernie , moitié moins grande que la Bretagne , et la distance , la même que celle de la Bretagne à la

probable , c'est que le sol était alors beaucoup plus humide dans la Gaule , l'Angleterre n'ayant qu'un seul grand fleuve , la Tamise , qui peut même être regardé comme un golfe , puisque le flux se fait sentir jusqu'à Londres. De plus , il faut observer que la déclivité des deux *littoraux* est opposée. Celui de la Grande-Bretagne a l'aspect du midi ; celui de la Gaule a l'aspect du nord. Dans tout le détail topographique ci-après , César ne paraît pas très-instruit ; ces îles étaient alors pour les Romains ce que sont pour nous les îles de la mer Pacifique et les terres Australes.

Ce que César dit de la longueur des nuits , prouve l'état des connaissances astronomiques et géographiques à cette époque. Le globe terrestre n'était pas connu des nations savantes et ne l'est pas encore aujourd'hui ; ce qui peut prouver contre la très-haute antiquité que quelques opinions prétendent lui attribuer.

(1) Le comté de Kent.

Gaule ; au milieu du détroit est l'île qu'ils appellent Mona ; on croit aussi qu'il s'y trouve plusieurs autres moindres îles éparses ; quelques écrivains ont dit qu'il y avait des nuits de trente jours consécutifs , pendant la saison d'hiver. Nos informations ne nous donneraient rien d'exact sur ce fait ; nous remarquâmes seulement, par des horloges d'eau , que les nuits étaient plus courtes que sur le continent. Ce côté de l'île a , dit-on , sept cents milles ; le troisième côté , au nord , au-delà duquel on ne connaît aucune terre , s'étend à sept cents milles de longueur , et le sommet de cet angle regarde la Germanie ; ainsi toute l'île a , de circonférence , environ deux millions de milles.

Les plus civilisés de ces peuples sont , sans aucune comparaison , ceux qui habitent le pays de Cant ; toutg cette contrée est maritime , et les mœurs diffèrent peu de celles des Gaulois ; ceux de l'intérieur n'ont aucune culture , vivent de chair , de lait , et se couvrent de pelleteries. Tous ces Bretons se piquent le corps , ce qui leur donne une couleur verd de mer et les rend d'un aspect horrible dans les combats. Ils portent les cheveux longs et se rasent tout le corps , excepté la tête et la lèvre supérieure. Les femmes y sont en commun entre dix ou douze , surtout entre les frères , les pères et les enfans ; et s'il vient des enfans , ils sont censés appartenir à celui qui le premier les a amenés vierges dans la société.

Les cavaliers ennemis , avec leurs chariots de

guerre, attaquèrent vivement, pendant la marche, notre cavalerie ; elle eut partout l'avantage et les repoussa dans les bois et sur les hauteurs : s'étant engagée d'ardeur trop avant, on perdit quelques hommes ; après quelques intervalles de tems, les nôtres étant occupés négligemment aux retranchemens du camp, tout à coup les insulaires sortent des bois et fondent sur les postes avancés pour la garde du camp : le combat y fut rude. César leur envoya deux cohortes de renfort, tirées des deux légions les premières à marcher ; mais celles-ci, étonnées de ce nouveau genre de combat, et ayant laissé entr'elles un peu trop d'intervalle, l'ennemi eut l'audace de s'y précipiter, de le traverser, et se retira ainsi sans perte. Le tribun Q. Sabinus y fut tué, et plusieurs cohortes étant survenues, l'ennemi fut repoussé. Par ce genre de combat qui se passa près du camp et à la vue de toute l'armée, on s'aperçut que nos soldats, couverts d'armes pesantes, n'osant se séparer des enseignes pour suivre l'ennemi, étaient moins habiles à ce genre de guerre. La cavalerie aussi combattait avec désavantage, car il arrivait souvent que les barbares feignaient de céder et de fuir, et lorsqu'ils avaient attiré nos cavaliers loin des légions, ils faisaient face, descendaient de leurs chariots, et, combattant à pied, forçaient ainsi les nôtres à un combat inégal, soit dans l'attaque, soit dans la retraite. Ajoutez que, ne combattant jamais en ordre serré,

mais toujours par troupes séparées, à grands intervalles, ils conservaient en arrière, des corps de réserve qui recevaient les leurs dans la retraite, et remplaçaient par des troupes fraîches celles qui étaient fatiguées du combat (1).

Le jour suivant, l'ennemi se tint sur les hauteurs, se montra peu et escarmoucha plus mollement avec notre cavalerie; mais sur le midi, César ayant envoyé son lieutenant C. Trebonius au fourrage avec trois légions et toute la cavalerie, l'ennemi parut subitement, et vint fondre sur les fourrageurs; mais ceux-ci s'étant peu éloignés des enseignes, les chargèrent vigoureusement, les repoussèrent; et les cavaliers se voyant soutenus de près par les légions, ne cessèrent de les poursuivre, sans leur donner le temps ni de s'arrêter, ni de se rallier, ni de descendre de leurs chariots; on en tua beaucoup. Après cette défaite, les renforts qui

(1) Ce genre d'attaque a toujours beaucoup embarrassé les troupes réglées; les généraux n'ont jamais pu s'y opposer qu'en l'imitant par des corps détachés et épars. Cet avantage est en détail celui des nations armées contre les troupes de ligne. Dans les campagnes de 1793 et 1794, les ennemis furent obligés de renoncer au système de ne jamais soutenir leurs troupes légères, nos armées étant toutes telles, se relayaient aux avant-postes, et finissaient par en rester maîtres,

leur étaient venus de tous côtés, se dispersèrent ; et depuis ils n'essayèrent plus de nous attaquer en corps d'armée.

Dès que César s'aperçut que leur projet était de tirer la guerre en longueur, il marcha vers le fleuve de la Tamise, dans l'intention d'entrer sur les terres de Cassivelaunus. Ce fleuve n'a qu'un seul gué, et même encore d'un passage difficile. Arrivé là, il vit l'ennemi en forces, et rangé en bataille sur l'autre rive défendue par une forte palissade de pieux fixés en terre ; d'autres pieux étaient enfoncés dans le courant et cachés par l'eau. César apprit ces détails des captifs et des transfuges. Il fit aussitôt porter en avant la cavalerie, avec ordre aux légions de la suivre de près ; et le soldat s'y porta avec tant d'ardeur et de célérité, quoiqu'il eût de l'eau jusqu'aux épaules, que l'ennemi ne put soutenir le choc, abandonna la rive, et prit la fuite.

Cassivelaunus perdant tout espoir de disputer le terrain, prit le parti de renvoyer ses troupes, ne garda que six mille hommes de ceux qui combattaient sur des chariots de guerre, et se mit à nous observer, en côtoyant l'armée dans ses marches, s'éloignant peu des chemins, se tenant à couvert dans les bois et s'emparant des passages difficiles ; il faisait retirer les hommes et les troupeaux dans la profondeur des forêts, partout où l'armée lui semblait diriger sa route. Lorsque nos gens à cheval s'écartaient pour fourrager ou

butiner plus au loin , connaissant tous les sentiers et tous les détours , il lâchait sur eux ses chariots de guerre , et , les forçant ainsi à des combats désavantageux , il les contenait et les empêchait de s'étendre. Il en résulta que César ne permettant plus que la cavalerie s'éloignât des légions , on ne pouvait faire le dégât et incendier les habitations , qu'autant que les légions pouvaient s'avancer et pénétrer dans le pays.

Cependant les Trinobantes (1) , nation des plus puissantes du pays , envoient des députés à César ; leur chef , Imanuentius , avait été tué par Cassivellaunus , et son fils , le jeune Mandubratius , n'avait évité le même sort qu'en se sauvant sur le continent et se réfugiant vers César. Les Trinobantes promettaient de se rendre à ses ordres , s'il voulait s'engager à défendre leur jeune prince contre Cassivellaunus , et le leur rendre pour qu'il se mît à leur tête. César exigea d'eux quarante otages et des vivres pour l'armée , et leur renvoya Mandubratius. Ils tinrent parole , livrèrent les otages et envoyèrent des vivres ,

Cet exemple entraîna les peuples voisins , Cenimaques , Segontiaques , Ancalites , Casses (2).

(1) Trinobante , ville d'Angleterre , dont le roman de la Table ronde fait souvent mention.

(2) Peuplades près de la mer , dont les noms sont sans synonymes connus.

Ils se soumirent. César apprit d'eux que la ville de Cassivelaune était peu distante , entourée de forêts, de marécages, et renfermant un assez grand nombre d'hommes et de troupeaux.

Les Bretons donnent le nom de ville ou bourg à une enceinte de forêts fortifiée , close par un rempart et un fossé, et dans lesquelles ils se renferment lorsqu'ils craignent une incursion de leur ennemi. César y mena les légions , et trouva la place forte par sa situation et par les travaux ; il y forma deux fronts d'attaque. Les assiégés résistèrent d'abord assez vigoureusement ; mais bientôt , ne pouvant soutenir notre effort , ils se jetèrent hors des retranchemens par un côté opposé aux attaques. On y trouva beaucoup de bétail , et un grand nombre de ces insulaires fut pris ou tué dans sa fuite.

Tandis que cela se passait, Cassivellaunus avait envoyé dans le pays de Cant (1), qui, ainsi qu'il a été dit ci-dessus , s'étend sur les bords de la mer , et où régnaient quatre chefs, Cingetorix, Carvilins , Taximagulus , Segonax. Il leur ordonna de rassembler toutes les troupes et de faire une diversion , en attaquant subitement notre camp maritime ; mais dès qu'ils parurent , les nôtres firent une sortie , les repoussèrent , en firent un grand carnage , prirent un des chefs

(1) Comté de Kent.

de leur noblesse , Lugotorix , et rentrèrent sans perte dans le camp. Cassivellaunus , à la nouvelle de cette défaite, voyant son pays dévasté et la défection de tous ses alliés, se détermina à envoyer vers César , par l'entremise de Côme d'Arras. César , qui voulait passer l'hiver sur le continent , à cause des mouvemens inquiets et peu sûrs des Gaulois , voyant l'été déjà avancé, et prévoyant un accommodement facile, accueillit ces ouvertures , exigea des ôtages et fixa le tribut annuel que la Bretagne paierait au peuple Romain , et défendit à Cassivellaunus tout acte d'hostilité contre Mandubratius et contre les Trinobantes.

Les ôtages livrés , il ramena l'armée vers la flotte et trouva tous les vaisseaux réparés. Les ayant fait mettre à flot, il résolut de faire deux convois pour le retour , parce qu'il y avait beaucoup de captifs , et que plusieurs navires se trouvaient endommagés par les gros tems. Il fut assez remarquable que , dans un si grand nombre de navires qui firent plusieurs fois le trajet , tant cette année que la précédente , il ne périt aucun de ceux qui portaient les troupes, tandis que de ceux qui revenaient à vide , ou de ceux que Labienus avait fait construire , au nombre de quarante , peu abordèrent à leur destination , et presque tous furent rejetés à la côte. César les ayant attendus quelque tems , et voyant que la saison s'avancait vers l'équinoxe , fut obligé d'entasser les soldats dans les embarcations qui lui restaient,

et ayant levé l'ancre par un calme, la seconde veille il aborda le continent au point du jour, et ramena tout à bon port (1).

Dès qu'il eut fait tirer les bâtimens à terre, il tint les états de la Gaule à Amiens. Comme la récolte cette année avait été peu abondante à cause des sécheresses, il fut obligé de changer l'ordre d'établissement pour les quartiers d'hiver des légions, et de les étendre dans plusieurs états différens. C. Fabius en mena une sur les terres des Morins (2), Q. Cicéron chez les Nerviens (3), et une troisième avec L. Roscius et T. Labienus à Reims et sur les confins des Trévires. Trois restèrent dans la Belgique avec ses lieutenans

(1) La plupart des expéditions militaires des Romains n'avaient point un but politique de commerce, ni même d'agrandissement territorial. L'habitude de tenir leur peuple armé leur en faisait une nécessité; ils marchaient pour se battre, et se battaient pour faire quelque chose. La république y gagnait d'allonger la liste de ce qu'elle appelait ses amis et alliés; les généraux gagnaient des triomphes ou des ovations et des richesses, qui leur servaient à briguer et à obtenir des consulats et des prétures; les soldats avaient l'espoir, souvent réalisé, de faire du butin.

(2) Montreuil. (3) Tournai.

L. Munatius Plancus et Trebonius , et M. Crassus comme questeur ; la légion récemment levée au-delà du Pô , avec cinq cohortes , sous les ordres de T. Sabinus et d'Arunculejus Cotta , fut établie chez les Eburons (1) , habitant le pays entre le Rhin et la Moselle , où régnaient Ambiorix et Cativulcus. Par cette distribution de l'armée , César crut remédier à la disette des vivres , et cependant tous ces quartiers d'hiver n'étaient pas éloignés l'un de l'autre de plus de cent milles , excepté celui qu'occupait L. Roscius , mais qui se trouvait dans un pays tranquille et soumis. César résolut de prolonger son séjour en Gaule jusqu'à ce que tous les corps fussent établis et fortifiés dans leurs quartiers.

Il y avait alors à Chartres un homme de haute naissance, Tasgetius , dont les ancêtres avaient jadis occupé la première magistrature. César , en considération de ses bons services à la guerre et de son attachement à sa personne , l'avait rétabli dans le rang qu'avaient occupé ses aïeux. Depuis trois ans il régnait , lorsque ses ennemis le massacrèrent publiquement , et plusieurs personnes du pays furent complices de ce meurtre. La chose rapportée à César , et voyant qu'un grand nombre était impliqué dans l'action , il craignit

(1) Liège,

que le pays ne fût entraîné à la révolte ; il ordonna sur-le-champ à Plancus de tirer une légion de la Belgique et d'aller hiverner à Chartres, de faire arrêter tous ceux qu'il saurait avoir eu part au meurtre de Tasgetius et de les lui envoyer. Il apprit cependant, par le rapport des questeurs et des lieutenans, qu'il avait préposés au commandement des légions, que tous les quartiers étaient établis et les retranchemens achevés.

Les quartiers étaient à peine établis depuis quinze jours, lorsque des troubles et des révoltes éclatèrent subitement : Ambiorix et Calivulus en étaient les auteurs ; ils avaient été recevoir Sabinus et Cotta sur les confins de leur territoire ; ils avaient fourni des vivres et fait transporter des grains dans le camp. Séduits par des envoyés d'Induciomare de Trèves, ils soulèvent leur pays ; et tout-à-coup, après avoir surpris et massacré les soldats qui étaient allé faire du bois, ils viennent en foule assiéger le camp ; aussitôt les nôtres courent aux armes, bordent les remparts ; la cavalerie espagnole fit une sortie et les repoussa loin du retranchement. Alors, selon leur coutume, ils crient que quelques-uns des nôtres viennent en pourparler, qu'ils avaient à nous communiquer des choses d'un intérêt commun, et qu'ils espéraient pouvoir amener à un accommodement.

On leur envoya comme parlementaire, C. Arpinius, chevalier romain, parent de Q. Titurius, et

un certain Junius, espagnol, que César avait déjà plusieurs fois envoyé vers Ambiorix qui leur dit : « La reconnaissance que je dois à César m'oblige à vous confier plusieurs choses : c'est par sa bienveillance que je suis délivré du tribut que je payais aux Aduatiques mes voisins ; c'est lui qui m'a rendu mon fils et le fils de mon frère, que j'avais été forcé de leur livrer en otages, et qu'ils retenaient dans les fers d'une dure captivité. Ce n'est ni de mon gré, ni de mon consentement qu'on est venu assiéger ainsi le camp des Romains ; la multitude m'y a contraint ; car telle est mon autorité, que cette multitude n'a pas moins de pouvoir sur moi que moi sur elle. La cause de la guerre est générale. Toute la Gaule s'est soulevée d'un commun accord, et nous ne pouvons résister au torrent de l'opinion publique : notre faiblesse même vous le prouve ; car vous ne me supposerez pas si ignorant et si présomptueux, que j'eusse entrepris de vaincre seul les armées romaines ; toute la Gaule est en armes, aujourd'hui est le jour fixé et convenu pour attaquer à la fois tous les quartiers d'hiver de César, afin qu'une légion ne puisse pas porter du secours à une autre ; et, Gaulois, nous n'aurions pu facilement nous refuser aux vœux de toute la Gaule, surtout lorsqu'il s'agit de recouvrer la liberté publique. Mais maintenant que j'ai rempli mes devoirs de citoyen, je puis aussi m'acquitter comme ami de César. J'avertis donc, je supplie Titurius,

au nom de l'hospitalité, de pourvoir au salut de ses soldats ; une armée nombreuse de Germains passe le Rhin dans deux jours ; ils arrivent : notre intention est, avant que nos voisins puissent en être informés, de vous retirer de votre quartier , et de vous conduire ou vers Cicéron, ou vers Labienus : l'un n'est éloigné que de cinquante milles, l'autre peu davantage. Je vous promets (et j'assurerais ma parole par serment) de vous livrer un libre passage sur nos terres : ainsi j'aurai satisfait à ce que je dois à mon pays, en le délivrant de votre armée , et aussi à ce que je dois aux bienfaits de César. »

Cela dit, Ambiorix se retira. Arpinus et Junius firent leur rapport aux deux généraux. Troublés de cette crise imprévue, quoique l'avis leur vint de l'ennemi, ils ne crurent cependant pas devoir le négliger ; ce qui les inquiétait surtout , c'est qu'il n'était pas croyable qu'une nation faible et peu considérable, telle que les Eburons, eût osé seule entreprendre de se soulever et d'attaquer les Romains. Ils assemblent donc le conseil, et lui en réfèrent : là s'éleva une vive altercation. Aurunculeius, et avec lui plusieurs tribuns et centurions des premiers rangs , pensaient qu'il ne fallait rien faire légèrement, ni abandonner les quartiers sans l'ordre de César ; que le camp étant bien fortifié, on pouvait s'y soutenir contre tel nombre même de Germains que ce fût : l'épreuve faite la veille le prouvait assez, puisque l'ennemi

avait été repoussé avec grande perte; qu'on était pourvu de vivres; qu'en attendant, César pouvait envoyer du secours, et qu'il en arriverait des quartiers voisins; qu'en tout, rien n'était si imprudent et si méprisable que prendre avis de son ennemi, et décider des plus grands intérêts d'après ses conseils. A cela Titurius répondait qu'il serait trop tard lorsqu'on aurait cette multitude et de plus les Germains sur les bras, ou lorsque les quartiers voisins auraient déjà reçu quelques échecs; qu'on n'avait qu'un moment pour se décider; et que César était vraisemblablement parti pour l'Italie, autrement les Carinates n'eussent jamais osé se défaire de Tasgetius, ni les Eburons nous attaquer dans notre camp; qu'il fallait considérer les faits et l'avis, non l'ennemi qui le donnait; que le Rhin était proche, les Germains aigris de la mort d'Arioviste, alarmés de nos victoires; les Gaulois, impatiens du joug romain, brûlant du desir de venger leurs injures, et de recouvrer leur gloire militaire qu'ils avaient perdue; enfin, que personne ne se persuaderait qu'Ambiorix en fût venu à cette extrémité, sans être sûr de son fait; que son avis était le plus sûr; dans tous les cas, si les choses n'étaient pas pires, on arriverait sans inconvéniens aux quartiers voisins; si les Germains devaient se joindre aux Gaulois, le salut était dans la célérité; qu'au contraire, dans l'avis de Cotta et des siens, quel serait le résultat? si le péril n'était pas instant, ce qu'on pouvait espérer

de moins fâcheux, était de périr de faim après un long siège.

On disputa long-temps de part et d'autre ; Cotta et les officiers supérieurs soutenant opiniâtement leur avis : « Eh bien ! emportez-le, puisque vous le voulez ! leur dit Sabinus ; il ajouta à voix haute, afin d'être entendu d'une grande partie des soldats, « vous verrez que je ne suis pas d'entre vous celui qui craint le plus la mort ; s'il arrive malheur, on saura à qui s'en prendre, à vous, qui ne voulez pas que, réunis dans deux jours aux quartiers voisins, nous défendions ensemble la cause commune, au lieu de nous voir tous, eux et nous, séparés de toute communication, périr misérablement par le fer ou par la faim. »

Sur cela, on rompt le conseil, on entoure les deux généraux, on les embrasse ; on les conjure de ne pas tout perdre par leur division et par entêtement ; tout parti est bon, s'ils restent unis, soit qu'on parte, soit qu'on demeure ; mais, dans leur dissension, il ne restait aucun espoir de salut.

Cotta ébranlé se rend et donne les mains à l'avis contraire ; l'avis de Sabinus l'emporte, et l'ordre du départ au point du jour est publié ; le reste de la nuit se passe à veiller. Le soldat fait la revue de son équipage, pour voir ce qu'il emportera et ce qu'il sera obligé d'abandonner de ses provisions d'hiver ; il semble que l'on fait tout pour que le soldat ne prenne aucun repos, et fatigué de veilles, soit également hors d'état de marcher ou

de combattre en place; enfin ils quittent le camp au jour, se mettent en marche sur une longue file de troupes et de bagages, comme s'ils partaient sur l'avis reçu d'un ami sûr, et non d'un ennemi connu.

Mais les barbares, avertis par le tumulte du camp et par le bruit des préparatifs du départ, s'étaient, pendant la nuit, partagés en deux troupes, et placés en embuscade dans les bois à deux milles du chemin, dans un lieu couvert et avantageux, ils attendaient les Romains, lorsqu'ils virent une grande partie de la colonne engagée dans une vallée étroite, ils se montrent de tous côtés sur les hauteurs, arrêtent l'avant-garde, chargent l'arrière-garde, et forcent l'armée de recevoir le combat dans un lieu désavantageux.

Alors Titurius, surpris comme un homme qui n'a rien prévu ni pourvu à rien, tremble, se trouble, court çà et là pour ranger les troupes, et tout cela avec incertitude et précipitation, comme celui à qui tout manque à la fois, ainsi qu'il arrive le plus souvent à ceux qui attendent le moment de l'action pour prendre un parti. Cotta, au contraire, avait prévu que l'armée pouvait être attaquée en marche, et, pour cette raison, n'avait pas voulu consentir au départ; il ne manqua rien de ce qui pouvait aider à la sauver; il faisait le devoir de général en rangeant les troupes, et celui de soldat en combattant: ne pouvant être partout à cause du prolongement de la colonne, on fit

passer l'ordre d'abandonner les bagages et de se former en ordre circulaire; le parti était bon, mais il tourna mal; il abattit le courage des soldats, releva l'audace de l'ennemi, et lui parut un parti désespéré. Il s'ensuivit encore ce qui devait arriver nécessairement; le soldat quitta ses enseignes pour courir aux bagages, chacun tâchant d'en tirer ce qu'il avait de meilleur; on n'entendait que des cris et des gémissemens.

Les barbares ne manquèrent pas de prévoyance, ils firent publier dans leur troupe défense de quitter les rangs, et que le butin appartiendrait à ceux qui auraient combattu pour la victoire. Les nôtres étaient égaux en nombre, et ne le cédaient pas en valeur; quoiqu'abandonnés par leurs chefs et par la fortune, ils n'attendaient plus rien que de leurs armes, et chaque fois qu'une cohorte se portait en avant pour charger, elle faisait un grand carnage. Ambiorix s'en aperçut, et fit donner l'ordre qu'on n'attaquât les Romains que de loin avec les armes de jet; qu'on cédât toutes les fois qu'ils chargeraient, et qu'on fondît sur eux dans leur retraite, lorsqu'ils voudraient regagner leur corps d'armée; armés à la légère et faits par l'habitude à ce genre de combat, tout l'avantage était à eux.

Cet ordre fut exactement suivi; toutes les fois qu'une cohorte sortait de la ligne et faisait une charge, l'ennemi prenait la fuite; mais alors cette cohorte ayant nécessairement les flancs décou-

verts, recevait les traits des ennemis de tous côtés, et lorsqu'elle voulait reprendre dans la ligne la place d'où elle était partie, pressée dans sa retraite par ceux qui revenaient sur elle et par ceux qui s'étaient tenus sur les flancs, elle se trouvait enveloppée, et si elle voulait faire halte et front, elle ne pouvait plus agir, sa valeur devenait inutile contre la nuée de traits lancés par l'ennemi. Cependant on se maintint long-tems, malgré les blessures et malgré le désavantage du terrain. Une grande partie du jour était passée, le combat durait depuis le soleil levé jusqu'à la huitième heure, et rien ne s'était fait qui fût indigne du nom romain; alors T. Balventius eut les deux cuisses traversées par une javeline : c'était un homme fort et vaillant; il avait été primipile l'année précédente, et jouissait d'une grande considération dans la troupe. Q. Lucanius, officier du même grade, est tué secourant son fils qui se trouvait enveloppé, et Cotta, parcourant les rangs et encourageant les cohortes, fut atteint au visage d'un coup de fronde.

Sabinus, effrayé de sa position, aperçut alors de loin Ambiorix qui exhortait ses gens; il lui envoya son interprète Cn. Pompée, et le pria d'épargner les siens et lui. Ambiorix interpellé répondit que si Sabinus voulait conférer avec lui, il était libre de venir en assurance recevoir sa foi, qu'il ne lui serait fait aucun mal, et qu'il ne désespérait pas d'obtenir des Gaulois d'épargner

le sang romain. Sabinus alors propose à Cotta blessé de sortir de la mêlée, et d'aller ensemble traiter avec Ambiorix, espérant obtenir de lui de sauver l'armée et eux-mêmes. Cotta proteste qu'il ne se livrera jamais à un ennemi armé, et persiste.

Alors Sabinus prend les tribuns et les centurions des premiers rangs qui étaient autour de lui, et leur ordonne de le suivre. Arrivés près d'Ambiorix, celui-ci leur ordonna de quitter leurs armes ; Sabinus l'ordonne aux siens, et donne l'exemple.

Pendant qu'ils traitaient des articles, Ambiorix, prolongeant exprès la discussion, on enveloppait de loin les Romains, et tous furent massacrés ; alors, selon leur coutume, les barbares se mettent à crier victoire, et fondant avec impétuosité sur les nôtres, rompent les rangs. Là, Cotta fut tué en combattant avec le plus grand nombre des légionnaires ; le reste se sauva dans le camp d'où ils étaient sortis. Un d'entr'eux, l'enseigne L. Prosidius, pressé par un grand nombre d'ennemis, jeta l'aigle qu'il portait par-dessus le rempart, et se fit tuer en combattant vaillamment ; les autres soutinrent avec peine l'attaque jusqu'au soir : désespérant de pouvoir se défendre, ils s'entretuèrent tous pendant la nuit. Quelques-uns, échappés du combat, traversèrent les forêts, et par des chemins détournés gagnèrent le camp de Labienus, et lui apprirent ce désastre.

Ambiorix, le cœur enflé de sa victoire, part aussitôt avec sa cavalerie, et, marchant jour et nuit, se rend sur les terres des Aduatiques (1), ses voisins, et se fait suivre de son infanterie. Son récit, les ayant mis sur pied, il passe le lendemain chez les Nerviens; il les exhorte à ne pas laisser perdre l'occasion de recouvrer leur liberté, de se venger des Romains, et d'effacer les injures qu'ils en avaient reçues: deux de leurs généraux sont tués, et une grande partie de leur armée détruite; on en ferait aisément autant de la légion qui est chez eux en quartier d'hiver. Il leur offre ses troupes comme auxiliaires dans l'entreprise, et les décide ainsi facilement.

Aussitôt ils envoient chez tous les peuples de leur ressort, et leur ordonnent de prendre les armes; tous se rassemblent, Centrons (2), Grudiens (3), Levaques (4), Plenmores (5), Gorduns (6), et tombent à l'improviste sur le quartier de Cicéron, qui n'avait point nouvelle de la défaite de Cotta et de la mort de Sabinus. Il arriva; ce qui était inévitable, que plusieurs soldats, sortis du camp pour faire du bois, furent surpris dans la forêt par l'arrivée subite de leur cavalerie, et que toute

(1) Boisleduc, descendans des Cimbres et des Teutons.

(2) Alliés de Tournai. (3) Gand. (4) Louvain.
(5) *Idem*. (6) Alliés de Tournai présumés.

l'armée des barbares, Eburons, Nerviens, Aduatiques et tous leurs alliés et leurs auxiliaires vinrent assiéger le camp de Cicéron; les nôtres courent aux armes, et bordent le rempart. La journée fut rude, parce que les ennemis avaient mis tout leur espoir dans la surprise et dans le succès de cette attaque imprévue, et croyaient qu'ensuite tout leur serait facile.

Cicéron envoie alors des lettres à César, et par de grandes promesses trouve des hommes qui s'en chargent; mais tous les passages étant interceptés, tous furent tués. Pendant la nuit, avec une diligence incroyable, on éleva cent vingt tours avec les matériaux que l'on avait rentrés dans le camp à cet effet, et l'on acheva ce qui manquait aux retranchemens. Le lendemain l'ennemi reçut de grands renforts, attaqua le camp, et se mit à combler les fossés. La résistance de notre côté fut la même que la veille, et ainsi les jours suivans. On réparait pendant la nuit les ouvrages endommagés; les blessés, les malades n'ont aucun relâche, aucun intervalle de repos; on prépare des palissades, on fabrique des traits pour les machines de guerre, on élève, on raffermi les tours; on tresse des claies pour les mantelets. Cicéron, lui-même, quoique d'une complexion faible, ne prend pas de repos, même la nuit, malgré le concours et la prière des soldats.

Pendant ceux des chefs et des princes nerviens qui avaient eu quelques accès et quelques

relations d'amitié avec César, font savoir qu'ils ont des propositions à faire, et demandent une entrevue. Là, ils répètent ce qu'Ambiorix avait dit à Sabinus ; que toute la Gaule est en armes ; que les Germains ont passé le Rhin ; que tous les quartiers, même celui de César, sont attaqués ; ils annoncent la mort de Sabinus, et prennent à témoin Ambiorix qui était présent ; disent que les Romains comptent vainement sur le secours de ceux qui sont occupés à leur propre défense ; mais qu'ils n'avaient aucune autre intention, à l'égard de Cicéron et du peuple romain, que de s'affranchir des établissemens de quartiers d'hiver, et de s'opposer à ce que cet usage ne devînt coutume, et qu'ils pouvaient, sans aucune inquiétude, sortir de leur camp et se retirer dans telle partie de la Gaule qui leur conviendrait. A cela Cicéron répondit en un mot, que le peuple romain ne traitait jamais avec un ennemi armé, mais que s'ils voulaient mettre bas les armes, il se porterait volontiers pour leur médiateur ; qu'ils pouvaient députer vers Cesar, et qu'il n'était pas éloigné d'espérer qu'ils obtiendraient de sa justice ce qu'ils auraient à lui demander.

Déchus de cet espoir, ils se mettent à enfermer le camp romain d'une circonvallation de onze pieds de haut, avec un fossé de quinze de large ; ils avaient pris de nous cet art dans les années précédentes, et quelques prisonniers faits sur notre armée leur enseignaient notre méthode ; mais faut e
d'outils

d'outils pour remuer la terre, ils coupaient les gazons avec leurs épées, et les portaient dans leurs mains ou dans les pans de leurs saies; et l'on peut juger de la multitude qu'ils avaient rassemblée; un rempart de plus de quinze milles de circuit fut élevé en trois heures. Les jours suivans, dirigés par les mêmes ouvriers, ils dressèrent des tours à la hauteur de nos remparts; et préparèrent des faux, des tortues.

Le septième jour de l'attaque, ils profitèrent d'un vent violent qui s'éleva, en lançant dans le camp des dards enflammés et, avec des frondes, des boulets d'argile rougis au feu. Les huttes des soldats couvertes en paille, selon l'usage du pays, prirent feu, et le vent l'étendit bientôt sur tout le camp. Les barbares jetant de grands cris, comme après une victoire, approchent du rempart leurs tours et leurs tortues, dressent les échelles, et donnent l'assaut; mais telle fut la constance et l'intrépidité du soldat, que, malgré l'incendie général, qui dévorait leurs bagages, leurs huttes, leur fortune, aucun ne pensa à tourner la tête pour essayer de sauver ce qu'il avait de plus précieux; et, malgré une grêle de traits dont ils étaient accablés, aucun ne quitta son poste et ne cessa de combattre: ce jour fut pénible; mais pourtant le résultat fut un grand nombre d'ennemis tués ou blessés; s'étant serrés en masse au pied du rempart, les derniers rangs pressaient les premiers, et leur empêchaient la retraite. Cependant les flammes ayant un peu

diminué, une de leurs tours fut attachée au rempart; les centurions de la troisième cohorte se retirant avec leurs gens, du poste qu'ils occupaient, laissèrent un intervalle entr'eux et les ennemis, et appelant du geste et de la voix, les invitèrent d'entrer s'ils voulaient; mais nul n'osant accepter le défi, on les repoussa à coup de pierres, et leur tour fut brûlée.

Dans cette légion étaient deux centurions qui approchaient des premiers grades, Q. Varenus et Q. Pulsio, hommes vaillans et forts; ils se disputaient sans cesse d'émulation, et chaque année ils faisaient assaut de valeur et de prétention. Tandis qu'on combattait opiniâtrement sur les remparts, Pulsio dit à son rival : « Eh bien ! Varenus, qu'attends-tu pour faire tes preuves ? Ce jour-ci doit décider entre nous. » En même tems il s'élance hors des retranchemens, et se jette au plus épais des assiégeans. Varenus ne se tint point en arrière, et craignant l'opinion, le suit à peu de distance. Pulsio lance son javelot, et perce un de ceux qui, avançant la foule, se portoit sur lui; tous couvrent le mort de leurs boucliers, et lancent à la fois leurs dards, et coupent sa retraite. Le bouclier de Pulsio fut traversé, et le fer s'arrêtant dans le baudrier, sa main droite se trouvait arrêtée pour tirer le glaive du fourreau. Les ennemis l'enveloppent; mais son rival accourt à son aide : aussitôt la multitude se tourne contre lui, et laisse Pulsio qu'elle croit tué. Varenus, l'épée à la main,

combat de près, étend un Gaulois à ses pieds, et évite le reste en poussant devant lui ce qui résiste; il rencontre un creux, trébuche et tombe: aussitôt il est enveloppé. Pulsio alors vole à son secours, le dégage, et tous deux, après en avoir tué plusieurs, se retirent dans le camp aux applaudissemens de leurs camarades. Ainsi la fortune balançant leurs succès, chacun d'eux avait sauvé la vie à son émule, sans qu'on pût décider lequel des deux avait gagné le prix (1).

Cependant le siège continuait, et la position des assiégés devenait de jour en jour plus critique; il y avait déjà beaucoup de blessés, et le nombre des hommes en état de service diminuait. Cicéron dépêchait continuellement des messagers vers César; mais la plupart étaient arrêtés et suppliciés à nos yeux.

Dans le camp était un Nervien nommé Verticon, homme d'une naissance distinguée, et qui, dès les premiers jours du siège, s'était venu rendre à Cicéron, et lui avait donné sa foi. Sur de grandes promesses, et surtout celle de la liberté, il décide

(1) César se plaît à raconter ces faits, qui deviennent épisodes, et ne craint pas qu'on lui reproche des détails. Il savait que l'histoire admet et veut des portraits, et ceci peint les mœurs militaires des camps romains. Deux guerriers *Francs* se seraient battus pour décider du plus vaillant.

un esclave à porter une lettre à César; il la lie autour d'une flèche. Ce Gaulois, se mêlant sans crainte parmi les Gaulois, parvient à César, et lui donne connaissance de l'état des choses et du danger de Cicéron.

César reçut ces lettres vers la onzième heure. Sur-le-champ il expédia un exprès à Crassus, qui avait son quartier sur les terres des Bellovaques, à vingt-cinq milles de lui, et lui donne ordre de partir, avec sa légion, au milieu de la nuit, et de venir le joindre. Crassus partit avec l'exprès. César en envoya un autre à C. Fabius pour qu'il fasse marcher la sienne sur les frontières des Atreébates, par où il savait que sa marche devait se diriger, et il écrit aussi à Labienus, que si l'état des choses le permet, il vienne avec sa légion sur les frontières des Nerviens. Il ne crut pas devoir attendre le reste de l'armée dont les quartiers étaient plus éloignés; il tire seulement quatre cents chevaux des quartiers voisins.

Vers la troisième heure, César fut averti de l'approche de Crassus par ses éclaireurs; il fit ce jour-là environ vingt milles; il laissa Crassus à Amiens avec une légion pour garder les équipages, les otages, les registres et les grains qu'on avait rassemblés pour l'hiver. Fabius, ayant fait assez de diligence, joignit l'armée dans sa marche. Labienus avait eu avis de la défaite et de la mort de Sabinus, et se voyant déjà entouré de toutes les troupes des Trévires, craignant que s'il sortait de

son camp, son départ ne fût pris par eux pour une fuite, et qu'il ne pût en marche soutenir l'attaque de gens fiers de leur récente victoire, écrivit à César qu'il ne pourrait sans danger tirer sa légion de son camp; qu'après ce qui s'était passé chez les Eburons, il avait déjà toutes les forces de Trévire, cavalerie et gens de pied, campées à trois milles de son quartier.

César approuva le parti qu'il prenait; et quoiqu'il se vît réduit à deux légions, au lieu de trois sur lesquelles il comptait, il mit tout espoir du salut public dans sa célérité. Il vint donc à marche forcée sur les frontières des Nerviens; il apprend là par des prisonniers où en sont les choses au camp de Cicéron, et le danger pressant où se trouve cette légion; il décide, par la promesse de grandes récompenses, un cavalier gaulois à lui porter une lettre; il prend la précaution de l'écrire en grec, afin que si elle est interceptée, l'ennemi ne sache pas ses projets, et lui recommande, s'il ne peut pas remettre sa lettre, de l'attacher à la courroie de son javelot, et de la lancer dans les retranchemens. Il lui mandait que, parti avec les légions, il allait arriver; et l'exhorte à rappeler toute sa vertu. Le Gaulois, craignant de s'exposer, lança son javelot avec la lettre; le trait se ficha dans une tour, et y resta deux jours attaché. Le troisième, un soldat l'aperçoit, l'arrache, et le porte à Cicéron. Aussitôt il assemble sa troupe; la lettre lue publiquement causa des transports

de joie; et déjà on voyait la fumée des incendies que l'armée allumait dans sa marche, ce qui ne laissa aucun doute de l'arrivée prochaine des légions.

Les Gaulois, avertis par leurs coureurs, quittent le siège, et avec toutes leurs troupes, au nombre d'environ soixante mille hommes, marchent au-devant de César. Cicéron emploie le même Gaulois, que lui avait procuré Verticon, et mande à César de s'avancer avec précaution et avec diligence, parce que l'ennemi les quitte et marche sur lui avec toutes ses forces. César reçut les lettres vers minuit, et les fit publier dans l'armée, en les préparant et les exhortant au combat. Cependant, comme il eût été hasardeux de combattre une si grande multitude, sans s'assurer de l'avantage du terrain, et que d'ailleurs il voyait Cicéron délivré, il crut pouvoir prendre du tems; il s'arrêta et prit une position la plus favorable possible pour établir et fortifier le camp; et quoiqu'il fût nécessairement déjà resserré, n'ayant guère avec lui que sept mille hommes sans équipages, cependant il diminue encore, autant que possible, les intervalles, afin d'inspirer à l'ennemi plus de présomption et plus de mépris de sa faiblesse; et cependant il envoie de tous côtés des éclaireurs reconnaître le terrain et les passages pour traverser le vallon qu'il avait devant lui.

Ce jour, après quelques chocs de cavalerie, sans avantage de part et d'autre, chacun se retira.

Les Gaulois attendaient des renforts nombreux, et César espérait que la crainte qu'il feignait, déciderait l'ennemi à passer le ravin et à le venir attaquer, et à combattre en avant du camp, ou que ses éclaireurs reconnaîtraient quelque passage qui lui permettrait de passer le ruisseau avec moins de danger. Au point du jour, la cavalerie de l'ennemi s'approcha du camp, et vint engager le combat avec la nôtre, qui céda d'abord, selon l'ordre de César, et se retira dans le camp. Il ordonna en même tems qu'avec toutes les démonstrations de la crainte et les apparences du désordre et de la confusion, on se hâtât de travailler à augmenter la hauteur du rempart, à boucher les portes.

L'ennemi, trompé par cette feinte, passa le ravin, et vint ranger ses troupes en bataille dans un terrain désavantageux; et voyant que les nôtres ne paraissaient même pas sur le rempart, ils s'en approchent, y lancent de toutes parts des traits, et font publier par des héraults, que ceux qui voudront passer de leur côté, Gaulois ou Romains, le peuvent sans danger jusqu'à la troisième heure, passé ce tems ils ne seront plus reçus; ils en vinrent enfin à tellement nous mépriser, qu'ils escaladaient le rempart avec le seul secours de leurs mains, et commençaient à combler le fossé, quoique les portes ne fussent fermées que d'un simple rang de gazon. Alors César donne le signal pour une sortie générale par toutes les portes; la cavalerie suit, et l'irruption fut telle, que l'en-

nemi prit la fuite, sans qu'aucun entreprit de se mettre en défense ; tous jetèrent leurs armes, et on en tua un très-grand nombre (1).

On craignit de les pousser plus loin dans leur déroute, à cause des bois et des marais, ne pouvant sans risque quitter la position qu'on occupait ; César, ayant donc retiré toutes ses troupes sans aucune perte, effectua ce même jour sa jonction avec Cicéron. Il fut d'abord étonné des travaux qu'avaient exécutés les barbares, des remparts, des tours, des tortues et béliers qu'ils avaient élevés ; ayant ensuite fait la revue de la légion, à peine un dixième des soldats se trouva sans blessure : il put connaître ainsi quel danger elle avait couru, et quel courage elle avait déployé ; il donna

(1) Tout le génie militaire de César est employé dans cette action de guerre ; sa présence d'esprit, qui saisit le parti à prendre, délibère et exécute en même tems, sa célérité dans la marche, sa prudence dans les dispositions et sa fermeté dans l'action. Un général du second ordre eût rassemblé des forces avant de se mettre en marche, eût hésité, voyant que de trois légions une lui manquait, eût cherché à forcer l'ennemi dans ses lignes pour opérer sa jonction avec Cicéron, plutôt que de prendre une position forte assez proche de lui pour le dégager, assez sûre pour y attendre l'ennemi. Ici César, avec sept mille hommes, se défait de quatre-vingts mille ; Sué-

à Cicéron et aux soldats les éloges qui leur étaient dus, se fit désigner par lui les centurions et les tribuns qui s'étaient le plus distingués; il apprit par les prisonniers les détails de la défaite de Sabinus. Le lendemain, il convoque l'assemblée générale : là, il propose le sujet de la délibération ; il console et raffermir le soldat, rejette le mauvais succès sur l'imprudence du général, les exhorte à le supporter avec courage, d'autant que, grâce à leur valeur et à la protection des dieux, l'affront ayant bientôt été lavé dans le sang de l'ennemi, leur affliction ne doit pas durer plus long-tems que n'a duré son triomphe.

La nouvelle de la victoire de César fut portée à

tone les réduit à cinquante mille, ce qui est encore quelque chose. César ne dit point qu'il se déguisa en Gaulois pour passer à travers leur camp; il ne rapporte point cette aventure, qui n'eût été qu'une témérité fort imprudente et assez inutile: quoique ce fût un homme de plus, et que cet homme fût César, c'était risquer de périr avec Cicéron et nullement le sauver. Il est aussi rare que César ne fasse pas tout ce qu'il doit faire, que de faire plus qu'il ne faut. Alexandre, qui saute seul dans une ville, avait une valeur brillante; César avait un courage réfléchi. Si Alexandre ne fût pas né roi, il aurait commandé l'avant-garde de Parménion.

Labienus, chez les Rémois, avec une si incroyable rapidité, que quoiqu'éloigné de cinquante milles du camp de Cicéron, où César n'était arrivé qu'après la neuvième heure, les acclamations de félicitation s'élevèrent aux portes du camp avant minuit et en instruisirent Labienus : le bruit s'en étant répandu, Induciomare qui, le lendemain, devait attaquer son camp, prit la fuite pendant la nuit, et ramena ses troupes sur les terres des Trévires. César renvoya Fabius dans ses quartiers, et s'établit à Samatobrive (1), où il forma trois camps. Voyant l'agitation de toute la Gaule, il résolut d'y passer l'hiver près de son armée ; car, sur le bruit de la mort de Sabinus, tous les états de la Gaule se disposaient à la guerre, s'envoyaient des messagers et des députations, et délibéraient sur le plan de campagne et par où ils commenceraient la guerre ; ils tenaient des assemblées nocturnes dans les lieux écartés, et il ne se passa presque pas un seul jour de cet hiver, que César n'eût des motifs d'inquiétude, et ne reçût des avis vrais ou exagérés au sujet des rassemblemens et des mouvemens des Gaulois. Roscius, qui commandait la treizième légion, lui fit savoir que tous ces états compris sous le nom d'Armoriques (1), avaient rassemblé de grandes

(1) Cambrai. (1) Etats maritimes de la Bretagne.

forces, et n'étaient plus qu'à huit milles de son camp, lorsqu'à la nouvelle de la victoire de César, toute cette multitude s'était dispersée par une retraite précipitée, qui ressemblait plutôt à une déroute. César, dans ces circonstances, manda les principaux de chaque état, et soit par menaces, en leur signifiant qu'il était instruit de leurs menées, soit par des exhortations amicales, il réussit à contenir la Gaule dans le devoir.

Les Sénonés (1), nation puissante et en grand crédit dans la Gaule, entreprirent de tuer dans une assemblée Cavaricus que César leur avait donné pour chef de l'état, et dont le frère et les aïeux avaient régné dans le pays. Averti à tems, Cavarinus s'était échappé; le peuple l'ayant poursuivi jusqu'aux frontières, l'avait chassé de ses propriétés et de ses états; ils envoient ensuite des députés vers César, pour motiver et justifier leur conduite; mais ayant reçu de lui l'ordre de lui députer leur sénat, ils n'obéirent point. Ces barbares, fiers d'avoir trouvé des chefs qui eussent osé prendre les armes et faire la guerre aux Romains, avaient produit un tel changement dans l'opinion de ces nations, qu'excepté les Eduens et les Rémois (que nous avons toujours considérés, les uns à cause des services qu'ils nous avaient rendus dans cette

(1) Sens.

guerre , les autres , à cause de leur ancien et fidèle attachement à la république), il n'y eut presque pas une cité qui ne dût nous être suspecte; et cela n'étonnera pas , si l'on veut penser avec quelle impatience et quel regret devait porter un jong étranger cette nation gauloise , qui naguère l'emportait sur toutes les autres nations par la valeur et par la gloire des armes.

Les Trevires et Induciomare ne cessèrent , pendant tout l'hiver , d'envoyer des messagers sur l'autre rive du Rhin , pressant les peuples de s'armer , promettant des subsides et répandant partout que la moitié de notre armée était défaite , le reste réduit à un faible nombre de combattans. Cependant aucun peuple Germain ne se laissa décider à passer le Rhin ; le sort d'Arioviste et des Tenchères (1) leur servait d'exemple et d'excuse pour refuser de tenter encore la fortune. Déchu de cet espoir , Induciomare n'en rassembla pas moins des troupes , exigeant des peuples voisins qu'ils lui fournissent de la cavalerie , appelant à lui de toutes les parties de la Gaule les bannis et les gens condamnés , et acquit ainsi une telle prépondérance , que de tous côtés on lui envoyait publiquement ou en secret des députés , pour se concilier sa bienveillance.

(1) Hessois.

Lorsqu'il vit qu'on se ralliait ainsi à lui et qu'il se crut soutenu; que d'un côté il vit les Senons et les Carnutes (1) engagés par le souvenir de leur forfait; que d'un autre les Nerviens et les Arvariques (2) se préparaient à la guerre; et que les hommes de bonne volonté ne lui manqueraient pas s'il entrait en campagne et sortait de ses frontières, il convoqua un grand conseil armé.

C'est un usage établi dans les Gaules au commencement d'une guerre nationale, que tous les jeunes gens en état de porter les armes soient cités, et le dernier venu est supplicié à la vue de toute l'armée. Là, Induciomare fit déclarer ennemi public Cingetorix son gendre, chef du parti opposé et qui s'était dévoué à suivre la fortune de César; la vente de ses biens fut publiée. Induciomare harangua ensuite l'assemblée et dit : qu'appelé par les Carnutes Senones, et plusieurs autres états de la Gaule, il allait se mettre en marche pour se joindre à eux; qu'il prendrait sa route par les frontières des Rémois et qu'il ravagerait leur territoire, mais qu'avant tout il veut assiéger le camp de Labienus, s'en emparer, et il donne ses ordres pour l'exécution.

Labienus occupait une position forte par la nature et par l'art, où il n'avait rien à craindre;

(1) Sens et Chartres. (2) Tournai et Berri.
Tome I.

mais pour ne pas perdre l'occasion d'un coup d'éclat, il prit des mesures. Averti par Cengetorix et les siens du discours et des projets d'Induciomare, il envoie vers les états voisins et rassemble le plus qu'il peut de cavalerie. Induciomare voltigeait autour du camp, tantôt pour en reconnaître les approches, tantôt pour entrer en pour-parler, essayer les promesses et les menaces. Les cavaliers lançaient souvent tous leurs traits dans les retranchemens, et Labienus retenait ses gens, affectant une grande crainte, pour accroître la présomption de l'ennemi.

Comme elle augmentait chaque jour, chaque jour aussi Induciomare s'approchait davantage. Une nuit, Labienus fit entrer dans le camp tous les gens de cheval qu'il avait rassemblés des états voisins, et donna aux avant-postes des ordres si bien suivis, que l'ennemi n'en eut aucune connaissance. Induciomare vint comme à l'ordinaire, s'approcha, et ses gens passèrent une partie de la journée à lancer des traits, provoquant, par des invectives, à sortir et à combattre. On ne répondit point; mais vers le soir, lorsqu'on vit qu'ils se retiraient dispersés et en désordre, aussitôt Labienus fit ouvrir deux portes et lâcha toute sa cavalerie, après lui avoir donné et réitéré l'ordre exprès que dès que l'ennemi, épouvanté, prendrait la fuite, comme il prévoyait que cela arriverait, ils eussent tous à ne

s'attacher qu'au seul Induciomare, avec défense positive de frapper ni blesser aucun autre, qu'on ne l'eût atteint et tué, de peur que, gagnant de l'avance par le retard que causeraient les autres, il ne parvînt à s'échapper. Il promet en même tems de grandes récompenses à celui qui apportera sa tête ; il fait soutenir la cavalerie par les cohortes, et la fortune seconde ses mesures. Tous n'en voulant qu'à un seul, Induciomare fut atteint au gué d'une rivière, arrêté, mis à mort, et sa tête apportée dans le camp. Les cavaliers, au retour, massacrèrent tout ce qui se rencontra sur leur chemin. Tout ce qui s'était rassemblé d'Eburons et de Nerviens se dispersa ; et, après cet événement, César vit la Gaule un peu plus tranquille.

Vie militaire de César.

CETTE année, Domitius Enobarbus fut consul. Cet homme avait essayé son autorité contre la puissance redoutable du triumvirat ; mais Rome n'était déjà plus en état de seconder les efforts de son premier magistrat en faveur de sa liberté. Les Romains, las d'être les maîtres du monde, voulaient lui en donner un : les grands étaient fatigués des démarches qu'il fallait faire auprès du peuple pour obtenir ses voix dans les élections ; ils espéraient plus de facilité de la part d'un maître, unique distributeur des emplois, des récompenses et surtout des graces. Après la mort de Crassus, tué dans la guerre contre les Parthes, Pompée et César ne pouvaient plus partager une autorité absolue, sans contre-poids ; la balance avait perdu son régulateur ; cependant, encore cette année, Pompée envoya une de ses

légions à César , sur la demande qu'il lui en fit , pour remplacer celle qu'il avait perdue. Tout l'avantage de César , dans cette lutte si célèbre , fut la présomption de Pompée , qui ne pouvait se résoudre à croire que César pût être jamais un ennemi dangereux pour lui.

LIVRE VI.

Soulèvement des Belges comprimé. César passe le Rhin et marche contre les Suèves. Mœurs des Gaulois et des Germains. Les Sicambres sortent de la Westphalie et passent le Rhin. César fait détruire le pays de Liège. Supplice d'Acon.

CÉSAR prévoyait de plus grands mouvemens dans les états de la Gaule ; il donne , en conséquence , des ordres à ses lieutenans M. Silanus , C. Antistius Rheginus et T. Sexius , pour qu'ils fissent des levées. Pompée , quoique proconsul , demeurait à Rome et y commandait au nom de la république (1) ; César lui demanda que les recrues qu'il avait enrôlés sous l'autorité

(1) César se plaint ici ou du moins observe que Pompée , qui selon les lois devait résider dans son gouvernement d'Afrique , était cependant dans Rome , avec une armée à ses ordres , campée aux portes de la ville.

du consul dans la Gaule Cisalpine , eussent à rejoindre leurs enseignes et fussent envoyés à son armée ; il crut très-important même , pour l'avenir , de bien convaincre les Gaulois de la puissance romaine en Italie , et de leur montrer que si le sort des armes lui faisait éprouver quelque perte , elle était bientôt réparée au double. Pompée , en considération du bien public et de leur amitié , satisfit à sa demande. Ainsi , avant la fin de l'hiver , par l'activité du recrutement , trois légions toutes formées arrivèrent dans les Gaules. La perte des cohortes de Sabinus se trouva réparée au double , et l'on vit ce que pouvait Rome par ses finances et par sa discipline militaire.

Après la mort d'Induciomare , ainsi qu'il a été dit , les Trévires déférèrent le commandement à ses plus proches parens ; ceux-ci ne cessaient de presser les Germains de passer le Rhin , et leur promettaient de l'argent. Ne pouvant décider les états voisins , ils s'adressèrent aux peuples plus éloignés et réussirent à en rallier plusieurs ; alors les états s'assurent les uns des autres par la religion du serment , et se donnent des otages pour sûreté des subsides ; ils se lient aussi à Ambiorix par un traité offensif et défensif. César vit alors que la guerre était inévitable et se prépara de tous côtés. Les peuples Germains en-deçà du Rhin , Nerviens , Menapiens , Adua-

tiques (1), tout était en armes. Les Senones (2) n'avaient point député aux états généraux de la Gaule et faisaient cause commune avec les Carnutes (3) et les autres états voisins. Les Trévires ne cessaient de solliciter les peuples de la Germanie; tout annonçait à César qu'il fallait penser sérieusement à la guerre, et promptement agir.

Avant la fin de l'hiver il réunit les quatre légions les plus près de lui, tomba à l'improviste sur les terres des Nerviens, et, avant qu'ils pussent se rassembler ou se retirer, il enleva une grande quantité d'esclaves et de troupeaux, abandonna tout ce butin aux soldats, ravagea le territoire et força les Nerviens à venir à discrétion et à lui livrer des ôtages. Cela fait, il renvoya les légions dans leurs quartiers. Au printems il convoqua, comme de coutume, les états de la Gaule. Les Senones, les Carnutes et les Trévires (4) n'y vinrent point. Cette désobéissance causa un commencement de révolte; ajournant toute autre affaire, César transféra les états à Lutèce (5), principale ville des Parisiens. Ce peuple était voisin des Senones, et leurs ancêtres étaient alliés, mais ici ils ne s'étaient pas réunis au même parti. Ayant donc proclamé la translation des états, le même

(1) Tournai, Trèves, Bois-le-duc. (2) Sens.
 (3) Chartres. (4) Sens, Chartres, Trèves. (5) Paris.

jour il marcha avec les légions , à grandes journées , sur les terres de Sens. A la tête de cette coalition était un Gaulois nommé Acco. A l'approche des légions , il ordonna de retirer dans les villes toute la population des campagnes , mais l'arrivée subite des Romains rompit cette mesure ; alors l'ennemi , forcé de changer de système , députa vers César pour demander la paix. Les envoyés réclamèrent la médiation des Eduens , autrefois leurs alliés , et César , à leur prière , se laissant aisément fléchir , recut leurs excuses : l'été arrivait , il était plus pressant d'agir que de discuter. Il exigea cent otages , qu'il donna en garde aux Eduens. Les Carnutes (1), par l'entremise des Rémois , qui avaient sur eux le droit de patronage , obtinrent les mêmes conditions. César alla ensuite achever de tenir les états , et commanda aux villes la cavalerie qu'elles devaient fournir.

Cette guerre terminée , César tourna toutes ses pensées et dirigea toutes ses mesures contre Ambiorix et les Trévires ; il se fit suivre par Cavarinus , avec la cavalerie des Senones. La haine qu'on lui portait , ou le ressentiment qu'on lui supposait , pouvait causer des troubles dans le pays. Cela fait , il balança les différens partis

(1) Chartres.

que pouvait prendre Ambiorix. Il savait qu'il ne hasarderait point une bataille ; il avait droit d'hospitalité chez les Eburons , peuples voisins des Menapiens , dont le territoire est défendu par de vastes forêts , des marais immenses , et qui jamais n'avaient envoyé de députés à César ; il savait , de plus , que par le moyen des Trévires il avait traité avec les Germains. Il crut donc qu'il fallait , avant tout , le priver de ces secours et lui ôter cet asile , de peur que s'il était poussé à bout et pressé par l'armée , le désespoir ne le portât à se jeter de l'autre côté du Rhin , dans la Germanie , ou à chercher une retraite ignorée chez les Menapiens. S'étant arrêté à cette résolution , César envoya à Labienus , chez les Trévires , deux légions avec tous les bagages de l'armée , et lui , avec cinq légions sans équipages , marcha sur les Ménapiens qui , n'ayant rassemblé aucunes troupes et se fiant à la nature de leur pays , se réfugièrent dans leurs bois et dans leurs marais , emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient.

César partagea son armée en trois corps ; donna l'un à C. Fabius , et l'autre à M. Crassus , et ayant fait construire promptement plusieurs chaussées , pénétra dans le pays par trois points d'attaque , incendia les édifices et les habitations , et enleva beaucoup d'hommes et de bétail. Les Menapiens , forcés dans leurs retraites , lui envoyèrent des députés pour demander la paix. Il

reçut leurs ôtages, en leur déclarant qu'il les traiterait en ennemis, s'ils donnaient asile dans leur territoire à Ambiorix ou à ses lieutenans. Cela réglé, il laissa chez eux Côme d'Arras, avec toute la cavalerie, pour garder et contenir le pays, et marcha contre les Trévires.

Pendant ces expéditions de César, les Trevires avaient rassemblé un grand nombre de troupes, infanterie et cavalerie, et se disposaient à venir attaquer le camp de Labienus, qui avait hiverné sur leurs terres avec une seule légion. Déjà ils n'étaient plus qu'à deux journées, lorsqu'ils apprirent que César venait d'y envoyer deux légions. Ils campèrent à quinze milles, résolus d'attendre les secours promis par les Germains. Labienus, voyant leur projet, espéra que leur imprudence lui vaudrait quelque occasion favorable pour les combattre. Laissant cinq cohortes à la garde des équipages, il en prit vingt-cinq, avec beaucoup de cavalerie, et marcha à l'ennemi ; il établit le camp à un mille de distance du sien. Une rivière, dont les bords sont escarpés, les séparait. Son intention n'était pas de la passer, et il supposait la même intention à l'ennemi, qui chaque jour attendait les renforts de Germanic. Labienus fit dire tout haut dans le conseil, que l'arrivée prochaine de ces secours ne lui permettrait pas de mettre au hasard d'une bataille la fortune publique et la sienne, et qu'on

leverait le camp le lendemain. L'ennemi en fut bientôt averti, car parmi tant de cavaliers gaulois il était inévitable que plusieurs ne fussent naturellement portés vers les intérêts de leur pays. Pour feindre plus de crainte, il ordonne de décamper avec plus de bruit et de tumulte que n'ont accoutumé de faire les armées romaines; sa retraite ressemblait plutôt à une fuite, et par la proximité des camps, l'ennemi en fut informé avant le jour.

A peine notre arrière-garde était sortie des retranchemens, les Gaulois s'exhortent les uns et les autres à ne pas laisser échapper de leurs mains un butin l'objet de leurs espérances; attendre les secours des Germains leur paraît trop long, surtout contre un ennemi fuyant, effrayé et chargé de bagages; l'honneur seul ne leur permet pas, avec tant de forces, de n'oser attaquer une faible troupe dans sa retraite. Ils passent donc la rivière et n'hésitent pas à engager le combat sur un terrain désavantageux. Labienus voyait ce qui se passait, et pour les attirer tous au-delà de la rivière, feignait de suivre sa route, mais ralentissait sa marche; il fit passer en avant les équipages et les plaça sur un mamelon à portée. « Soldats, dit-il, vous aurez ce que vous avez désiré, l'occasion de combattre, et vous tenez l'ennemi embarrassé dans une position désavantageuse, faites pour vos généraux ce que vous avez si sou-

venez

vent fait pour votre empereur ; croyez qu'il est présent et qu'il vout voit. » Il commande en même tems de tourner les aigles du côté de l'ennemi et fait faire front à l'armée , il envoie quelques escadrons à la garde des équipages et met toute sa cavalerie aux deux ailes. Tout à coup les nôtres jettent le cri de guerre et lancent le javelot. L'ennemi , qui croyait poursuivre des fuyards , voyant tourner contre lui nos enseignes menaçantes et nous voyant arriver au pas de charge , ne soutint pas notre premier effort , s'enfuit et gagna les bois voisins. Labienus lâcha sur lui toute sa cavalerie ; on en tua et on en prit beaucoup , et peu de jours après , l'état entier vint à composition , car les Germains qui avaient passé le Rhin , sur la nouvelle de la défaite des Trévires , le repassèrent et rentrèrent dans leur pays. Les parens d'Induciomarc , qui avaient suscité la révolte , se retirèrent avec eux ; et Cingetorix , resté fidèle à son devoir , fut mis à la tête du gouvernement.

César étant venu du pays des Ménapiens dans celui des Trévires , résolut , pour deux raisons , de passer le Rhin ; l'une pour punir les Germains d'avoir donné des secours aux Trévires , l'autre afin d'ôter à Ambiorix cette retraite. Il fit donc construire un pont un peu au-dessus de celui qu'il avait fait pour le premier passage de l'armée. Le zèle et l'expérience du soldat hâtèrent l'ou-

vrage ; il fut construit en peu de jours. Il laissa une forte garde du côté des Trévires , craignant quelque mouvement de leur part , et fit passer les légions et la cavalerie. Les Ubiens (1), qui déjà lui avaient donné des otages et s'étaient rendus à lui , envoyèrent des députés pour se justifier et l'assurer qu'ils n'avaient donné aucun secours aux Trévires et avaient gardé la foi jurée. Ils le supplient d'épargner leur pays , de ne point les confondre avec les Germains ennemis , afin qu'innocens ils ne soient pas traités comme coupables. César s'étant informé du fait et assuré de la vérité , apprit que les secours étaient arrivés des Suèves ; il reçut les satisfactions des Ubiens , et prit connaissance des passages et des chemins qui conduisaient dans le pays des Suèves.

Peu de jours après il sut par les Ubiens que les Suèves (2) se rassemblaient en un seul lieu , et qu'ils avaient commandé à toutes les nations qui dépendent d'eux de leur fournir des auxiliaires à pied et à cheval. D'après ces rapports , César pourvoit aux vivres , choisit une position avantageuse pour établir le camp , et fait publier que les habitans eussent à retirer dans les villes fermées, leurs troupeaux et leurs propriétés. Il espérait forcer ainsi , par la disette , des hommes barbares et ignorans d'en venir à une action désavantageuse.

(1) Francfort, puis Cologne. (2) Suabes.

Pour avoir des nouvelles de l'ennemi , il fait partir plusieurs espions , pris parmi les gens du pays. Peu de jours après il apprend par eux que les Suèves , à la nouvelle de l'approche des Romains , se sont retirés sur l'extrême frontière de leur pays , avec toutes leurs forces et celles de leurs alliés , dans une position adossée à une immense forêt appelée Bacenis , qui dans sa profondeur s'étend au loin , et forme ainsi un obstacle naturel entr'eux et les Cherusques , et les défend mutuellement de leurs entreprises et de leurs incursions.

Avant d'aller plus loin, il semble à propos de parler des mœurs des Germains et de celles des Gaulois , et, dans ce parallèle , d'établir en quoi ces deux nations diffèrent. Dans les Gaules , tout est toujours divisé en deux factions : les états , les villes , les campagnes , et même les familles. A la tête de chacune sont des chefs , auxquels ils reconnaissent une grande autorité ; tout se règle par leur avis et se décide par leur jugement. Cette institution paraît de toute antiquité ; elle a pour but d'empêcher que le peuple ne soit opprimé par les grands , aucun , sous peine de perdre tout son crédit , ne souffrirait que ses cliens fussent molestés. Ce principe de gouvernement régit toute la Gaule , et chaque état est ainsi divisé en deux partis (1).

(1) Si on voulait y regarder de très-près , on ver-

A l'arrivée de César , les Eduens étaient les chefs d'une de ces grandes confédérations , et les Séquanienſ étaient les chefs de l'autre. Ceux-ci étaient les plus faibles , et les Eduens dominaient par leur crédit , par leur puissance et par le nombre de leurs partisans. Alors les Séquanais implorèrent le secours d'Arioviste et des Germains , et les attirèrent à eux en leur promettant de grands avantages. Après plusieurs guerres heureuses , les Eduens ayant perdu presque toute leur noblesse , les Séquanais avaient acquis une si grande supériorité , que presque tous les peuples cliens des Eduens changèrent de parti et passèrent de leur côté. Ils prirent les enfans des principaux Eduens en otage , leur prescrivirent le serment de ne jamais rien entreprendre contr'eux , s'emparèrent des parties frontières de leur territoire et

rait que cet état de choses subsiste encore parmi nous : nos assemblées politiques , nos corps politiques , nos cercles des sociétés , nos familles , sont encore divisés en deux partis. Il semble que la nature a voulu donner ce correctif à la mobilité de notre caractère national. Ce système général d'action et de réaction tempère la prompte vivacité et même la légèreté de nos résolutions : chacun s'observe , parce que chacun sait qu'il est observé de près ; le contraire serait chez nous la mort civile.

prirent un pouvoir absolu sur toute la Gaule. Ce fut alors que Divitiac vint à Rome implorer le secours du sénat, et retourna sans avoir rien obtenu. A l'arrivée de César les choses avaient changé de face : par lui les Eduens recouvrèrent leurs ôtages, leurs anciens cliens et en acquirent de nouveaux. Dès qu'on vit que les peuples qui se ralliaient à eux jouissaient d'une condition meilleure et d'un gouvernement plus doux et mieux réglé, il en résulta que la puissance des Eduens (1) s'étant accrue, les Sequanais (2) perdirent leur supériorité et leur prééminence : alors les Rémois (3) prirent leur place ; et lorsqu'on vit qu'ils étaient également en faveur auprès de César, tous les peuples que leurs anciennes inimitiés empêchaient de pouvoir se rapprocher des Eduens, se rallièrent à la clientèle des Rémois, qui les accueillirent et les conservèrent avec soin : ils acquirent ainsi promptement une grande influence, et telle qu'après les Eduens, dont le domaine était beaucoup plus étendu, les Rémois prirent la seconde place dans les Gaules.

On distingue parmi les Gaulois deux ordres, en qui réside tout le pouvoir et toute la considération ; à peine le reste est-il compté au nombre des citoyens ; leur condition est presque

(1) Autun. (2) Franche-Comté. (3) Reims.

celle d'esclaves , n'étant admis ni dans les conseils , ni dans les emplois , et n'osant rien par eux-mêmes ; la plupart , chargés de dettes ou de redevances , ou même^d ssés de souffrir des vexations , se donnent à des nobles , qui les traitent alors comme serfs et exercent sur eux les mêmes droits que le maître sur ses esclaves.

Ces deux ordres sont celui des druides et celui des chevaliers (1). Les druides sont chargés du culte , président aux sacrifices publics et particuliers , sont les interprètes de tout ce qui concerne les choses divines et la religion ; toute la jeunesse leur est envoyée pour recevoir d'eux l'enseignement ; ils jouissent d'une grande considération dans l'état ; ils prononcent sur tous les différens entre particuliers , et sont consultés sur toutes les affaires publiques ; si un crime , si un meurtre ont été commis , s'il y a des difficultés sur un héritage ou sur les limites des propriétés , ils jugent en dernier ressort , décernent les récompenses , imposent les peines , et si un homme public ou un simple citoyen ne défère pas à

(2) Chevalier signifie ici un homme de cheval , cavalier , guerrier combattant à cheval : ce n'était point , ainsi que l'acception moderne de ce mot , un ordre de *chevalerie* , c'était seulement une troupe de *cavalerie*.

leur jugement, ils lui interdisent la participation aux choses saintes : cette peine est chez eux la plus grave ; ceux qui l'ont encourue sont réputés scélérats et impies , on s'éloigne d'eux , on évite de les rencontrer et de leur parler , on craint la contagion du mal dont ils sont frappés , la justice leur est refusée , on ne leur rend aucun devoir. Sur tous ces collèges de druides préside un chef, avec une autorité absolue : à sa mort, le plus considéré d'entr'eux lui succède ; si plusieurs ont des titres égaux pour remplir cette place , les suffrages des druides prononcent , et quelquefois aussi les armes en décident. Une fois l'année , à une époque fixe , ils s'assemblent dans les pays des Carnutes , que l'on croit le point central des Gaules : là se rendent de toutes parts ceux qui ont des affaires litigieuses , et ils se soumettent à leur jugement. On croit que le dogme et la discipline de ce culte furent apportés de la Grande-Bretagne dans les Gaules ; et même aujourd'hui , ceux qui veulent acquérir des connaissances plus approfondies , y font un voyage pour s'instruire (1).

(1) Les Phéniciens allaient jusqu'en Angleterre pour y chercher de l'étain ; l'Angleterre put recevoir d'eux des connaissances et des idées religieuses même avant les Gaules , où le commerce n'attirait pas les Phéniciens.

Les druides sont exempts du service militaire, de toutes charges publiques et de toutes contributions pécuniaires. Attirés par tant de privilèges, beaucoup de jeunes Gaulois viennent se ranger sous leur règle, et d'autres y sont envoyés par leurs parens. On exerce d'abord leur mémoire en leur faisant apprendre une grande quantité de poésies ; ils passent souvent vingt années à cette école, car ils ne permettent pas que ces vers soient mis par écrit, quoiqu'ils se servent des lettres grecques dans les affaires publiques et privées (1). Cela me paraît avoir deux motifs ; l'un pour que les mystères de leur culte ne puissent point être livrés au vulgaire, l'autre, pour éviter que leurs élèves, se fiant aux écrits, cultivent moins leur mémoire, ce qui arrive presque toujours à ceux qui s'a-

(1) Il est remarquable que le christianisme ayant conquis les Gaules, le clergé catholique, qui remplaça les druides dans leurs fonctions, les remplaça aussi dans leurs prérogatives. Mêmes exemptions, mêmes droits politiques, même influence dans les affaires civiles et domestiques, même droit d'infliger la peine afflictive de l'excommunication, enfin, même chef. Quand les institutions religieuses font partie des mœurs d'une nation, elles y deviennent inhérentes. On a beaucoup de dissertations savantes sur les druides.

donnent aux lettres et aux études : ils négligent d'apprendre de mémoire ce qu'ils peuvent trouver dans les livres. Leur dogme sur l'immortalité de l'ame, est qu'après la vie elle passe d'un corps dans un autre. Cette opinion leur paraît favorable au courage, en inspirant le mépris de la mort. Ils enseignent de plus à la jeunesse plusieurs choses sur le mouvement des astres, sur l'étendue de la terre et l'immensité de l'univers, sur la nature des choses, et disputent sur la puissance et les attributs des dieux immortels.

Le second ordre est celui des chevaliers. En cas de guerre (et avant César cela arrivait presque tous les ans, soit pour attaquer, soit pour se défendre) cet ordre entier prend les armes ; alors chacun d'eux s'élève en grade et en dignité, selon qu'il est illustre par sa naissance ou puissant par

Il paraît qu'ils tenaient leurs dogmes des premiers Egyptiens, même avant les Grecs. César semble indiquer ici qu'ils avaient sur l'astronomie et la physique des connaissances que n'avaient pas encore les Romains. Ainsi, partout où le sacerdoce fait corps dans l'état, il y devient nécessairement le premier corps ; le loisir lui donne les moyens d'acquérir des lumières, et l'intérêt de corps lui commande de se les réserver, comme un moyen sûr de conserver l'ascendant qu'il acquiert par elles.

le nombre de troupes qu'il amène; cela seul fait chez eux le crédit et la considération.

Toute la nation gauloise est fort adonnée aux superstitions religieuses : ainsi ceux qui sont frappés de maladies dangereuses ou qui vont s'exposer aux périls de la guerre , immolent des victimes humaines , ou se dévouent eux-mêmes en sacrifice. Ils se servent alors du ministère des druides ; ils croient que la vie d'un homme ne peut se racheter que par la mort d'un autre homme , et que la divinité ne peut être apaisée et satisfaite qu'à ce prix ; ils ont institué des sacrifices publics de ce genre ; d'autres font des idoles d'une immense proportion , dont les membres , construits avec des branches entrelacées , sont destinés à recevoir et à être remplis d'hommes vivans , qui doivent y périr par le feu ; ils pensent que le supplice des coupables convaincus de vols , de larcins ou d'autres délits , est plus agréable aux dieux ; mais si les criminels manquent , ils y dévouent des innocens.

Ils honorent surtout le dieu Mercure. Ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts , comme le gardien des grands chemins et des voyageurs , et lui supposent une grande influence sur le commerce et sur les richesses. Après lui ils reconnaissent Apollon (1), Mars , Jupiter et

(1) Les noms d'Apollon , de Mercure , ne sont pas

Minerve. Ils ont de ces divinités les mêmes idées que les autres nations. Apollon éloigne les maladies ; on doit à Minerve l'invention des travaux des arts ; Jupiter régit souverainement le ciel , et Mars la guerre. Quand ils ont résolu de combattre, ils lui consacrent d'avance le butin dont ils se seront emparés, et lui immolent le bétail qui en fait partie : le reste est déposé et amoncelé dans un lieu consacré , et souvent on rencontre dans les campagnes de ces monceaux de dépouilles. Il est rare qu'au mépris de la religion quelqu'un ose dérober et cacher partie de ce butin ou en enlever du dépôt. La peine encourue est le supplice avec les tourmens.

Les Gaulois font remonter leur origine à Pluton, et cette opinion leur vient des druides. C'est pour cela qu'ils mesurent et comptent le tems par nuits et non par jours. Ainsi leur anniversaire de naissance, leur mois, leur année, sont cabalés pour le jour suivant la première nuit. Ils diffèrent de tous les autres peuples, en ce qu'ils ne permettent pas que leurs enfans paraissent devant eux en public avant l'âge de puberté et lorsqu'ils

celtes ; mais les Romains, qui ne connurent jamais de guerre de religion, avaient grand soin d'attribuer aux dieux des peuples asservis, et, d'après quelques ressemblances d'attributs, leur persuadaient que c'était le même dieu qu'Apollon, Mercure, etc.

peuvent porter les armes; ils rougiraient que leur fils, enfant, parût avec eux en public.

Le mari ajoute à la dot qu'il reçoit de sa femme, une somme d'argent égale à cette dot; le tout constitue la communauté d'après estimation; les produits en sont communs et mis en réserve. On en tient compte au survivant. Le père a droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfans. A la mort d'un homme de haut rang ses parens se rassemblent : s'il y a matière à quelque soupçon (1), la coutume veut que toutes les femmes soient appliquées à la question, selon les formes employées avec les esclaves, et si la preuve est acquise, toutes sont livrées aux flammes avec les plus cruels tourmens. Les funérailles d'un Gaulois sont somptueuses et magnifiques. On jette dans le bûcher tout ce qui lui fut cher pendant sa vie, même les animaux, et même l'usage d'y jeter ceux de ses esclaves et de ses cliens qu'on savait avoir été les plus

(1) Cette barbarie contraste avec le respect que les Gaulois avaient pour leurs femmes : elles étaient consultées comme devineresses dans les affaires publiques. Quand l'armée d'Annibal traversa la Gaule pour aller à Rome, les femmes gauloises furent acceptées comme arbitres de tous les différens entre le soldat et son hôte. Cet usage de brûler les veuves se retrouve aux Indes; mais là il est dévouement; ici il est supplice.

aimés

aimés de lui, n'est pas très-anciennement aboli. Dans les états où la chose publique est le mieux gouvernée une loi sacrée prescrit que tout homme qui par les bruits publics, ou par communication avec les peuples voisins, apprend quelque chose qui peut intéresser le gouvernement, en fasse immédiatement part aux magistrats, sans se permettre d'en parler à personne. L'expérience avait appris que, sur des rumeurs incertaines, souvent des hommes légers et ignorans étaient poussés à des crimes ou à des déterminations précipitées, et cela dans les affaires les plus importantes. Les magistrats dérobent à la connaissance de la multitude ce qu'il convient qu'elle ignore, ne lui disent que ce qu'ils jugent à propos de lui faire connaître, et il est défendu de parler des affaires publiques ailleurs que dans les assemblées légales.

Les mœurs des Germains sont très-différentes. Ils n'ont point de druides qui dominent par la religion, et ne s'occupent pas de mystères et de sacrifices. Ils ne reconnaissent pour divinités que les êtres qui tombent sous leurs sens et dont ils recoivent des bienfaits, le soleil, Vulcain ou le feu, et la lune; ils ne connaissent les autres dieux, pas même de nom. Toute leur vie se passe à la chasse et aux travaux militaires. Dès l'enfance ils sont exercés durement au travail et à la fatigue. Ils estiment ceux dont la puberté

n'est pas précoce ; ils disent qu'alors le tempérament se forme , les forces s'accroissent et les nerfs se fortifient. C'est une chose honteuse parmi eux d'avoir eu commerce avec les femmes avant l'âge de vingt ans , et sur cela on ne peut tromper , car ils se baignent pêle-mêle dans les fleuves , ne se couvrent que de peaux , ou de vêtemens courts qui laissent une partie de leur corps à nu.

Ils s'occupent peu d'agriculture et ne vivent guère que de lait , de fromage et de viande. Personne ne tient des champs en propriété fixe et limitée par des bornes ; mais tous les ans le magistrat et les principaux chefs assignent , où bon leur semble , à chaque famille vivant en société commune, une suffisante étendue de terre , et l'année suivante la transmet à d'autres. Ils en donnent plusieurs raisons ; c'est , disent-ils , de peur qu'amollis par l'habitude , ils ne préférèrent les soins de l'agriculture aux travaux guerriers , et que chacun venant à s'appliquer à étendre ses possessions , les plus puissans ne finissent par opprimer les faibles , ou que pour se garantir mieux du froid et du chaud , ils ne songent à bâtir des maisons plus commodes ; pour empêcher aussi l'ambition des richesses , qui cause les discordes et les factions ; enfin , pour que le peuple soit contenu par un esprit de justice , voyant que les plus puissans ca

autorité ne sont pas plus riches que lui (1).

Chaque état se fait gloire d'être entouré de vastes solitudes, jadis frontières des états qu'il a ravagés, et que ses voisins ont été contraints de lui abandonner; cela paraît un témoignage de sa valeur, que personne n'ose ha-

(1) Il est plaisant que cette police constitutionnelle d'un peuple presque sauvage, soit celle que les profondes méditations de quelques philosophes ont proposée pour des peuples presque dégénérés de la civilisation.

Tacite a commenté et agrandi ce tableau tracé par César; mais il paraît aussi que Tacite raconte ce que César a vu. Du tems de Tacite les Germains étaient déjà moins Germains.

Les Germains sont déjà une confédération guerrière, et il est arrivé chez eux ce qui est inévitable chez toute nation militaire, c'est que le mérite personnel y fait des hommes distingués, et que leur postérité hérite nécessairement d'une partie de leur distinction. Là commence le préjugé, mais ce préjugé est inévitable, parce qu'il est dans la nature des choses: le vulgaire attend plus du fils d'un homme qui s'est illustré que de tout autre; il suppose, avec assez de raison, que l'éducation l'a préparé; ce préjugé même, quoique souvent démenti, est commun à tous les états de la société.

biter près de lui , et cela aussi le met à couvert de toute invasion subite. Lorsque l'état déclare la guerre , soit offensive ou défensive , on élit des magistrats qui ont droit de vie et de mort. En tems de paix il n'y a point de magistrats publics ; les principaux des contrées ou des villages rendent la justice comme arbitres , et le plus souvent accommodent les procès. Les brigandages qui se commettent hors du territoire de l'état n'ont rien de honteux ; ils prétendent que c'est un moyen d'exercer la jeunesse et de la préserver de l'oisiveté. Lorsque dans une assemblée un personnage s'annonce pour chef d'une expédition , et demande qui veut le suivre ; ceux qui jugent avantageusement de l'homme et de l'entreprise se lèvent et lui promettent toute leur assistance , la multitude les applaudit ; mais ceux qui l'abandonneraient seraient réputés traîtres et déserteurs , toute confiance à l'avenir leur serait refusée. Ils ont un grand respect pour les droits de l'hospitalité ; ceux qui viennent à eux sont garantis de toute injure et regardés comme sacrés , toutes les maisons leur sont ouvertes et on pourvoit à tous leurs besoins.

Il fut un tems où les Gaulois étaient supérieurs dans les armes aux Germains ; ils portaient souvent la guerre chez eux , et par leur nombreuse population et l'insuffisance de leur territoire envoyaient des colonies au-delà du Rhin. Ainsi les

territoires les plus fertiles aux environs de la forêt d'Hercynie, qui me paraît avoir été connue d'Ératosthènes et de quelques autres Grecs sous le nom d'*Orcinie*, ces territoires furent jadis envahis par des Tectosages et des Volces (1) qui s'y fixèrent. Ces peuples y habitent encore aujourd'hui et se sont fait une grande réputation de justice et de valeur ; ils sont restés avec la même frugalité et dans la même insouciance que les autres Germains, ont pris en tout le même régime et les mêmes mœurs ; les autres Gaulois, au contraire, séduits par le voisinage de la province romaine, par l'usage et le goût des objets de commerce maritime, ont cédé aux besoins, aux jouissances du luxe ; peu à peu accoutumés à être vaincus, après beaucoup de batailles perdues, ils n'ont plus la prétention de disputer la gloire des armes aux Germains.

Cette forêt d'Hercynie (2), dont nous venons de

(1) Premiers peuples du Languedoc. •

(2) Cette *Hercynie* est aujourd'hui la Forêt-Noire (*Schwartz-Wald*), qui commence au Rhin vers Bâle, s'étend jusqu'au fond du lac de Constance, vers Lindau et Kempten ; là elle est presque continue, excepté quelques oasis que la culture a créés. L'*Hercynie*, interrompue par les terres cultivées de la Bavière, recommence aux forêts de

parler , s'ouvre en largeur sur une étendue de neuf jours de marche ; sa profondeur n'est pas connue ; on ne peut la mesurer , même par journées ; elle commence aux frontières des Helvétiens , des Nemètes et des Rauraces (1), et se prolongeant suivant le cours du Danube , elle arrive aux confins des Daces et des Anartes (2) ; de là se pliant à gauche , dans des contrées éloignées du fleuve , elle s'étend , par son immensité , sur le territoire de plusieurs peuples , et personne en Germanie ne peut dire où elle finit , ni , après une route de cinquante journées , avoir appris où elle commence ; on assure qu'il s'y trouve plusieurs espèces d'animaux qui ne sont point connus ailleurs. La mémoire me rappelle ceux qui paraissent le plus différer des autres.

D'abord un bœuf de la figure du cerf : entre ses oreilles une corne s'élève sur son front , plus droite que celles que nous voyons , et du sommet

la Bohême , puis celle de la Pologne , et retrace ainsi cette forêt dont parle César , et dont on ne connaît ni le commencement ni la fin. Cela prouve seulement combien toutes ces contrées étaient neuves , et combien leur population était récente : la Germanie ne devait pas contenir alors le dixième d'habitans que contient aujourd'hui l'Allemagne.

(1) Suisse , Spire , Bâle.

(2) Transylvanie , Valachie.

s'épanouissent des rameaux qui s'étendent de tous les côtés : le mâle et la femelle ont la même stature et portent le même bois.

Une autre espèce de chèvre, qu'on nomme Elan : il en a la forme , la peau tachetée , mais la taille un peu plus haute ; leur tête est sans cornes et leurs jambes sans articulations , ils ne peuvent se coucher , dormir ni se relever (2) , si par accident ils tombent ; pour prendre du repos ils s'appuient contre un arbre ; et lorsque par leurs traces on connaît les lieux qu'ils fréquentent , le chasseur déchausse la racine de tous les arbres aux environs ou les scie à fleur de terre , les laissant debout , et lorsque ces animaux viennent , comme de coutume , s'y appuyer , leur poids les renverse et ils tombent avec eux.

La troisième espèce est l'Urus , sorte de taureau peu moindre que l'éléphant : sa force et sa vélocité sont prodigieuses ; aucun animal , l'homme même ne peut l'éviter ; s'il en est aperçu , il en est atteint : on les tue pris dans des fosses artistement faites. La jeunesse s'exerce et s'endurcit à cette chasse ; ceux qui en ont le plus tué en rapportent les cornes

(1) Toute cette partie d'histoire naturelle est très-fautive , César ne la garantit même pas ; on croyait alors que l'éléphant était sans articulations aux jambes , et ne pouvait se coucher ni se relever.

en public et reçoivent de grands éloges. On ne peut apprivoiser cet animal, même pris étant petit ; l'élevation , la grosseur et la forme de leurs cornes diffère beaucoup de celles de nos taureaux ; on les recherche , on les garnit d'argent sur les bords et on s'en sert pour boire dans les repas d'appareil (1).

César informé par ses espions Ubiens, que les Suèves s'étaient retirés dans leurs forêts, craignant de manquer de vivres , car , ainsi que nous venons de le voir , les Germains ne sont pas cultivateurs, résolut de ne pas marcher plus en avant ; mais pour laisser aux Germains l'inquiétude de son retour et pour arrêter les renforts qu'ils pourraient vouloir envoyer dans les Gaules , après que son armée aurait repassé le Rhin , il fit couper deux cents pieds du pont sur la rive des Ubiens , fit élever sur l'extrémité une tour à quatre étages et y laissa une garnison de douze cohortes dans un poste bien retranché , aux ordres du jeune M. Vocatius Tullus , et lui-même , les grains commençant à mûrir , se dispose à marcher contre Ambiorix.

(1) Il est assez adroit de la part de César, comme écrivain , d'avoir placé cette intéressante digression sur les mœurs des Germains et des Gaulois entre le commencement du récit de son expédition contre les Suèves , et la fin qui annonce qu'il l'abandonne par une honorable retraite.

Il comptait prendre la route par la forêt des Ardennes, qui est la plus grande de la Gaule, et s'étend depuis les bords du Rhin et les frontières de Trèves, jusqu'au pays des Nerviens (1), dans un espace de plus de cinq cents milles. Il envoie devant L. M. Bazilus avec toute la cavalerie, pour tâcher de profiter de la célérité des marches et peut-être des circonstances, lui défend de faire du feu dans les haltes, pour ne point donner connaissance de sa marche, et lui promet de le suivre de près.

Bazilus suivit exactement ses instructions. Sa marche fut si prompte que l'ennemi n'en eut aucune connaissance, et qu'en arrivant sur son territoire, il en surprit plusieurs dans les campagnes, et sur leurs renseignemens, il marcha droit où on lui dit qu'était Ambiorix, avec un petit nombre de cavaliers. La fortune a souvent part aux événemens, et surtout à la guerre; car si ce fut par un hasard inattendu qu'on put le surprendre sans qu'il fût averti ni qu'il eût tems de pourvoir à rien, qu'on lui eût enlevé ses équipages, ses chariots, ses chevaux, ce fut aussi par un hasard inespéré qu'il évita la mort; mais il arriva que son habitation étant au milieu des bois (telle que le sont celles des Gaulois, qui, pour éviter la chaleur, cherchent le voisinage des forêts et des fleuves), les gens de sa suite purent retarder

(1) Tournaisis.

quelque tems l'attaque des nôtres dans un défilé étroit. Pendant ce combat , l'un des siens le fit monter sur un cheval , et les bois favorisèrent son évasion ; la fortune ainsi le livra et le sauva en même tems.

Il n'est pas aisé de décider ce qui déterminâ Ambiorix à ne point tenir ses troupes assemblées et à ne point se disposer à combattre : fut-ce l'arrivée subite de notre cavalerie , qu'il crut suivie de toute l'armée ? Ce qui est certain , c'est qu'il envoya aussitôt des émissaires dans le pays , faire savoir que chacun eût à pourvoir à sa sûreté : les uns se réfugièrent dans les Ardennes , les autres dans les marais voisins , ceux qui étaient le plus près de la mer se retirèrent dans ces îles que forment le flux et le reflux ; plusieurs émigrèrent de leur pays et se livrèrent , eux et leurs biens , aux peuples qui leur étaient le plus étrangers. Cativulcus , chef d'une partie des Eburons (1) s'était rallié à Ambiorix : cet homme déjà appesanti par l'âge , ne pouvant soutenir les fatigues ni d'une guerre ni d'une retraite , après avoir chargé d'imprécations Ambiorix , dont les conseils avaient causé sa perte , s'empoisonna avec de l'if , arbre très-commun dans les Gaules et dans la Germanie.

Les Segres et les Condruses (2), peuples Ger-

(1) Liégeois. (2) Maëstricht, Aix-la-Chapelle.

maines qui habitent entre les Trévires et les Eburons , envoient des députés vers César , pour le prier de ne point les compter parmi ses ennemis , et de ne pas croire que tous les Germains en-deçà du Rhin fissent cause commune ; qu'on n'avait songé ni à se mêler de cette guerre ni envoyé des secours à Ambiorix. César ayant vérifié ce fait , s'informa des captifs , si quelques fugitifs de la nation s'étaient sauvés chez eux , et leur promit , s'ils les livraient , de ne rien entreprendre contre leur territoire ; il forma ensuite trois divisions de son armée et envoya les bagages de toutes les légions à la forteresse dite *Atualaca* (1) , située au milieu du pays où Sabinus et Cotta avaient établi leur quartier d'hiver. César choisit cette position , parce que les travaux du camp établi l'année précédente étaient encore entiers , ce qui épargnait beaucoup de peine et de travail aux soldats ; il y laissa pour la garde des équipages une légion , la quatorzième , une des trois qu'on avait levée depuis peu en Italie , donna le commandement à Q. T. Cicéron et lui laissa deux cents chevaux.

César partagea ensuite son armée : il envoya Titus Labienus , avec trois légions , vers les côtes de l'Océan , dans le pays qui touche aux Menapiens (2) , et Q. Trebonius , avec le même nombre

(1) Vers Bois-le-Duc. (2) Gueldres , Juliers.

dans les contrées voisines des Aduatiques, avec ordre de les ravager. Lui-même, avec les trois autres légions, résolut d'aller dans le pays traversé par l'Escaut, rivière qui tombe dans la Meuse aux extrémités des Ardennes; on disait qu'Ambiorix s'y était réfugié avec quelque cavalerie. En partant, César annonça qu'il serait de retour le septième jour; c'était le jour que la distribution de grains devait se faire à la légion qui restait de garde aux équipages; il engagea Labienus, si l'état des choses le permettait, à être de retour le même jour, afin d'aviser en commun à ce qu'on pourrait entreprendre après avoir reconnu les intentions et les moyens de l'ennemi.

On n'avait à craindre aucune armée réunie et organisée; c'était une multitude dispersée, sans places fortes, même sans habitations; chacun avait cherché un asile dans les bois, dans les marais, dans les vallées reculées, partout où il avait cru trouver un espoir de salut; mais tous ces lieux étaient connus des habitans voisins. La chose requérait de l'activité et de la diligence, non pour la sûreté de l'armée, elle n'avait rien à redouter de gens effrayés et dispersés, mais les soldats pouvaient être attaqués en détail; l'avidité du pillage faisait que plusieurs s'écartaient au loin, et l'incertitude des chemins dans ces forêts épaisses, ne permettait pas de marcher en ordre. La conservation des hommes exigeait donc des précautions; cependant

cependant, si l'on voulait achever l'entreprise et exterminer une race d'hommes pervers, il fallait diviser l'armée en petits détachemens. Si on suivait l'ordre établi dans les marches des armées romaines, et que l'on retînt le soldat à ses enseignes, le local servait de forteresse aux barbares, qui ne manquaient ni d'adresse, ni d'audace pour dresser des embuscades, surprendre et envelopper les troupes écartées du corps de l'armée. Au milieu de ces difficultés, la prudence devait régler l'activité; il valait mieux faire moins de mal à l'ennemi que de s'exposer trop à en recevoir, quel que fût le desir de vengeance dans tous les cœurs. César prit donc le parti de faire savoir à tous les peuples voisins qu'il leur livrait la nation des Eburons (1), et les appela au pillage, par l'espoir même de le partager. Il crut qu'il valait encore mieux exposer la vie des Ganlois, plus accoutumés d'ailleurs au séjour des bois, que celle des légionnaires romains, et aussi afin que cette invasion d'une immense multitude effaçât jusqu'au nom d'une race capable de tels crimes. Bientôt une nombreuse affluence de peuples voisins, attirée par la proie livrée, accourut.

Pendant cette terrible expédition chez les Eburons, le huitième jour approchait, César l'avait

(1) Tongres, Liège.

fixé pour son retour au camp , où il avait laissé les bagages sous la garde d'une légion. On vit alors ce que peut le hasard dans les événemens de la guerre : l'ennemi était partout frappé de terreur et dispersé ; il ne restait pas une troupe réunie qui pût donner la moindre inquiétude ; la renommée avait publié jusqu'au-delà du Rhin , que la nation entière des malheureux Eburons (1) était livrée à la destruction et au pillage. Aussitôt les Sicambres (2), nation voisine du Rhin , rassemblent trois mille chevaux : chez eux s'étaient aussi retirés ceux des Ténctères et des Usipètes (1) échappés de leur défaite, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Ils passent le fleuve sur des vedelins, en font des radeaux à trente mille pas au-dessous du pont à demi rompu par César et où il avait laissé une garde. Ils entrent d'abord sur l'extrême frontière des Eburons , recueillent tous ceux que la fuite a sauvés , et s'emparent de beaucoup de bétail , dont ces barbares sont très-

(1) Liégeois.

(2) Ces Sicambres s'emparèrent par la suite de Mayence et du pays voisin , auquel ils donnèrent le nom de *Frankonie* , du nom de *Franck* , fils de leur roi *Richimer* qui les y conduisit. C'est l'origine la plus vraisemblable des *Francs* ou Français.

avides ; l'appât du butin les attire ; accoutumés à ces courses de brigandages , les bois , les marais ne les arrêtent pas. Ils s'informent du lieu où est César ; ils apprennent qu'il s'est éloigné et que toute l'armée est avec lui ; alors un de leurs captifs leur dit : « A quoi vous arrêtez vous ? A poursuivre une misérable et chétive proie , tandis que la fortune vous appelle ; vous n'êtes qu'à trois heures de marche d'*Atuatuca* (1) ; là, l'armée romaine a déposé toutes ses richesses , la garnison n'est pas même suffisante pour border les remparts et pas un n'ose en sortir. » Pleins d'espoir, les Germains cachent le butin qu'ils ont déjà fait et marchent à *Atuatuca* , sous la conduite du même guide qui leur avait donné l'avis.

Cicéron , qui les jours précédens avait , selon les ordres de César , contenu sévèrement les soldats dans le camp , ne souffrant même pas que les valets en sortissent , le septième jour venu , voyant qu'on n'avait aucune nouvelle du retour de César , qu'on disait même qu'il avait marché en avant , commença à se méfier de son exactitude et crut qu'il ne reviendrait pas au jour prescrit ; lassé aussi des plaintes du soldat , qui disait qu'autant vaudrait être assiégé que de ne pouvoir pas sortir du camp , ne croyant avoir rien à craindre

(1) Hesse , Francfort.

convert par neuf légions et une nombreuse cavalerie , sur un développement de quelques milles et contre un ennemi dispersé et presque détruit , se laissa aller et permit que cinq cohortes sortissent pour aller fourrager des champs de blé qui n'étaient qu'à trois milles , et séparés du camp par une seule colline peu élevée ; il envoia avec elles environ trois cents convalescens restés des autres légions et les fait sortir sous une enseigne. La foule de valets , profitant de l'occasion , les suivirent avec leurs chevaux de bât.

Le sort voulut qu'en ce moment la cavalerie germanique arrivât à toute course ; du même élan elle se porte sur le camp à la porte décumane et essaie de la forcer. L'attaque fut si prompte et si imprévue , par la proximité des bois , que les vivandiers de l'armée , campés sous le rempart , n'eurent pas le tems de rentrer. Les nôtres furent si surpris et si troublés , que la cohorte de piquet put à peine soutenir le poste. L'ennemi se répand de tous côtés autour des retranchemens , cherchant un passage ; les nôtres peuvent à peine défendre les postes ; les autres parties du rempart se défendent par leur position ; mais tout est en confusion dans le camp , et chacun se demande la cause du tumulte , on ne sait où planter les enseignes ni où se rassembler ; l'un dit que l'ennemi est maître de la place ; un autre que l'armée est défaite , l'empereur tué , et que les barbares victorieux sont venus après la

victoire ; d'autres se forgent des idées de superstition sur la fatalité du local , se rappelant la catastrophe de Sabinus et de Cotta dans le même camp. Les Barbares , voyant cette terreur générale , se confirment dans l'idée que le camp n'est pas gardé , ainsi que leur avait dit leur captif ; ils s'encouragent et s'exhortent entr'eux à ne pas laisser échapper une si belle proie , et font tous leurs efforts pour forcer le camp.

On se souvient de ce tribun Sextus Baculus , déjà cité dans les combats précédens et qui avait été élevé par César au grade de primipile : il était resté malade , et depuis cinq jours n'avait pris aucune nourriture. Alarmé de l'état des choses , et craignant pour le salut commun et pour le sien , il sort sans armes de sa tente ; il voit l'ennemi aux portes et le danger pressant ; il saisit les armes du soldat le plus proche et va se porter à l'entrée et à la tête des combattans ; les centurions de cette cohorte de garde le suivent et le combat se rétablit ; Baculus , blessé , perd ses forces et est avec peine enlevé et rapporté dans le camp : cet intervalle donne quelque relâche ; on se rassure , on résiste , on ose border le rempart et présenter l'apparence au moins d'un état de défense.

Cependant les cohortes sorties pour aller au fourrage l'ayant achevé et se disposant à revenir , entendant les clameurs , la cavalerie prend les devans et voit en quel danger tout se trouve ; les

soldats nouvellement levés et qui n'ont aucune expérience de la guerre , ne voient autour d'eux aucun lieu de défense , et tous regardent les centurions pour savoir ce qu'il faut faire ; les plus braves sont étonnés ; les Barbares , apercevant les enseignes , quittent l'attaque du camp , et croient d'abord que c'est le retour des légions que les captifs leur avaient dit être très-éloignées ; bientôt reconnaissant le petit nombre , le méprisent et le chargent de toutes parts.

Les valets se rassemblent sur la hauteur ; mais bientôt chassés de ce poste , ils viennent se jeter dans les rangs des cohortes et y augmentent le trouble et le désordre : les uns veulent qu'on forme le coin et qu'on perce jusqu'au camp ; la proximité assure la retraite du plus grand nombre , quand même on devrait perdre quelques hommes qui seraient coupés et enveloppés ; d'autres veulent qu'on tienne sur la hauteur et que tous courent la même fortune. Cet avis n'est pas celui de ces trois cents anciens soldats qu'on avait réunis sous une même enseigne. Ils s'exhortent l'un l'autre , et Trebonius , chevalier romain qui les commandait , se met à leur tête. Ils forcent le passage au travers des ennemis et gagnent le camp sans perte d'un seul homme. Les valets et les gens à cheval les suivent , et , à la faveur de cette charge impétueuse , ils dûrent leur salut à la valeur des soldats. Mais ceux qui s'étaient retirés sur la hauteur , n'ayant

aucune habitude de l'art militaire, ne surent ni suivre le parti qu'ils avaient pris de se défendre, vu l'avantage de leur position, ni imiter la résolution et l'impétuosité des autres ; mais ayant voulu gagner le camp ils traversèrent un lieu désavantageux. Alors les centurions qui, des rangs inférieurs dans les anciennes légions, avaient été, par leur mérite, promus aux premiers dans celles de nouvelle levée (1), voulant conserver l'honneur qu'ils avaient acquis, se firent tuer en combattant vaillamment ; l'ennemi ayant été un peu écarté par leur courage, une partie des soldats put, contre

(1) On voit ici comment se faisait l'avancement dans les armées romaines. Les grades inférieurs étaient électifs, et passaient d'un corps dans un autre en gagnant un grade, comme dans nos corps de nouvelle formation. L'ordre du tableau par rang d'ancienneté n'était suivi que dans les mêmes grades ; tout l'avancement des centurions et des décurions se faisait par nomination, et d'après les talents et la valeur ; le seul grade de tribun militaire était réservé à la naissance, et n'était rempli par les fils de patriciens et de sénateurs qu'après huit ans au moins de service ; les places dans la cavalerie étaient affectées aux chevaliers Romains qui formaient dans l'état un ordre intermédiaire entre les patriciens et le peuple.

toute espérance , se sauver au camp ; le reste , enveloppé par les Barbares , périt.

Les Germains , désespérant de forcer les retranchemens , sitôt qu'ils virent les nôtres en défense sur le rempart , repassèrent le Rhin avec le butin qu'ils avaient caché dans les bois ; mais tel était encore l'effroi , même après leur départ , que la même nuit Volusenus , étant arrivé avec la cavalerie envoyée en avant par César , on ne voulut point croire que César fût là avec l'armée. La tête avait tourné à tout le monde , au point qu'on voulait que l'armée entière fût détruite , la cavalerie seule eût échappé , sans cela jamais les Germains auraient-ils attaqué le camp ? Enfin l'arrivée de César persuada et fit taire.

De retour , accoutumé aux chances de la guerre , il se plaignit seulement qu'on eût outre-passé ses ordres et qu'on eût laissé sortir les cohortes , qui dans aucun cas n'auraient dû quitter leur poste. Il s'étonna que les Barbares eussent pu arriver jusque dans le camp sans être aperçus , et plus encore qu'ils eussent pu en être chassés , après s'en être presque rendus maîtres ; mais surtout il admira les jeux de la fortune et les hasards de la guerre : les Germains passent le Rhin pour piller le territoire d'Ambiorix ; ils changent tout à coup d'avis , attaquent le camp des Romains , et rendent ainsi à Ambiorix des services signalés.

César partit ensuite pour achever de détruire les

ennemis, et fit marcher sur tous les points les auxiliaires qu'il avait appelés des états voisins. Toutes les habitations, tous les édifices qu'on rencontra furent incendiés ; on fit butin de tout : les grains furent consommés , non-seulement par la multitude d'hommes et de chevaux , les pluies et les orages achevèrent la destruction ; tellement que si quelques-uns de ces misérables avaient échappé en se cachant , manquant de tout après le départ de l'armée , ils devaient nécessairement périr. On crut souvent mettre la main sur Ambiorix même ; la cavalerie était tellement dispersée dans le pays , que souvent les prisonniers faits disaient l'avoir vu en fuite et qu'il ne pouvait être éloigné. L'espoir de le saisir, et le prix qu'on savait que César y attachait, fit surmonter tous les obstacles, et souvent on se crut au moment de l'atteindre ; il s'échappait , à la faveur de la nuit , dans les bois , dans les cavernes , dans les précipices ; il gagnait d'autres contrées , n'ayant avec lui que quatre cavaliers , auxquels seuls il croyait pouvoir confier sa sûreté et sa vie.

Après ces terribles exécutions , César ramena l'armée sur le territoire des Rémois , n'ayant à regretter que deux cohortes ; et ayant convoqué les états de la Gaule, il mit en jugement la conjuration des Senones et des Carnutes. Accon , qui en avait été le chef , fut jugé , condamné et exécuté selon l'usage de nos ancêtres ; plusieurs , craignant le

même sort , prirent la fuite ; César leur fit interdire le feu et l'eau (mis hors la loi). Il envoya ensuite deux légions en quartier d'hiver chez les Trévires, trois chez les Lingons, les six autres chez les Senonais (1), et ayant pourvu aux vivres, il partit pour l'Italie, afin d'y tenir les états du pays.

(1) Toute cette fin de campagne, terminée par cette expédition contre les Liégeois, est une guerre d'extermination, telle que les armées des peuples civilisés sont condamnés à la faire, lorsque, sans autre motif que la soif de dominer, ils s'attaquent à des nations armées. Ainsi, pour s'emparer des peuples de l'Amérique, il a fallu les exterminer. Les deux cohortes que perd là César, lui étaient plus utiles que la destruction des Eburons ne pouvait lui être profitable. Le christianisme, et surtout ce qu'on nomme *philosophie*, ont beaucoup contribué à *civiliser* la guerre ; ils ont élevé un tribunal d'opinion, duquel tout ressort. Au retour des plus brillans exploits, on a besoin encore d'être accueilli, approuvé, applaudi dans sa famille et chez ses amis.

Vie militaire de César.

CÉSAR, contre son usage, avait passé cet hiver dans les Gaules ; de là il écrivit au sénat pour demander la prolongation de son commandement. Le sénat n'hésita pas à le refuser ; Pompée y dominait, et son intérêt était d'avoir seul une armée. Ce fut alors que l'officier porteur de la lettre de César, attendant à la porte du sénat sa réponse, dit : *Ce qu'on refuse à César, cette épée le lui donnera.*

Tout principe de liberté publique était déjà méconnu à Rome ; on faisait des lois générales de circonstances, et en même tems des exceptions personnelles. Le peuple avait excepté César, le sénat faisait un décret contraire à l'exception. Pompée, à cette époque, rompit toute mesure, et se mit tellement à découvert, que le parti de César dans Rome ne put douter qu'on

voulût le perdre. Pompée s'expliquait hautement , comme un homme qui n'a plus de ménagement à garder. On commença à poursuivre très-impolitiquement les tribuns du peuple , comme étant favorables à César. Tout ce que la présomption , l'imprévoyance , la passion produisent de plus emporté et de plus extravagant fut hasardé sans calcul , sans considérations publiques , et le parti populaire de César s'accrut et profita de toute cette conduite exagérée et imprudente , qui bientôt eut le résultat ordinaire. Dès que César parut , tout ce parti opposé perdit la tête , s'enfuit de Rome , et lui abandonna l'Italie.

LIVRE VII.

Révolte de Vercingétorix, Campagne de César dans le Berri. Expédition de Labienus aux environs de Paris. Vercingétorix mis à la tête de la confédération. Siège d'Alexia. Retraite de l'armée gauloise. Prise d'Alexia et de Vercingétorix.

Tout semblait pacifié dans les Gaules et César était parti, selon son usage, pour tenir les états en Italie. Il apprit là le meurtre de Clodius, et il eut connaissance du sénatus-consulte qui ordonnait que toute la jeunesse d'Italie fût mise sous les armes ; en conséquence il ordonna une levée générale dans tout son département. Bientôt le bruit de cet événement se répand dans la Gaule transalpine ; les Gaulois le grossissent de tout ce que leur imagination leur suggère, y ajoutent tout ce que les circonstances peuvent faire croire, et surtout que César sera retenu par les dissensions civiles et ne pourra se rendre à son armée. Croyant l'occasion favorable, ceux qui supportaient impatiemment le joug des Romains commencent à former plus librement et plus hardi-

naient des projets de guerre. Les principaux chefs des différens états s'assemblent dans des lieux déserts et dans les forêts. Là ils déplorent le supplice d'Accon (1); disent entr'eux que le même sort les menace; déplorent aussi le destin de toutes les Gaules; ils promettent de grandes récompenses à celui qui le premier osera lever l'étendard de la guerre et se prononcera le premier pour la liberté publique; ils arrêtent que la première chose à faire avant qu'on ait connaissance de leurs assemblées clandestines, est d'empêcher César de rejoindre son armée et de lui fermer les passages, et cela serait d'autant plus facile que les légions n'oseraient pas quitter leur quartier sans son ordre, et que lui ne pourrait aller à elles sans escorte, et qu'enfin il valait mieux mourir en combattant que de perdre la liberté et la gloire qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres.

(1) Il est toujours à remarquer avec quelle franchise César fait parler les Gaulois et leur fait dire tout ce qui est le mieux pour leur cause; il semble convenir qu'à leur place il en eût fait autant. César ne se fâche jamais, ne prend jamais d'humeur; il fait son métier de conquérant romain et trouve fort bon qu'on se défende; il est quelquefois très-cruel, mais sans humeur, sans emportement.

Ce point convenu et arrêté, les Carnutes (1) s'engagent à braver tous les dangers pour la cause commune, et à se mettre à la tête de ceux qui se dévoueront à commencer la guerre. Ils n'osaient s'entredonner des otages, ce qui aurait divulgué leurs projets; mais pour ne pas s'exposer à être abandonnés des autres après la guerre entreprise, ils exigent qu'on se donne la foi du serment sur les enseignes réunies, ce qui parmi eux est le lien le plus sacré. On donne de grands éloges aux Carnutes, on leur prête le serment exigé, on prend jour pour l'exécution, et l'assemblée se sépare.

Le jour fixé étant venu, les Carnutes se donnent pour chefs Cotualus et Conetodunus, deux hommes déterminés. Au signal ils se portent sur Genabis, et en massacrent les citoyens Romains que le commerce y avait fixés; du nombre se trouva L. F. Justus Cotta, chevalier romain, qui par l'ordre de César s'y trouvait chargé de pourvoir aux achats de grains. Tous leurs biens furent pillés. Bientôt cette nouvelle se répand dans tous les états de la Gaule, car lorsqu'il arrive un événement majeur et d'intérêt général, ils s'en donnent connaissance en

(1) Chartres. (2) Orléans.

criant dans les champs de l'un à l'autre. Les premiers qui reçoivent la nouvelle, la transmettent ainsi aux plus proches, comme il arriva ; car ce qui s'était passé à Orléans au soleil levant, fut su avant la première veille chez les Arvernes (1), et cette distance est de près de cent soixante milles.

Ce même espoir de chasser les Romains excita Vercengétorix, fils de Celtitius, jeune homme de haute considération, et dont le père, Celtitius, après avoir obtenu le commandement en chef dans la Gaule, avait péri de la main de ses concitoyens pour avoir voulu usurper la royauté. Son fils ayant rassemblé ses cliens, les enflamma bientôt de son projet. Dès qu'il est connu on court aux armes ; mais son oncle Gobanitio, et les autres principaux de l'état, ne voulant pas tenter la même fortune, le forcèrent à quitter la ville. Vercengétorix n'abandonna pas son entreprise : il parcourt les campagnes et rassemble les indigens et les gens sans aveu, s'en fait une armée, rallie à soi tous ceux qu'il persuade, les décide à s'armer pour la cause commune, et parvient à chasser de la ville ceux qui l'en avaient chassé, et ses partisans le proclamèrent roi. Alors il envoie des émissaires

(1) Auvergne.

de tous côtés , conjure qu'on soit fidèle à la foi donnée , et se rallie ainsi tous les états qui sont situés au nord de la Gaule ; Senones , Parisiens , Pictes , Cadurces , Turons , Aulerces , Lemovices , Andes (1), et tous les peuples qui habitent les côtes de l'Océan. D'un commun accord le commandement général lui est déferé. Armé de ce pouvoir absolu , il exige de tous les états des ôtages , ordonne qu'on lui envoie promptement un certain nombre de soldats , prescrit la quantité d'armes que chacun doit se procurer chez soi à un délai fixé , s'attache surtout à former des troupes à cheval ; enfin , joignant la rigueur à l'activité , il force ceux qui balancent , par la terreur des supplices. Les grands délits sont punis par le feu et par les tourmens ; pour les moindres il fait crever les yeux ou couper les oreilles , et renvoie ainsi mutilés les coupables dans leur pays , pour servir d'avertissement aux uns et pour frapper les autres de terreur.

Avec de tels moyens il eut bientôt une armée ; il en envoya une partie dans le pays de Ruthènes (2) , sous la conduite du cadurce Late-

(1) Sens , Paris , Poitou , Querci , Tours , Evreux , Limosin. (2) Rhodes.

rius, homme d'une grande audace, et lui avec le reste de ses troupes, marche vers le pays des Bituriges (1), qui d'abord s'adressent aux Eduens (2) pour en obtenir des secours et les mettre en état de soutenir la première attaque. Les Eduens, de l'avis des lieutenans de César, leur envoient des renforts de cavalerie et d'infanterie ; mais lorsqu'ils furent arrivés à la Loire, qui sépare le territoire des Eduens et celui des Bituriges, ils s'y arrêterent quelques jours, puis revinrent sans avoir osé le passer, et dirent aux généraux Romains, qu'ayant de fortes raisons de craindre une trahison de la part des Bituriges, ils n'avaient pas cru devoir s'y livrer ; qu'ils étaient avertis qu'aussitôt qu'ils auraient eu passé le fleuve, les Arvernes, devaient les attaquer d'un côté, tandis que les Bituriges les attaqueraient de l'autre. On ne peut dire si ce fut une perfidie de leur part, ou si réellement la chose était telle. Aussitôt après leur départ, les Bituriges se réunirent aux Arvernes (3).

César apprit ces nouvelles en Italie ; mais comme par le génie (4) et la valeur de Pompée

(1) Berri. (2) Autun. (3) Berri, Auvergne.

(4) Ce mot de César est à noter : il semble qu'alors il croyait encore à l'amitié de Pompée, ou que n'étant pas en mesure d'agir contre lui,

les affaires civiles étaient en meilleur état dans Rome , il partit pour la Gaule transalpine ; là , il se trouva dans un grand embarras sur les moyens de rejoindre son armée. S'il la faisait venir dans la province romaine , il prévoyait qu'elle serait attaquée en marche et obligée de recevoir la bataille en son absence ; s'il se décidait à l'aller joindre , il ne voyait personne à qui confier sa sûreté , pas même ceux qui , dans un tems de tranquillité , semblaient mériter le plus de confiance.

Cependant Luterius , que Vercengétorix avait envoyé chez les Rhotènes (1) , les avait gagnés à son parti ; de là il avait passé chez les Nitiobriges et les Gabales (2) , avait pris d'eux des otages , et ayant rassemblé de nombreuses troupes , il se mit en mouvement pour faire une invasion dans la province narbonnaise. César , à cette nouvelle , quitta tout autre projet et partit pour se rendre à Nar-

il feignait de s'en laisser tromper , afin de le contenir et de lui ôter les prétextes , car en politique le respect humain est le dernier masque conservé de part et d'autre ; le plus fort tâche encore de se ménager la raison de son côté ; c'est le dernier hommage rendu à ce qu'on appelle droit et opinion publique.

(1) Rhodes. (2) Nîmes , Lodève.

bonne. Sa présence rassura les esprits ; il mit d'abord des postes de gardes , des garnisons sur toute la frontière romaine , chez les Ruthènes provinciaux , chez les Volces , les Arécomices , les Tolosates (1), et autour de Narbonne , et porta en avant une partie des troupes de la province , avec l'augmentation qu'il avait amenée d'Italie , et leur assigna le point de jonction sur le territoire des Helviens (2), qui sont limitrophes des Arvernes.

Les choses ainsi disposées , et Luterius étant éloigné et contenu , parce qu'il n'osait pas s'aventurer entre nos postes , César marcha vers le territoire des Helyiens ; et quoique la saison fût très-rude et que la neige , à six pieds de haut , couvrit la montagne de Cevennes , qui sépare les Helviens des Arvernes , cependant , à force de travail , les soldats parvinrent à ouvrir le chemin , et on arriva sur les frontières des Arvernes. Ils furent surpris par cette subite irruption , eux qui se croyaient en sûreté par les montagnes comme derrière un mur inexpugnable , car il était inoui que même un voyageur en eût pratiqué les sentiers dans cette saison. César , pour imprimer plus de terreur à l'ennemi , or-

(1) Rhodes , Armagnac , Nîmes , Toulouse.

(2) Albi.

donne à sa cavalerie de s'étendre et de porter au loin le ravage. La renommée et de nombreux émissaires portent bientôt ces nouvelles à Vercingétorix. Alors les Arvernes l'entourent, le pressent, le conjurent de ne pas abandonner à l'ennemi, eux, leur famille, leurs possessions, lui représentent que leur pays supporte tout le poids de la guerre. Cédant à leurs plaintes, Vercingétorix lève son camp établi chez les Bituriges (1), et marche vers le pays des Arvernes (2).

César s'arrêta deux jours, puis quitta l'armée, disant qu'il allait faire des levées et rassembler de la cavalerie : il avait prévu le parti que prendrait Vercingétorix, d'après la connaissance de son caractère. Il confia le commandement, en son absence, au jeune Brutus, lui recommanda d'étendre au loin sa cavalerie par des courses dans le pays, et lui promit de faire ensorte d'être de retour le troisième jour. Ayant ainsi pourvu au tems de son absence, il part, hâte le plus possible sa marche et arrive inopinément à Vienne (3); là il prend avec lui la cavalerie de

(1) Berri. (2) Auvergne.

(3) Tout ce plan de conduite de César est un abrégé de son génie et de son caractère : résolution, secret, rapidité. Il avait à pourvoir à tout

nouvelle levée qu'il y avait envoyée peu auparavant , et forçant de marche nuit et jour ; il longe la frontière des Eduens , afin que s'ils venaient à méditer quelque entreprise contre sa sûreté , il leur échappât par sa diligence , et parvient chez

à la fois : rejoindre ses légions , les réunir , faire face à l'insurrection générale. Il commence par assurer ses derrières et par mettre la province romaine en sûreté ; de là , selon sa méthode de frapper toujours le coup le moins attendu , il traverse les Cevennes dans une saison où le voyageur n'oserait l'entreprendre. Il est vrai qu'une armée peut plus facilement s'ouvrir un passage dans les neiges , que ne pourrait le faire un voyageur. Ce coup frappé , et toute l'attention de l'ennemi attirée là , à l'insu même de son armée , il traverse , et vraisemblablement sans escorte , environ cinquante lieues de pays de montagnes pour se rendre à Vienne ; de là il gagne Langres à marches forcées : ces soixante lieues ont pu se faire en trois jours. On sait maintenant qu'un corps de cavalerie peut faire , plusieurs jours de suite , vingt lieues par jour. Dans toute cette marche , il était couvert par le Rhône et la Saône ; et comme il s'agissait d'arriver , il laissait derrière tout ce qui ne pouvait pas suivre.

les Lingons (1), où deux légions hivernaient. Arrivé, il envoya vers les autres légions et les réunit toutes en un même lieu avant que les Aulerces fussent avertis de sa marche. Dès que Vercingétorix en eut avis, il ramena son armée chez les Bituriges, et se disposa à faire le siège de Gergovia (2), capitale des Boyens, où César avait placé les Helvétiens vaincus à la première campagne, et qu'il avait mis sous l'autorité des Eduens.

Par cette entreprise de Vercingétorix, César se trouvait très-embarrassé pour prendre un parti. S'il laissait les légions dans leur quartier, il était à craindre que laissant opprimer un peuple allié et ami des Eduens, toute la Gaule se détachât des Romains, dont la protection n'était pas une sauve-garde assurée ; s'il quittait ses quartiers avant la saison, il prévoyait de grandes difficultés pour le transport des subsistances ; mais, tout calculé, il pensa que rien ne serait plus honteux que d'abandonner ses amis et d'aliéner ainsi tous les esprits. Il exhorta donc les Eduens à supporter courageusement les fatigues et les inconvénients des fournitures et des vivres, et dépêcha en même tems vers les Boyens (3), pour leur annoncer son arrivée et les exhorter aussi à sou-

(1) Langres. (2) Moulins.. (3) Bourbonnais.

tenir vaillamment le premier effort de l'ennemi , et ayant laissé à Agendicum (1) les bagages de toute l'armée sous la garde de deux légions , il se mit en marche.

Le lendemain il marcha à Vellaudunum des Senones (2) ; il l'assiégea , afin de ne rien laisser derrière qui gênât les communications. La place fut investie en deux jours ; le troisième les assiégés vinrent à capitulation ; ils remirent leurs armes , livrèrent leurs chevaux et six cents otages. César y laissa Trebonius son lieutenant , pour tenir la main à l'exécution du traité , et hâta sa marche sur Genabum des Carnutes (3). Les habitans , à la nouvelle du siège de Vellaudunum , croyant que César y serait plus long-tems retenu , faisaient des préparatifs pour jeter du secours dans la place. César y arriva le soir du second jour , et faute de tems remit l'attaque au lendemain , et commanda aux soldats les choses nécessaires pour l'assaut. Comme cette ville a un pont sur la Loire , craignant que les assiégés ne s'échappassent pendant la nuit , il fit tenir deux légions sous les armes. Les habitans , vers minuit , sortirent de la ville et commencèrent à traverser le fleuve. Les coureurs en ayant averti les deux légions , brisèrent les portes et elles entrèrent

(1) Provins : douteux. (2) Château-Landon.
(3) Gien ou Orléans.

dans la place ; on s'en empara ; peu de fuyards purent échapper ; la multitude s'embarrassa sur le pont et dans les rues étroites ; la ville fut pillée et brûlée , le butin abandonné au soldat : l'armée passa la Loire et arriva sur les frontières des Bituriges.

Dès que Vercengétorix apprit l'arrivée de César, il leva le siège et marcha à lui. César avait entrepris celui d'une place qui se trouvait sur son chemin , Noviodunum des Bituriges (1) ; des envoyés de la ville étaient venus traiter de la capitulation , demandant sûreté des personnes et des propriétés ; et César qui avait affaire ailleurs , où son activité l'appelait , leur prescrivit de livrer ôtages , armes , chevaux. Déjà une partie des ôtages était rendue au camp , et tandis que des centurions et quelques soldats entrés dans la ville , faisaient l'inventaire des chevaux et des armes , on vit de loin paraître la cavalerie de Vercengétorix , qui faisait son avant-garde. Dès que les habitans l'aperçurent , l'espoir du secours les détermina. Ils prennent les armes , ferment les portes et bordent les remparts ; les clameurs qui s'élevaient avertirent les centurions qu'il se passait quelque chose de nouveau ; ils tirent l'épée , s'emparent des postes et parviennent à retirer tous leurs soldats.

(1) Nevers ou Neuvi.

César fit sortir sa cavalerie et engager le combat ; les siens étant pressés , il leur envoya six cents cavaliers germains (1) , qu'il avait pris avec lui depuis le commencement de la guerre. Les Gaulois ne purent soutenir leur choc , prirent la fuite après beaucoup de perte et se retirèrent sur leur armée. Alors les habitans , effrayés , saisirent ceux qu'ils crurent avoir soulevé le peuple , les livrèrent à César et se rendirent à lui. César marcha immédiatement après sur Avericum (2) , qui est la plus grande et la plus forte place des Bituriges , située dans un pays fertile : persuadé que la prise de cette ville le rendrait maître de tout l'état.

Vercingétorix (3) , après tant de pertes essuyées

(1) César ne nous dit pas ce que c'était que cette cavalerie germane. Il paraît que c'était de la cavalerie pesante , des chevaux bridés , équipés , tandis que la cavalerie gauloise était formée à la hâte , des levées du pays et sur le pied de cavalerie légère.

(2) Bourges.

(3) Ce personnage de Vercingétorix est un des plus beaux caractères que nous ait tracé l'histoire ; c'est le courage patriotique , l'Hector de l'Iliade , placé par la voix publique à la tête d'une grande nation , armée pour recouvrer sa liberté ; il ne fait

à Vellaudunum , à Genabum , à Noviodunum , convoque un conseil général , et là dit qu'il faut changer absolument le système de guerre et se borner à couper les vivres et empêcher les fourrages à l'ennemi ; que cela leur serait aisé , parce qu'ils étaient forts en cavalerie et que la saison les favorisait ; que l'ennemi ne pouvant encore fourrager au vert , il serait facile de le surprendre en détail , dans les habitations où il était forcé d'aller et où la cavalerie pouvait l'atteindre ; que le salut commun exigeait d'ailleurs des sacrifices particuliers ; qu'il fallait se résoudre à brûler les villages et les habitations aux environs

rien au-dessous de cette grande mission. N'ayant à opposer que des troupes nationales à la tactique, à la discipline romaine et au génie de César, il essaya successivement l'offensive et la défensive ; les revers ne l'abattent pas et il soutient le courage des siens ; les échecs ne sont pas la suite de ses fautes , il n'a même pas la fortune égale ; enfin , nous le verrons bientôt , quand sa cause est désespérée , se dévouer héroïquement pour le salut de tous. Les républicains de Rome ne connurent jamais cette générosité qui sait honorer la vertu dans un ennemi vaincu : la politique de Rome fut toujours que l'ennemi mort était le seul qui ne fût plus à craindre.

de la ville, aussi loin que pouvaient s'étendre les fourrages de l'ennemi ; qu'eux ne seraient point exposés à en manquer , parce que les peuples dont les frontières seraient le théâtre de la guerre leur en fourniraient toujours assez ; qu'alors les Romains seraient forcés de s'éloigner par la disette , ou de s'écarter loin de leur camp pour chercher des vivres , et qu'il importait peu de les détruire ou de leur enlever leurs équipages de vivres , puisque sans ce moyen ils ne pourraient continuer la guerre , mais qu'il fallait pour cela incendier même les bourgs qui par leur assiette ou par leurs faibles fortifications n'étaient pas en état de défense , de peur qu'ils devinssent des refuges pour ceux qui abandonneraient l'armée , ou qu'ils ne servissent à attirer les Romains , par l'espoir d'y trouver des vivres ou du butin ; que si ces moyens leur paraissaient violens et durs , ils devaient penser qu'il serait bien plus dur encore de voir traîner en esclavage leurs femmes et leurs enfans , et d'être ensuite mis à mort , ce qui est le sort inévitable des vaincus.

Son avis fut approuvé d'une voix unanime : en un jour on brûla plus de vingt villes des Bituriges ; on en fit de même dans les états voisins ; de tous côtés on voyait s'élever des incendies , et quoique chacun le supportât avec peine , tous cependant espéraient que le succès de cette terrible mesure les mettrait bientôt en état de re-

couver leurs biens et de réparer leurs pertes. On délibéra , dans le conseil , si on prendrait le parti de brûler Avaricum (1) ou de le défendre. Les habitans tombent aux pieds des Gaulois , les supplient de ne point les forcer à brûler eux-mêmes leur ville , la plus belle de la Gaule , et qui serait à la fois l'ornement et la sûreté de tout l'état ; qu'ils pouvaient facilement la défendre , étant entourée presque de tous côtés par la rivière et par des marais , et n'ayant qu'un front d'attaque étroit et très-resserré. On cède à leurs prières , d'abord contre l'avis de Vercingétorix et ensuite de son consentement , vaincu par les prières et touché de pitié pour ce peuple. On se résout à défendre la place et on y met une garnison d'élite.

Vercingétorix se mit à observer l'armée romaine par des marches courtes et rapprochées , et prit une position couverte par des bois et des marais , à seize milles d'Avaricum , d'où ses espions l'instruisaient , à chaque heure du jour , de ce qui s'y passait , et où il envoyait continuellement ses ordres ; il guettait nos convois et nos fourrageurs obligés de s'écarter au loin , les attaquaient et nous gênait beaucoup , quoiqu'on y pourvût le plus possible , en dérobant les mar-

(1) Bourges.

ches. et en changeant souvent de local et de route.

César avait assis son camp devant la ville, dans cet intervalle étroit entre la rivière et les marais, seul accès praticable pour faire les approches ; on y éleva une terrasse, on dressa les mantelets et on construisit deux tours, car la nature du lieu ne permettait pas de former une circonvallation. César ne cessait de presser les Eduens (1) et les Boyens (2) pour les vivres, mais il gagnait peu ; les uns s'y portaient lentement et de mauvaise grace ; le pays des autres, pauvre et peu étendu, fut bientôt épuisé. La négligence des Eduens, l'indigence des Boyens et l'incendie des habitations furent cause d'une telle disette, que le soldat manqua de pain plusieurs jours, et ne vécut que des bestiaux qu'on allait chercher dans les villages éloignés. César en visitant les travaux où chaque légion était appelée à son tour, offrit plusieurs fois aux soldats de lever le siège, si la disette leur était intolérable ; tous le conjuraient de n'en rien faire, disant que depuis qu'ils combattaient sous lui ils avaient mérité de ne point éprouver cette disgrâce, n'ayant jamais rien entrepris qu'ils ne l'eussent exécuté, et qu'ils la subiraient sur place s'ils quittaient un siège commencé ; qu'ils préféreraient supporter toute espèce

(1) Autun. (2) Bourbonnais.

de privations, plutôt que de laisser sans vengeance le meurtre des citoyens Romains à Orléans : ils répétaient toutes ces assurances à leurs tribuns et à leurs centurions, afin qu'ils les fissent parvenir à César.

Les tours étaient déjà approchées des murs de la ville, lorsque César apprit par des captifs que Vercengétorix, ayant consumé tous les fourrages des environs, avait rapproché son camp d'Avaricum, et que lui-même, avec sa cavalerie et son infanterie légère, accoutumée à combattre avec elles, se disposait à dresser une embuscade à l'endroit où il pensait que les Romains viendraient fourrager le lendemain.

César, averti de sa marche, part en silence au milieu de la nuit et arrive le matin sur le camp de l'ennemi ; Vercengétorix, averti par ses éclaireurs, de l'arrivée de César, fit filer ses bagages dans l'épaisseur du bois et rangea sa troupe dans un lieu élevé et découvert. César aussitôt ordonna de mettre bas les sacs et de préparer les armes.

L'ennemi occupait une hauteur en pente douce, qu'entourait presque de tous côtés un marais d'environ cinquante pieds de large, mais difficile et rompu ; les Gaulois s'y étaient rangés en bataille par ordre de nations, et ayant détruit les ponts et obstrué et muni les passages, ils se fiaient à la force de leur position, prêts à tomber.

sur les Romains au moindre flottement, s'ils tentaient de forcer les passages du marais, malgré le désavantage du terrain. A voir leur contenance, on eût pu croire qu'ils étaient prêts à combattre à armes égales; mais en jugeant l'inégalité des positions, il était aisé de voir que ce n'était de leur part qu'un vain simulacre de parade et d'ostentation. Cependant les légionnaires s'indignaient que l'ennemi, à une si petite distance, osât soutenir leur présence; ils demandaient le signal du combat. César leur fit comprendre avec quel désavantage on combattrait, combien de braves il en coûterait pour vaincre, et quel reproche il mériterait si, les voyant prêts à tout entreprendre pour lui, il ne préférerait pas leur vie à sa gloire. Ayant ainsi calmé les soldats, il les amena le même jour au camp, et fit continuer les travaux du siège.

Vercingétorix, de retour à son camp, fut accusé de trahison pour avoir pris une position proche des Romains, et s'être éloigné avec toute sa cavalerie, laissant tant de troupes sans commandement; on lui reprochait qu'au moment de son absence les Romains fussent venus si promptement, et que toutes ces choses n'avaient pu arriver par le seul effet du hasard; sans doute il aimait mieux et trouvait plus sûr de tenir le commandement des Gaules de l'agrément de César que de leur bienveillance. A ces accusations Vercingétorix

répondait : qu'il n'avait levé le camp que par la disette de fourrage et sur leurs instances ; qu'il s'était rapproché des Romains , se fiant sur la force de sa position , qui se défendait par elle-même ; qu'on ne pouvait faire usage de la troupe à cheval dans un lieu marécageux , et qu'elle avait pu être utile où il l'avait menée ; que c'était exprès et à dessein qu'il n'avait remis le commandement à personne , parce qu'il craignait que la multitude impatiente ne voulût se faire donner l'ordre de combattre , et qu'il s'apercevait depuis long-tems que la mollesse de leur courage leur faisait desirer la fin des travaux de la milice ; que si les Romains étaient venus , c'était l'effet du hasard , ou si quelque traître les avait avertis , on lui devait rendre grace ; il l'avait mis à portée de connaître leur faiblesse , car ils n'ont point osé en venir aux mains et se sont retirés dans leur camp sans combattre ; qu'il ne desirait nullement tenir de César , par une trahison , un commandement qu'il espérait bientôt de la victoire qu'eux et tous les Gaulois avaient droit d'attendre ; qu'ensuite il leur remettrait ce commandement , s'ils croyaient qu'il en reçût plus d'honneur , qu'ils n'en pouvaient retirer d'avantage ; et pour vous prouver , dit-il , la sincérité de mes paroles , écoutez des soldats Romains : alors il produit des esclaves qu'il avait pris les jours précédens dans un fourrage , et qu'il avait matés dans les fers et par là

faim. Ceux-ci, instruits d'avance de ce qu'ils devaient répondre aux questions qui leur seraient faites, disent qu'ils sont des soldats légionnaires que la faim a forcés à sortir secrètement du camp pour essayer s'ils pourraient trouver quelques vivres, grains ou bestiaux ; que la même disette désolait toute l'armée ; que bientôt les forces ne suffiraient plus au travail, et que César avait résolu de lever le siège dans trois jours, si la place ne se rendait pas. Et voilà, dit Vertengétorix, ce que vous devrez à moi, que vous osez accuser de trahison, moi qui vous aurai fait vaincre sans coup férir une armée victorieuse, que la famine aura détruite, et qu'aucune ville n'osera recevoir pendant sa honteuse retraite, car mes ordres y ont pourvu.

Les clameurs s'élèvent, on l'applaudit au cliquetis des armes, selon leur coutume lorsqu'ils approuvent une harangue : on s'écrie que Vertengétorix est un grand général et que la guerre n'a pas pu se faire sous de meilleures auspices ni être mieux conduite ; on décide qu'un renfort de dix mille hommes d'élite sera envoyé dans la ville ; qu'il ne faut point remettre le salut commun aux mains des seuls habitans, qui s'attribueraient tout l'honneur de la victoire s'ils avaient seuls défendu leur ville.

Cependant, à l'infatigable constance de nos soldats, les Gaulois opposaient toutes les ressources

de leur génie imitateur, car c'est un trait caractéristique de ce peuple de savoir parfaitement imiter tout ce que lui transmettent l'invention et l'exemple des autres ; ils détournaient nos faux de siège avec des lacets, et lorsqu'ils les avaient ainsi liées, ils les enlevaient et les tiraient en dedans de leurs murailles avec des machines ; ils venaient aussi, par des galeries souterraines, enlever par-dessous la terre de nos terrasses, et d'autant mieux que leur pays abonde en mines de fer, et qu'ils sont habiles dans l'art de l'extraire par des puits et des conduits souterrains ; ils avaient de plus élevé leurs murailles avec une galerie de charpente recouverte de peaux, et par des sorties continues de nuit et de jour, ils venaient mettre le feu aux ouvrages ou assaillir les travailleurs ; si nos tours s'élevaient par l'augmentation journalière de la terrasse, ils élevaient aussi les leurs, par le moyen de mâts dressés et reliés par des traverses ; ils bouchaient nos galeries de mine avec des pieux aiguisés au feu ; ils versaient de la poix bouillante et roulaient des quartiers de pierres qui éloignaient les approches du mur.

Les murailles des villes gauloises sont construites de cette manière : on pose d'abord une rangée de poutres de toute leur longueur, à la distance de deux pieds ; on les lie l'une à l'autre en dedans et on les couvre de terre en dehors ; on remplit avec de grosses pierres les intervalles ; on

recommence alors au second rang , en conservant les mêmes intervalles , mais de manière que les poutres du second rang se trouvent superposées aux pierres du premier rang , et réciproquement les pierres aux poutres : on achève ainsi l'ouvrage jusqu'à ce que le mur ait atteint sa hauteur. Cet ouvrage , qui n'a rien de difforme par cette inter-jonction de poutres et de pierres , est d'une grande solidité et a de grands avantages pour la défense des places : la pierre se défend du feu , et le bois du choc du bélier , car ces poutres ont quelquefois quarante pieds de long , et , attachées en dedans l'une à l'autre , ne peuvent ni être déjointes ni arrachées par aucun effort.

Tous ces obstacles retardaient le siège , et cependant , malgré le froid , la fange et les pluies continuelles , le soldat supportait et surmontait tous les inconvéniens , en vingt-cinq jours de travail ils avaient élevé une terrasse longue de trois cent trente pieds , et haute de quatre-vingts. La terrasse touchait presque le fossé de la ville , et César , selon sa coutume , se tenait de garde aux travaux , afin que l'ouvrage ne se ralentît pas , lorsque vers la troisième veille on vit la terrasse fumer , les assiégés y ayant mis le feu par une mine ; en même tems s'élèvent de leurs murs de grands cris et ils font une sortie des deux côtés des tours , du haut des murailles d'autres lancent sur la terrasse des torches et du bois sec , de la poix et d'autres maté-
riaux.

riaux propres à exciter l'incendie , tellement que l'on ne savait où courir et où porter les premiers secours ; mais comme César avait établi que deux légions seraient toujours de garde en avant du camp, tandis que d'autres se distribuèrent les heures du travail , il arriva promptement que les uns se mirent à retirer les tours et à former des tranchées à la terrasse pour couper le feu, tandis que la multitude accourait du camp pour l'éteindre.

On combattit ainsi toute la nuit ; l'espoir de vaincre doublait les forces de l'ennemi , il voyait les mantelets des tours brûlés , et nos gens , obligés d'agir à découvert , portaient difficilement les secours nécessaires , tandis qu'eux relevaient sans cesse leurs combattans par des troupes fraîches , le sort de la Gaule leur paraissait dépendre de ce moment décisif. On vit alors un fait digne de mémoire. Un Gaulois posté sur le haut de la tour , lançait des boulets de suif et de poix qu'on lui faisait passer de main en main ; frappé au côté droit d'un trait parti d'un scorpion , on le vit tomber mort ; aussitôt le plus proche passa sur son corps et prit sa place : frappé de même d'un trait du scorpion , un troisième lui succéda , à celui-ci un quatrième ; et le poste fut constamment occupé jusqu'à ce que le feu fût éteint , l'ennemi repoussé , et le combat fini.

Les Gaulois voyant que rien ne leur avait réussi , délibérèrent le lendemain d'abandonner

la ville et de se retirer au camp de Vercingétorix, qui le leur conseillait, et même l'ordonna. Ils croyaient pouvoir l'effectuer sans grande perte, en choisissant l'heure, le camp de Vercingétorix étant peu éloigné, et les marais qui environnent la place devant retarder la poursuite des Romains. Déjà, dans le silence de la nuit, ils se préparaient à partir, lorsque les mères de famille éperdues sortent tout-à-coup des maisons, se jettent en larmes à leurs pieds, et les conjurent de ne pas les livrer à l'ennemi, elles et leurs enfans que leur âge et leur faiblesse ne permettaient pas de les suivre; mais dès qu'elles voient qu'ils sont inébranlables, parce que dans les grands périls la peur l'emporte sur la pitié, alors elles poussent des cris lamentables, et informent les Romains de la fuite générale; les Gaulois effrayés et craignant que la cavalerie ne leur coupe les chemins, renoncent à leur projet.

Le lendemain on fit rapprocher la tour et continuer les travaux du siège; il tombait une pluie abondante, et César crut qu'on pouvait tirer parti de la circonstance. Il s'aperçut que la garde se faisait négligemment sur les murailles; il ordonna aux siens de travailler plus mollement, et expliqua son projet et ses intentions. Les légions armées étaient postées à couvert derrière les mantelets; César leur proposa de recueillir enfin le fruit de tant de travaux, promit un prix à celui qui le

premier escaladerait la muraille , et donna le signal de l'assaut ; tous volent , et bientôt le mur est escaladé.

Les habitans effrayés de la nouveauté de l'attaque , repoussés de la muraille et des tours , se rassemblent en bataillons carrés dans les places publiques , afin d'opposer un front , de quelque endroit qu'on vînt les attaquer ; mais lorsqu'ils s'aperçoivent que l'on ne vient point à eux , et que les soldats romains , s'emparant du circuit des murs , les enveloppent sans descendre pour combattre dans les rues , ils craignent alors de se trouver enfermés , et que toute retraite leur soit impossible. Alors ils jettent leurs armes , se précipitent en foule aux portes de l'autre extrémité de la ville , trop étroites pour leur donner passage ; plusieurs furent massacrés par les soldats , et ce qui était déjà sorti le fut par la cavalerie ; personne ne se livra au pillage , la vengeance du massacre des citoyens romains à Orléans , et le souvenir des peines et des fatigues souffertes , anima les soldats ; on n'épargna ni l'enfance , ni le sexe , ni la vieillesse : d'environ quarante mille , à peine huit cents purent gagner le camp de Vercingétorix , et ce furent ceux qui , aux premiers cris , se jetèrent hors de la ville. Vercingétorix profitant du silence et de l'obscurité , envoya au-devant d'eux des gens à lui et les chefs de troupe , qui les dispersèrent et les emmenèrent

chacun dans le quartier de leur nation ; car il craignit que leur arrivée et la commisération de la multitude n'excitât quelque sédition dans son armée.

Le lendemain il la convoqua, et là il consola les esprits et en ranima le courage; il exhorta à ne point se laisser ni abattre, ni troubler par un échec; dit que les Romains n'avaient pas vaincu par la valeur en bataille rangée, mais par la ruse et par l'art de l'attaque des places; il avouait qu'ils le possédaient mieux que les Gaulois; qu'ils se trompaient s'ils croyaient qu'ils auraient toujours la fortune favorable à la guerre; qu'il n'avait jamais été d'avis de défendre Avaricum (1), et qu'il en appelait à leur propre témoignage; qu'il fallait s'en prendre à leur trop grande condescendance et à l'imprudente présomption des habitans; mais qu'il réparerait bientôt cette perte, et bientôt les états de la Gaule qui s'étaient séparés de la cause générale, s'y rattacheraient par les mesures qu'il avait prises; qu'ainsi réunis, les Gaulois formeraient un corps d'état auquel l'univers entier ne serait pas en état de résister, et ce moment n'était pas éloigné; mais en attendant il convenait qu'on se mît à fortifier le camp pour être en état de repousser les attaques subites de l'ennemi.

(1) Bourges.

. Cette harangue ne déplut point aux Gaulois ; on lui sut gré surtout de ne point perdre courage après un si grand revers , et de ce qu'il ne s'était point caché et ne fuyait point les regards de la multitude. On lui tint compte de la prévoyance qu'il avait montrée , quand il voulut d'abord qu'on brûlât Avaricum , et ensuite qu'on l'abandonnât. Ainsi , lorsque les autres généraux perdent la confiance et leur crédit par des échecs , lui au contraire vit s'accroître son autorité de jour en jour ; joint à cela , l'espoir qu'ils avaient de voir bientôt , selon sa promesse , les autres états se réunir à eux ; les Gaulois dès-lors prirent l'habitude de fortifier leur camp , et tel fut sur eux l'effet de l'adversité , qu'impatiens et mous aux travaux , ils se plièrent alors à tout ce que l'autorité exigea d'eux. Vercingétorix aussi , fidèle à ses promesses , travaillait sans relâche à chercher des ressources dans son génie pour parvenir à se rallier les autres états , et attirait à lui les principaux chefs , par des présens et par des promesses ; il choisissait pour ces négociations , des hommes capables , qui sussent les capter par leur discours ou par leurs caresses ; il eut soin d'armer et vêtir ceux qui avaient échappé au massacre d'Avaricum ; pour compléter son armée , il ordonna à chaque état de lui fournir un certain nombre d'hommes , fixa le lieu et le jour où ils devaient être rendus ; il ordonna encore de rechercher et de lui envoyer tous les archers ,

qui étaient en très-grand nombre dans la Gaule ; il répara ainsi promptement les pertes qu'il avait faites à Avaricum , et peu de temps après, Theutomanus , dont le père Olivacon avait reçu du sénat le titre d'ami du peuple romain , lui amena une nombreuse cavalerie qu'il avait levée en Aquitaine.

César trouva dans Avaricum beaucoup de vivres , et y séjourna quelque tems pour refaire son armée qui avait souffert des travaux et de la disette. Déjà l'hiver finissait et la saison le rappelait aux opérations de la guerre ; il se disposait à marcher à l'ennemi , soit pour essayer de le tirer de ses bois et de ses marais , soit même pour entreprendre de le réduire par un siège , lorsque des députés des Eduens vinrent le trouver , et le conjurèrent de pourvoir au plus tôt à la sûreté de leur pays ; de tout tems leur coutume était d'élire un magistrat revêtu d'un pouvoir suprême , mais annuel ; en ce moment deux se trouvaient élus , et prétendaient tous deux l'avoir été légalement : l'un était Convictolicans , jeune homme illustre par sa naissance et par ses qualités personnelles ; l'autre était Cotus , né d'une maison très-ancienne , jouissant d'un grand crédit par lui-même et par sa famille , et dont le frère Vedaliacus avait occupé la même charge l'année précédente ; tout le pays était en armes , le sénat partagé , le peuple divisé en deux partis , suivant la clientèle des deux prétendans. Si cette querelle se prolongeait , la guerre

civile était inévitable ; l'autorité de César et sa prompte intervention pouvait seule l'empêcher.

Quoique César sentît tout l'inconvénient de s'éloigner de l'ennemi et du théâtre de la guerre , mais jugeant aussi combien il pouvait être dangereux que ces dissensions vinssent à s'établir dans un état allié depuis si long-temps et si intimement au peuple romain , et qu'une ville qu'il avait toujours soutenue , et qu'il s'était plu même à décorer et à élever , fût livrée aux violences et aux discordes civiles , ce qui bientôt porterait le parti le plus faible à recourir à Vercingétorix , il crut qu'il devait , avant tout , y pourvoir ; et , comme par les lois du pays les premiers magistrats ne pouvaient sortir du territoire , il résolut de s'y rendre afin de ne point paraître contrevenir à leurs usages. Il appela donc à lui , et convoqua à Décetia (1) le sénat et les deux contendans. Presque tous les habitans des environs s'y étaient rendus. César , par les informations qu'il fut à portée de prendre , apprit que l'élection de Cotus s'était faite par un petit nombre secrètement convoqué ; que les lois relatives au lieu et au tems des élections n'avaient pas été suivies ; que le frère avait été élu par le frère , tandis que les lois ne permettaient même pas que deux personnes de la même famille fussent non-seulement magistrats ,

(1) Décise.

mais même membres du sénat ensemble ; il obligea Cotus de se démettre , et maintint Convictolicans qui avait été nommé par le choix des prêtres , avec l'intervention des magistrats et selon les coutumes du pays.

Cette affaire réglée , il exhorta les Eduens à oublier leurs querelles , et cessant toutes discordes civiles , de s'occuper uniquement de la guerre et de mériter les récompenses qu'ils avaient droit d'attendre de lui après la pacification des Gaules ; il ordonna de lui envoyer dix mille hommes et toute leur cavalerie , qu'il comptait distribuer dans les postes de communication pour la sûreté des convois. Alors il partagea l'armée , donna quatre légions à Labienus pour marcher contre les Sérones et les Parisiens , et lui , avec les six autres , alla chez les Arvernes et à Gergovia (1) , ville située sur la rivière d'Allier. Dès que Vercingétorix eut connaissance de sa marche , il le suivit et côtoya son armée après avoir fait rompre tous les ponts.

Comme les deux armées n'étaient séparées que par la rivière , souvent les camps assis vis-à-vis l'un de l'autre , les corps avancés des Gaulois empêchaient qu'on ne pût construire des ponts. César se trouvait très-embarrassé ; il craignait que l'été se passât ainsi à s'observer ,

(1) Moulins.

parce que l'Allier n'est guère guéable qu'à l'automne. Pour sortir de là, César imagina d'établir son camp dans un lieu couvert de bois et vis-à-vis l'un des ponts que Vercingétorix avait fait détruire; le lendemain il y resta caché avec deux légions, et fit partir le reste des troupes avec tous les équipages, avec la précaution de réduire chaque légion à quatre cohortes, afin que le nombre des légions parût être le même. Il leur recommanda de prolonger le plus possible les distances entre les colonnes en marche; et lorsque l'heure fut venue où il put conjecturer qu'elles étaient arrivées à leur campement, il se mit à faire rétablir le pont sur les mêmes piles dont la partie inférieure était restée debout. Ayant promptement achevé l'ouvrage, il fit passer ses deux légions, choisit un terrain convenable pour camper, et fit revenir à lui les autres légions et le reste des troupes. Vercingétorix, dès qu'il en fut averti, craignant d'être forcé à donner bataille malgré lui, se porta en avant à grandes journées.

César, partant de ce lieu, parvint, en cinq campemens à Gergovia (1); le même jour, après un léger combat de cavalerie, il alla reconnaître la place. Sa situation, sur une haute montagne escarpée, et dont tous les accès sont difficiles, l'obligea à renoncer à une attaque de vive force,

(1) Moulins.

il ne crut devoir commencer le siège qu'après avoir assuré ses moyens de subsistance. Vercingétorix s'était campé sous les murs de la ville, occupant toutes les hauteurs par les troupes de chaque nation qu'il avait postées avec des intervalles, ce qui rendait l'aspect de cette montagne terrible et formidable. Tous les jours, au lever du soleil, les chefs qu'il avait choisis pour former son conseil, se rendaient à ses ordres, soit pour recevoir ses instructions, soit pour agir ; tous les jours il engageait un combat de cavalerie ; il y mêlait des archers, et essayait ainsi ce qu'il pouvait attendre de l'esprit et de la valeur des siens.

Il y avait vis-à-vis la ville, au bas de la montagne, une colline élevée, isolée et d'une assiette très-forte : si les nôtres s'en rendaient maîtres, on gênait beaucoup l'ennemi pour aller à l'eau et au fourrage : ce poste était faiblement gardé. César marcha de nuit, et avant qu'on pût envoyer du secours de la place, le poste fut enlevé ; il y plaça deux légions, fit tirer d'un camp à l'autre un double retranchement de douze pieds de large pour assurer la communication contre toute attaque soudaine.

Cependant Convictolicans, qui avait été établi par César suprême magistrat d'Autun, sollicité par les Arvernes, séduit par l'argent et par des promesses, commence à entrer en pourparler avec quelques jeunes gens, parmi lesquels étaient Litavicus et ses frères, nés d'une famille nombreuse

et considérée dans le pays, leur fait part des subsides, leur rappelle qu'ils sont nés pour la liberté, et même pour commander aux autres, et que le seul état des Eduens suspend la victoire certaine du reste des Gaules, que leur prépondérance seule contient; mais qu'eux se déclarant, il ne reste plus une place de sûreté aux Romains; que pour lui il n'avait obtenu de César que ce que lui donnaient la justice et le bon droit, et qu'il ne voyait pas pourquoi les Ednens prendraient les Romains pour arbitres de leurs différends, plutôt que les Romains les Eduens; mais qu'avant tout il préférerait la liberté à César. Aussitôt cette jeunesse, émue par le discours de son chef et par le prix proposé et convenu, ne songe qu'à exécuter le projet dont ils croient déjà former le conseil. N'espérant pas pouvoir amener l'état à déclarer ouvertement la guerre, ils délibèrent de mettre Litavicus à la tête des dix mille hommes qu'on doit fournir à César, de le charger de les lui mener, et de lui envoyer en avant les frères de Litavicus, laissant ensuite au tems à amener les circonstances qui décideraient de la conduite à tenir.

Litavicus accepte le commandement, et lorsqu'il n'est qu'à trente milles de Gergovia, il convoque subitement les soldats et paraît dans l'assemblée, fondant en larmes: « Amis, dit-il, qu'allons-nous faire? Toute notre cavalerie, toute notre noblesse a péri; Eporédorix et Virdumarus,

sous prétexte de trahison , ont été mis à mort par les Romains sans aucune forme de procès ; vous allez l'apprendre de ceux qui ont échappé au massacre : la douleur que me cause la perte de mes frères et de toute ma famille ne me permet pas de vous en faire le récit. » Alors paraissent ceux qu'il avait instruits de leur rôle , et ils répètent à la multitude ce que Litavicus venait de dire : qu'on avait fait mourir beaucoup de cavaliers éduens , parce qu'on les accusait d'avoir eu des correspondances avec les Arvernes ; qu'eux s'étaient cachés dans la foule des soldats , et s'étaient évadés pendant la nuit. Alors on se récrie ; on conjure Litavicus de pourvoir au salut de tous et au sien. « Eh ! qu'avons-nous , dit-il , à délibérer ? que pouvons-nous faire ? qu'aller nous joindre aux Arvernes dans la ville assiégée. Doutons-nous qu'après un tel forfait les Romains ne soient déjà en marche pour se défaire de nous ? S'il nous reste quelque courage , poursuivons la vengeance de ceux qui ont péri si misérablement , et exterminons ces brigands. » Il leur montre en même tems les citoyens romains qui se croyaient en sûreté sous son escorte ; on pille le convoi de vivres qu'ils conduisaient , et Litavicus les fait périr dans les tourmens ; il députe ensuite des envoyés dans tout l'état d'Autun , y répand les mêmes impostures du meurtre des cavaliers et des chefs , et les exhorte à l'imiter dans leur vengeance.

Il y avait dans le camp deux jeunes nobles éduens, Eporédorix et Virдумarus ; Eporédorix, d'une illustre origine et tenant à une famille très-puissante ; Virдумarus, du même âge et de même mérite, mais d'une naissance bien moins relevée, que César, à la recommandation de Divitiac, avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux premiers honneurs. Ils servaient dans la cavalerie ; nominativement désignés par César, ils se disputaient la première place, et s'étaient trouvés d'avis et de parti différens dans les divisions récentes des magistrats : l'un avait tenu pour Convictolicans, l'autre pour Cotus, et chacun avait soutenu son opinion de tous ses moyens. Dès qu'Eporédorix avait connu le dessein de Litavicus, il était venu au milieu de la nuit en instruire César, le conjurant de ne pas souffrir que, par les mauvais conseils de quelques jeunes gens, l'état se trouvât séparé d'intérêts et d'alliance avec le peuple romain, et qu'il prévoyait ce malheur si tant de milliers d'hommes allaient se joindre à l'ennemi, parce que leur famille s'intéresserait toujours à eux, et que l'état ne pourrait pas leur retirer toute affection. Cette nouvelle donna beaucoup d'inquiétude à César ; il avait toujours affectionné les Eduens. Sans balancer, il prit quatre légions sans bagage, avec toute la cavalerie ; et sans prendre le tems nécessaire pour resserrer le camp, la chose ne souffrant aucun délai, il y laissa deux légions aux ordres de Q. Fa-

blius, son lieutenant. Il veut faire arrêter les deux frères de Litavicus ; mais ils venaient de s'évader, et de passer à l'ennemi. Après avoir exhorté les soldats à ne pas se rebuter des fatigues de la marche dans une circonstance si urgente, assuré de leur bonne volonté, il s'avance ; et après une traite de vingt-cinq milles, il se trouve en vue du corps des Eduens ; il jette en avant sa cavalerie, lui recommandant de ne tuer personne, de retarder et arrêter leur marche ; il ordonne à Eporédorix et Viridunarus (qu'on leur disait avoir été massacrés) de se porter en avant, de se montrer aux leurs et de les appeler à eux. Dès qu'ils sont reconnus, et que la fraude de Litavicus est découverte, les Eduens jettent leurs armes, tendent les mains et demandent la vie. Litavicus gagne Gergovia, suivi de ses cliens, pour qui c'est un crime et un déshonneur d'abandonner leur chef dans tel extrême danger qu'il puisse se trouver.

César fit partir à l'instant des envoyés vers les Eduens pour les instruire de l'état des choses et leur apprendre qu'il avait épargné et conservé leurs gens, dont le droit de la guerre lui eût permis de disposer ; et après avoir donné trois heures de nuit de repos à son armée, il se remit en marche vers Gergovia. A moitié chemin, des cavaliers dépêchés par Fabius viennent lui apprendre en quel danger se trouve le camp : une multitude d'ennemis l'avait attaqué ; des troupes

fraîches se succédaient sans relâche, tandis que les nôtres, réduits à un petit nombre, obligés de garnir une vaste enccinte de remparts, ne pouvaient quitter un instant leur poste; déjà plusieurs avaient été blessés par la quantité de flèches et de traits de toute espèce; que cependant les machines de guerre avaient bien servi; Fabius, à leur départ, s'était décidé à murer les portes, n'en conservant que deux, à faire ajouter des mantelets au rempart, il s'attendait à être attaqué le lendemain. A ces nouvelles, César hâta sa marche, et par la diligence des soldats il arriva à son camp avant le lever du soleil.

Tandis que ces choses se passent à Gergovia, les Eduens, aux premières nouvelles qu'ils reçoivent, sans se donner le tems d'examiner, selon leur usage de prendre pour certain ce que le plus léger bruit leur apprend, les uns, par ressentiment ou par légèreté, les autres, par ardeur du pillage, se mettent à dilapider les propriétés des citoyens romains, massacrent les uns, traînent les autres en esclavage. Convictolican laisse aller les choses, et sous main excite la fureur du peuple, afin de l'engager sans retour dans la révolte par ses excès. M. Aristius, tribun militaire, se rendait à sa légion, et faisait route sur leur parole; ils le forcent de sortir de la ville de Cabillona (1), ainsi

(1) Châlons.

que tous ceux que le commerce y avait appelés ; ils les attaquent ensuite sur les chemins, les dépouillent de tous leurs équipages, obsèdent jour et nuit ceux qui se défendent ; et, après beaucoup de monde tué de part et d'autre, ils parviennent ainsi à faire prendre les armes à un plus grand nombre.

Mais lorsqu'ils apprennent la vérité des faits , et que tous leurs soldats sont entre les mains de César, ils recourent à Aristius , et lui remontrent que rien ne s'est fait par délibération publique ; ils ordonnent une enquête des biens pillés, mettent en vente ceux de Litavicus et de ses frères, et députent vers César pour se disculper. Toutes ces démarches n'avaient pour but que de retirer leurs soldats de son armée ; mais épouvantés de leurs crimes, effrayés des indemnités qu'il faudra pour compenser le dommage , un grand nombre de coupables s'y trouvant intéressés, craignant de plus le châtimement mérité, ils tiennent secrètement entr'eux des conseils de guerre, et commencent à solliciter les autres villes par des émissaires. Quoique César sût à quoi s'en tenir sur tout cela, cependant il reçut et écouta favorablement les députés, leur dit qu'il n'imputait point à l'état entier ce qui était arrivé par l'emportement et l'égarement de la multitude, et que sa bienveillance envers les Eduens n'en était point altérée ; mais s'attendant à de plus grands mouvemens dans les Gaules, il songea aux

moyens de se retirer honorablement du siège de Gergovia, et de réunir son armée, de peur que son départ n'eût l'air d'une fuite.

Tandis qu'il était occupé de cette pensée, l'occasion se présenta de mener l'affaire à bien. Visitant les travaux dans le petit camp, il s'aperçut qu'une colline occupée par l'ennemi, qui les jours précédens était si couverte de troupes qu'à peine pouvait-on voir le terrain, était alors presque abandonnée : étonné, il questionne les transfuges, il en arrivait chaque jour un grand nombre ; il apprend d'eux ce qu'il avait déjà reconnu par les éclaireurs, que le sommet de cette colline était de niveau à la ville, mais que le passage pour y aller était boisé et étroit ; que ce poste inquiétait beaucoup les habitans : ils sentaient que les Romains étant déjà maîtres de l'autre colline, s'ils venaient à s'emparer de celle-ci, eux se trouveraient resserrés et n'auraient plus de sortie pour aller au dehors ni au fourrage, et que Vercingétorix y avait porté tout son monde pour le fortifier.

D'après ce rapport, César y envoie la nuit plusieurs corps de cavalerie, et leur enjoint de battre la campagne avec grand bruit. A l'aube du jour, il fait sortir du camp tous les chevaux de bât, les mulets, les bagages, fait prendre aux muletiers des casques pour simuler de loin des cavaliers, en mêle quelques-uns parmi eux, et leur donne ordre de tourner autour des collines, et d'affecter de se

disperser en pelotons pour battre au loin l'estrade, et leur assigne un rendez-vous commun, après de longs détours. Toute cette manœuvre s'apercevait de loin, la ville ayant vue sur le camp, mais non d'assez près pour pouvoir distinguer les objets; il fait marcher une légion sur cette hauteur, et après s'être un peu avancée, il lui fait faire halte dans un endroit couvert et boisé: l'inquiétude des Gaulois augmente, et ils portent à ce point toutes leurs forces. César, voyant le camp ennemi presque abandonné, fait filer ses troupes en détail du grand camp dans le petit; et pour n'être pas aperçu de la ville, on baisse les enseignes et ôte les panaches: il explique son plan d'attaque aux lieutenans qu'il avait préposés à chaque légion, recommande d'abord que l'on contienne le soldat, que l'ardeur du combat ou l'espoir du butin porterait en avant; leur remontre le désavantage de la position qui ne peut se compenser que par la vivacité de la marche et de l'attaque; qu'il s'agissait d'une surprise plutôt que d'un combat: en même tems il donne le signal, et à son aile droite fait monter les Eduens par un autre chemin.

Le mur de la ville était distant de la plaine et du pied, de la hauteur d'environ douze cents pas, mais les plis du terrain augmentaient la distance; à mi-côte sur toute la longueur de la pente, et en suivant les irrégularités du sol, les Gaulois avaient construit un mur de grandes pierres et de six pieds

de haut pour retarder la première impétuosité d'une attaque, et laissant toute la partie basse sans l'occuper, ils avaient rempli de campemens tout l'intervalle qui séparait le mur de ceux de la ville. Au signal, les soldats gagnent rapidement le mur, le franchissent et se rendent maîtres de trois camps; et leur attaque fut si vive, que Theutomatus, roi des Nitobriges, surpris dans sa tente faisant la méridienne, fut obligé de se sauver moitié nu, eut son cheval blessé, et n'échappa qu'à peine aux soldats qui pillaient son camp.

César voyant son objet rempli, fit sonner la retraite: la dixième légion, avec laquelle il avait pu s'expliquer, s'arrêta; mais les soldats des autres légions, séparées par un ravin assez profond, n'entendirent pas le signal; cependant ils furent d'abord contenus par les tribuns et les centurions, selon l'ordre qu'ils avaient reçu de César. Exaltés par l'espoir d'une prompte victoire, et emportés par la fuite précipitée de l'ennemi, croyant aussi qu'après tant de combats glorieux, rien n'était impossible à leur valeur, ne s'arrêtèrent dans leur poursuite que près des murs et des portes de la ville. Alors il s'éleva de grands cris de toutes les parties du rempart; ceux qui étaient les plus éloignés, croyant que l'ennemi était maître de la ville, se jetèrent en bas des murailles; les mères de famille jetaient du haut des murs leurs habits et leur argent, et le sein découvert, les

bras étendus, suppliaient les soldats de les épargner et ne pas les traiter comme à Avaricum, où on n'avait fait grâce ni au sexe ni à l'âge; quelques-unes, se faisant descendre par les mains, allèrent se rendre aux soldats. Le centurion L. Fabius, de la troisième légion, avait dit parmi les siens, que les prix distribués à l'assaut d'Avaricum lui donnaient l'envie d'en gagner, et qu'il prétendait que personne ne serait au haut du mur avant lui; il prit trois de ces manipulaires, et se fit soulever par eux, puis les aida à monter.

Cependant ceux des assiégés qui, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient portés de l'autre côté de la ville pour travailler aux retranchemens, entendent les cris, et, par des menaces réitérées, apprennent que l'ennemi s'est emparé de la ville; alors ils envoient de ce côté toute leur cavalerie, et y courent en hâte: à mesure qu'ils arrivaient, ils se rangeaient sous les murailles, et augmentaient ainsi le nombre des combattans. Quand ils furent en forces, les femmes qui, peu auparavant, tendaient les mains aux Romains et les suppliaient, s'adressent aux Gaulois, et, selon l'usage du pays, se font voir à eux les cheveux épars, et élevant vers eux leurs enfans: la partie n'était plus égale pour les Romains, ni par le local, ni par le nombre; fatigués de la course et de la durée du combat, ils se soutenaient avec peine contre des troupes fraîches. César voyant les siens dans une mauvaise po-

sition , craignant pour eux , et le nombre des ennemis s'augmentant continuellement , fit dire à M. Sextius , qu'il avait laissé à la garde du petit camp , de faire promptement avancer sa réserve , et de se placer au pied de la colline , sur le flanc droit de l'ennemi , afin que si les siens étaient pressés dans leur retraite , l'ennemi fût intimidé et arrêté dans sa poursuite ; il se porta un peu en avant avec sa légion , et attendit l'issue du combat.

Pendant qu'on en était aux mains opiniâtrément , les Gaulois se fiant à leurs murailles et à leur nombre , et les nôtres à leur valeur , virent tout-à coup paraître sur leur flanc déconvert la troupe des Eduens que César avait fait marcher par leur droite , et monter par un autre chemin pour faire diversion en occupant une partie des ennemis. La ressemblance des armes étonna beaucoup les nôtres ; et quoiqu'ils se montrassent avec le bras droit nu , ce qui est entr'eux le signe de paix , nos gens n'osaient s'y fier , croyant que ce pouvait être une ruse de l'ennemi ; en même tems on vit précipiter du haut des murailles les corps de L. Fabius et de ceux qui , étant montés avec lui , avaient été enveloppés et tués. M. Petreinus , centurion de la même légion , qui s'efforçait de briser une porte , accablé par le nombre et désespérant de sa vie , ayant déjà reçu plusieurs blessures , s'adressa à ses manipulateurs qui l'avaient suivi ; « C'est moi , dit-il , qui vous ai engagés dans le

péril où l'amour de la gloire nous a conduits : mais puisque je ne puis en sortir avec vous , je pourrai du moins à votre sûreté ; je vais vous en donner les moyens , profitez-en. » Alors il s'élança au milieu des ennemis , en tue deux , écarte un moment les autres de la porte , et dit aux siens qui tentaient de le dégager : « C'est en vain que vous voulez me secourir ; déjà mon sang et mes forces s'épuisent : laissez-moi , retirez-vous pendant que vous en avez le moyen , et rejoignez votre légion. » Peu après il tomba en combattant , et sauva ainsi les siens (1).

Pressés de toutes parts , les nôtres furent repoussés , après avoir perdu quarante-six centurions ; la dixième légion arrêta la poursuite trop vive des

(1) Tout ce récit est un peu compliqué , comme la manœuvre qu'il veut décrire , et aussi comme la première conception de César : il s'agit d'un stratagème très-délié , très-fin , auquel trois ou quatre corps différens et sans communication doivent concourir. César compte beaucoup sur l'intelligence de ses lieutenans et sur leur exactitude à suivre les instructions qu'ils ont reçues de lui : César est ici , par la ruse , l'émule d'Annibal , et le succès de cette entreprise explique la constance de la fortune en faveur des armes romaines. Intelligence , valeur , dévouement , obéissance des chefs et des soldats , la fortune est toujours de ce côté.

Gaulois : elle était postée sur un terrain moins désavantageux , et dans sa retraite elle fut reçue par les cohortes de la treizième occupant la hauteur avec T. Sextius. Dès que les légions eurent gagné la plaine , elles firent face à l'ennemi ; et Vercingétorix ramena les siens du pied de la montagne dans la ville. Cette journée coûta environ sept cents hommes.

Le lendemain , César rassembla l'armée , et réprimanda la témérité et l'avidité de ceux qui avaient cru pouvoir juger du moment convenable pour marcher et agir sans écouter le signal de retraite , ni pouvoir être retenus par les tribuns et les commandans de légions ; il leur démontra de quelle importance était l'avantage du terrain , puisque lui-même pouvant battre les Gaulois à Avaricum , les ayant surpris sans chefs et sans cavalerie , il avait cependant respecté leur position , et n'avait pas voulu d'une victoire qui pouvait être disputée et coûter trop cher ; et quoiqu'il admirât leur courage , que n'avaient étonné ni les retranchemens du camp ennemi , ni l'elevation de leurs postes , ni même la hauteur des murs de la ville , il blâmait et réprimait la présomption et la désobéissance de ceux qui avaient cru juger mieux que leur général , et du moment et des moyens de vaincre ; qu'il n'estimait pas moins dans ses soldats la docilité et la réserve que la force et la grandeur de courage.

Cela dit, il renvoya le soldat rassuré, de manière que cet échec ne fit aucun mauvais effet sur son esprit. On n'imputa point à la valeur de l'ennemi ce qui ne tenait qu'au désavantage du terrain; ensuite s'occupant toujours du projet de retirer l'armée, il la fit sortir et la mit en bataille devant le camp dans un terrain égal. Vercingétorix en ayant fait autant, il s'engagea un combat de cavalerie : on eut de l'avantage, et César fit rentrer ses troupes. Le lendemain il réitéra la même épreuve, et crut alors en avoir assez fait pour rabattre de la jaectance gauloise, et pour affermir l'esprit du soldat. Il marcha vers les Eduens, et l'ennemi ne le suivant point, il arriva le troisième jour au pont de l'Allier, le fit reconstruire et passa l'armée.

Là Éporédorix et Viridumarus vinrent à lui, et l'instruisirent que Litavicus était parti avec toute sa cavalerie pour soulever le pays, et qu'il serait important de les prévenir pour rassurer les esprits. Quoiqu'il eût déjà souvent éprouvé la perfidie des Eduens, et qu'il vît bien qu'ils ne voulaient s'éloigner de lui qu'afin de hâter la défection de tout l'état, cependant il ne voulut point les retenir pour ne pas aliéner les esprits par une violence, et aussi pour ne pas donner à penser qu'il eût quelque inquiétude; il leur rappela seulement à leur départ tout ce qu'il avait fait pour leur nation; qu'il les avait trouvés affaiblis, humiliés, obligés
de

de se renfermer dans leur ville , leurs champs envahis , leurs troupes désarmées , sous le poids d'un tribut et leurs ôtages livrés à leur grande honte , et que de là il les avait élevés à un tel degré de prospérité , qu'ils étaient non-seulement rétablis dans leur premier état , mais même qu'il les avait placés fort au-dessus des tems de leur plus haute fortune. Après cet avertissement , il les congédia.

Nevers est une ville des Eduens située avantageusement sur la Loire : César y avait déposé les ôtages , les grains , la caisse militaire et une grande partie de ses équipages et de ceux de l'armée ; il y avait aussi établi le dépôt des remotes qu'il avait fait acheter en Espagne et en Italie. Eporédorix et Viridomare y étant venus , prirent connaissance de l'état des choses , surent que Litavicus avait été bien reçu à Autun , qui est la capitale de l'état , et dont l'influence est décisive ; que Convictolican et la majeure partie du sénat étaient venus au-devant de lui , et qu'ils avaient publiquement député à Vercingétorix pour traiter avec lui. Ils crurent donc ne pas devoir laisser perdre une si belle occasion ; ils massacrent la garde laissée à Nevers , les marchands , les voyageurs romains , se partagent l'argent et les chevaux , font conduire les ôtages à Autun entre les mains des magistrats , et n'espérant pas pouvoir tenir dans la ville , ils y mettent le feu , afin qu'elle ne puisse être d'aucun service aux Romains , chargent le

plus qu'ils peuvent de grains sur des bateaux , et abandonnent le reste aux flots ou aux flammes ; ils lèvent ensuite des troupes de tous côtés , disposent des postes le long du fleuve , et font courir dans le pays , des partis de cavalerie pour jeter partout la terreur ; ils espéraient forcer les Romains à évacuer le pays , soit par la disette des vivres , ou les leur couper entièrement , et la circonstance les favorisait : la Loire était grossie par les neiges , et tous les gués impraticables.

Alors César jugea qu'il fallait se hâter , afin que s'il était obligé de construire des ponts pour passer la Loire , il ne laissât pas du moins aux ennemis le tems d'assembler de plus grandes forces sur l'autre rive. Il rejeta toute pensée de se retirer dans la province romaine , d'abord , parce qu'il ne jugea pas que cela fût absolument nécessaire , et qu'il prévoyait de grandes difficultés au passage des montagnes des Cévennes , et surtout parce que la honte et le déshonneur de cette retraite lui parut le pire de tous ces inconvéniens ; enfin il avait à cœur de rejoindre Labienus et les légions qu'il lui avait laissées. Ainsi , forçant de marche jour et nuit , il arriva à la Loire lorsqu'on l'y attendait le moins ; ayant aussitôt fait sonder les gués par la cavalerie , en ayant trouvé un praticable où le soldat n'avait de l'eau que jusqu'aux aisselles , et pouvait soulever ses armes au-dessus du courant , il eut soin de faire rompre , en plaçant les gens à

cheval au-dessus , il disposa l'armée et traversa le fleuve sans accident. L'ennemi étonné ne disputa point le passage ; aussitôt il fit fourrager les blés dans les champs, rassembla des bestiaux, pourvut ainsi l'armée de vivres, et marcha sur Sens.

Pendant que ces mouvemens se passaient à l'armée de César, Labienus avait marché vers Lutèce, après avoir laissé à Sens, pour la garde des bagages, des recrues récemment arrivés d'Italie. Lutèce est le chef-lieu des Parisiens, situé dans une île de la Seine. Au bruit de son arrivée, de grandes troupes s'assemblèrent ; le commandement général fut déferé à Camulogène, Aulercé, malgré son grand âge, à cause de son expérience et de son habileté reconnues dans l'art de la guerre ; ayant remarqué que tous les environs de la place étaient des marais formés par la Seine, il y plaça ses troupes pour nous disputer le passage. Labienus travailla d'abord à se frayer un chemin en comblant le terrain marécageux avec des claies, des fascines et des terres, et couvrant les côtés avec des mantelets : voyant que l'ouvrage présentait trop de difficultés, il décampa en silence au milieu de la nuit, et retourna à Melun par le même chemin qu'il avait tenu.

Melun est un bourg des Sénones, situé, ainsi que Lutèce, dans une île de la Seine. Labienus se saisit d'une cinquantaine de barques, et les ayant jointes ensemble et chargées de soldats, il n'éprouva presque aucune résistance des habitans surpris ; la

plupart étaient à la guerre sous Lutèce. Il s'empara de la ville , refit le pont que les Gaulois avaient coupé peu de jours avant , passa la Seine , et suivant son cours , retourna vers Lutèce. Alors l'ennemi averti par ceux qui avaient fui de Melun , met le feu à cette ville , fait couper le pont , quitte les marais , et vient camper sur l'autre rive vis-à-vis Lutèce et en face du camp de Labienus.

On savait déjà que César avait quitté le siège de Gergovia ; on savait la défection des Eduens , et qu'elle avait eu du succès. On disait que César , n'ayant pu passer la Loire , et pressé par la disette des vivres , avait ramené l'armée dans la province romaine. Les Bellovaques (1) instruits du soulèvement des Eduens , et déjà assez disposés à remuer , commencent à lever des troupes et à se préparer à la guerre. Labienus vit alors qu'il fallait changer de système ; qu'il ne s'agissait plus de faire des conquêtes et de battre l'ennemi , mais bien de ramener l'armée saine et sauve à Sens. D'un côté , il voyait les Bellovaques , nation guerrière , prêts à venir sur lui ; de l'autre , Camulogène avec une armée formée et en état , et ses légions séparées de leur dépôt par un grand fleuve : au milieu de ces embarras , il n'eut recours qu'à son génie et à son courage. Le conseil assemblé , il recommande que les dispositions qu'il va expliquer soient exécutées

(1) Beauvais.

avec adresse et promptitude. Les bateaux qu'il avait amenés de Melun furent distribués aux chevaliers romains, avec ordre de descendre le fleuve à la première veille, de s'avancer quatre milles, et de l'attendre là; il laisse de garde dans le camp les cinq cohortes qu'il juge les plus faibles, et fait marcher les cinq autres avec les équipages, en remontant le fleuve, et leur enjoint de faire beaucoup de bruit; il rassemble aussi des nacelles et leur fait prendre la même direction à grand bruit de rames; et lui, avec trois légions, part en silence, et rejoint ses bateaux où il leur avait dit de l'attendre.

Arrivés là, les éclaireurs de l'ennemi qui étaient répandus sur toute la rive, furent surpris et tués; un grand orage qui s'éleva leur ayant ôté la vue des Romains en marche, l'armée passa promptement la rivière par la diligence des chevaliers romains à qui cette opération fut confiée.

Presque en même tems on faisait le rapport à l'ennemi qu'il y avait un grand mouvement dans le camp romain; qu'une troupe nombreuse remontait le fleuve; qu'on y avait entendu un grand bruit de rames, et qu'un peu au-dessous on avait vu des soldats descendre sur des bateaux. Alors ne doutant pas que l'armée passait le fleuve en trois endroits, et que la défection des Eduens précipitait la fuite, ils se partagent aussi en trois corps; ils en laissent un de garde vis-à-vis notre camp;

un autre devait aller vers Meudon , et s'avancer autant qu'auraient fait les bateaux; le reste marcha contre Labiénus.

Au point du jour toute notre armée avait passé, et on découvrait celle de l'ennemi. Labienus exhorte ses soldats à se souvenir de leur ancienne vertu et de tant de combats glorieux ; ils devaient penser que César , sous lequel ils avaient remporté tant de victoires , était présent, et qu'ils combattaient sous ses yeux.

Au premier choc, à l'aile droite que tenait la septième légion, l'ennemi fut enfoncé et mis en fuite ; mais à la gauche, où était la douzième, après avoir lancé le javelot et fait tomber presque tout le premier rang, les autres résistaient vigoureusement et ne donnaient aucun signe de flottement et de désordre. Camulogène était là en personne, et exhortait les siens : le combat restait douteux et l'issue incertaine ; mais les tribuns de la septième apprenant ce qui se passait à la gauche, firent faire un mouvement de conversion à leur légion, et vinrent se montrer à dos de l'ennemi ; alors aucun ne quitta son poste ; ils se laissèrent envelopper, et se firent tous tuer sur place. Camulogène eut le même sort. Ceux qui étaient restés à la gauche du camp opposé à celui de Labienus, sachant que la bataille était engagée, et qu'on en était venu aux mains, marchèrent au secours des leurs, et prirent poste sur une hauteur ; mais ils ne

purent soutenir la charge des Romains victorieux ; entraînés dans la déroute des leurs , tout ce qui ne put se sauver dans les bois et sur les montagnes , fut atteint par la cavalerie. Après l'action , Labienus ramena l'armée à Agendicum où étaient les équipages , et de là fit sa jonction avec César.

Dès que la défection des Eduens est connue , la guerre se ranime et s'étend ; tous les états communiquent entr'eux par des députations ; on met tout en usage , séduction , autorité , argent , pour gagner et entraîner les différens états. Nantis des ôtages que César avaient confiés à leur garde , ils menacent de les mettre à mort , si leur pays n'entre pas dans la coalition ; ils invitent Vercingétorix à venir conférer avec eux sur le système de guerre à suivre. A l'arrivée de Vercingétorix , les Eduens prétendent que le commandement général doit leur être déferé ; et comme on le leur dispute , on convient d'une assemblée générale de la Gaule dans la ville de Bibracte (1) ; on s'y rend de toutes parts , et la question mise en délibération et aux voix , Vercingétorix est maintenu à l'unanimité des suffrages. A cette convention n'assistèrent point les Lingons (2) , les Rémois (3) ni les Trévires (4) : ceux-ci , comme trop éloignés , et d'ailleurs pressés en ce moment par les Germains , ce qui les empêcha de prendre

(1) Autun. (2) Langres. (3) Reims. (4) Trévires

part à cette guerre et les tint en neutralité ; les autres par attachement pour l'alliance des Romains.

Les Eduens souffraient de se voir ainsi dépouillés du commandement ; ils commencent à déplorer leur changement de fortune ; ils regrettent la douceur de César envers eux, mais n'osent cependant se séparer de l'entreprise commune. Eporédorix et Viridomare, jeunes gens de grandes espérances, supportent impatiemment de se voir subordonnés à Vereingétorix.

Lui cependant donne ses ordres, exige des ôtages, et fixe le jour pour que quinze mille hommes de cavalerie, levés dans tous les états, viennent le joindre ; quant à l'infanterie, il se contente de celle qu'il a, son plan de campagne n'étant point de tenter la fortune en bataille rangée, mais de se servir de sa nombreuse cavalerie pour attaquer les communications et les convois, couper les vivres aux Romains et gêner leurs fourrageurs ; eux doivent se résigner à gâter eux-mêmes leur grain, à brûler leur habitation, et cette perte particulière leur assurera à jamais la liberté publique.

Cela réglé, il ordonne ensuite aux Eduens et aux Ségusiens (1) de mettre sur pied dix mille hommes et huit cents chevaux, en donne le commandement au frère d'Eporédorix, et lui donne l'ordre d'aller

(1) Bresse.

porter la guerre dans le pays des Allobroges (1), leurs voisins ; en même tems il mande aux Gabales et autres peuples des Arvernes (2), les Rhutènes (3), les Cadurces (4) d'aller ravager les terres des Volces et des peuples frontières de la province romaine, et il ne néglige pas aussi de solliciter, par des émissaires secrets, les Allobroges qu'il croyait n'être pas bien assurés depuis la dernière guerre qu'ils avaient eue contre les Romains ; il promet aux chefs de l'argent, et à la nation la souveraineté de toute la province romaine.

Pour faire face à toutes ces attaques, il n'y avait que vingt-deux cohortes levées dans la province même, et commandées par L. César, lieutenant de César. Les Helviens ayant d'eux-mêmes pris les armes, en vinrent aux mains avec leurs voisins, et furent obligés de se renfermer dans leur ville, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs et Donotaurus, fils de Caburus, qui était le premier parmi eux. Les Allobroges (5) ayant disposé des postes le long du Rhône, mirent en sûreté leur pays.

César voyant que l'ennemi lui était très-supérieur en cavalerie, et que tous les chemins lui étaient fermés pour en tirer de la province ou de l'Italie, envoya au-delà du Rhin et s'adressa aux nations

(1) Dauphiné. (2) Auvergne. (3) Rhodes.
(4) Cahors. (5) Dauphiné et Savoie.

de Germanie qu'il avait rangées sous sa loi l'année précédente. On leur demanda de la troupe à cheval et des soldats armés à la légère, qui ont l'usage de combattre parmi les chevaux. A leur arrivée, comme leurs cavaliers étaient mal montés, par l'espèce de leurs chevaux inférieurs à ceux de la Gaule, il prit ceux des tribuns militaires et des autres officiers, même des chevaliers romains et autres employés, et les distribua aux Germains.

Pendant cet intervalle, les corps ennemis venus des Arvernes et la cavalerie montée de tous les états de la Gaule, s'étaient rassemblés; l'armée romaine était en marche par l'extrême frontière des Lingons, pour porter plus facilement du secours à la province. Vercingétorix se voyant à la tête de forces considérables, vint former trois camps à dix milles de celui de César, et ayant appelé au conseil les chefs de la cavalerie, il leur dit qu'enfin le jour de la victoire est arrivé; que les Romains évacuaient le pays, et se retiraient dans leur province; que c'était assez pour la liberté du moment, mais que c'était peu pour assurer la paix et la tranquillité des Gaules à l'avenir; que bientôt les Romains reviendraient avec de plus grandes forces, et qu'on ne verrait jamais la fin de la guerre; qu'il fallait les attaquer en pleine marche, embarrassés de leurs équipages. Si les légions faisaient halte pour soutenir leurs gens à cheval, alors ils ne pouvaient continuer leur route; si, comme il le prévoyait,

ils se décidaient à pourvoir à leur sûreté personnelle en abandonnant leurs équipages, ils s'en iraient perdus de réputation et privés des choses nécessaires à la vie. Quant à leurs cavaliers, il ne pouvait douter qu'aucun n'oserait seulement quitter le corps d'armée et s'avancer hors de la ligne ; et afin de donner aux siens plus d'assurance, il leur promet que toute son infanterie se tiendra en bataille hors du camp, et en imposera à l'ennemi. Les cavaliers répondent par une acclamation générale, et disent qu'il faut que chacun s'engage, par le serment sacré, de ne point revoir sa maison, sa famille, ni sa femme, ni ses enfans, qu'il n'ait au moins deux fois traversé la ligne de l'ennemi.

On approuve, et chacun est appelé au serment. Le lendemain, Vercingétorix forme de sa cavalerie trois corps : deux se montrent sur les ailes du corps de bataille, le troisième se présente de front à l'avant-garde, et lui ferme le chemin. César forme aussi trois divisions de sa cavalerie, et l'envoie contre l'ennemi. Le combat s'engage partout, et l'armée fait halte. On place les équipages entre les légions. Si les nôtres sont pressés en quelque partie, ou s'ils ont du dessous, César y fait porter les enseignes, et fait avancer des cohortes. Cette manœuvre arrêta les cavaliers ennemis dans leur poursuite, et rassura les nôtres, se voyant certains d'être soutenus ; enfin la cavalerie germane

ayant gagné le sommet d'une hauteur, en chasse l'ennemi, le poursuit jusqu'à une rivière où Vercingétorix tenait son infanterie en bataille (1), et en tue un grand nombre. Dès que les autres voient cette déroute, ils craignent d'être tournés et prennent la fuite; alors ce ne fut plus qu'un massacre. On amène à César trois des principaux chefs Eduens prisonniers; Cotus, général de la cavalerie, celui qui, dans la dernière assemblée générale, avait disputé la place à Convictolicanus; Cavarillus qui, après la défection de Litavicus, l'avait remplacé dans le commandement de l'infanterie, et Eporédorix, qui avait été chef des Eduens

(1) Cette cavalerie germane, dont César se sert toujours avec tant de succès, est celle dont il a décrit précédemment la manière de combattre à cheval et à pied, laissant là leurs chevaux, dressés à les attendre sur place, et les reprenant afin de poursuivre leurs avantages, ou pour s'éloigner s'ils ont du dessous. Nos escadrons de dragons ont eu d'abord la même institution; mais on a reconnu qu'un gros escadron de deux cents chevaux, lorsqu'il est pied à terre, ne forme plus qu'un très-petit bataillon. Dans le système de guerre actuel, chaque arme a sa destination trop marquée pour pouvoir suffire à un double emploi, sans une infériorité inévitable.

dans

dans leur guerre contre les Séquaniens , avant l'arrivée de César.

Après la défaite de sa cavalerie, Vercengétorix fit rentrer ses troupes dans leurs camps, prit immédiatement le chemin d'Alesia, qui est une ville des Ubiens (1), et se fit promptement suivre par ses bagages. César, laissant aussi ses équipages sur une hauteur avec une garde de deux légions, se mit à sa suite tant que la journée dura, lui tua environ trois mille hommes de son arrière-garde, et campa le lendemain devant Alesia. Ayant reconnu la situation de la place, et voyant l'ennemi consterné de la défaite de sa cavalerie, dans laquelle il avait mis toute sa confiance, César exhorta les siens au travail, et fit commencer les lignes de circonvallation.

L'assiette de la place était si avantageuse, située au sommet d'une montagne, qu'on ne pouvait s'en rendre maître que par un siège. De deux côtés la montagne est ceinte de deux rivières, et devant la ville s'étend une plaine d'environ trois milles de long; des autres parties environnantes s'élèvent des collines d'une hauteur égale et peu distantes l'une de l'autre. Les troupes gauloises occupaient, sous les murailles de la ville, tout le terrain de la montagne qui regarde le couchant; ils y tirèrent un fossé avec un rempart de six pieds de haut. La ligne de circonvallation que les Romains construi-

(1) Auxois, en Bourgogne.

saient, avait environ onze milles de circuit, les camps étaient convenablement établis, et l'on y éleva vingt-trois forts, où les gardes étaient disposés contre les attaques subites ; la nuit ces forts servaient de retraite aux grands-gardes et aux piquets de service.

Pendant les travaux il y eut un combat de cavalerie dans cette plaine d'un mille de long dont nous avons parlé ; on se battit fortement de part et d'autre ; les nôtres ayant de la peine, César leur envoya la cavalerie germane et mit les légions en bataille devant le camp, en cas que l'infanterie de l'ennemi fit quelque tentative. Sa présence anima les cavaliers : les ennemis en déroute s'embarrassent par leur nombre, et ceux qui restent en arrière s'entassant aux portes trop étroites, les Germains les poursuivent vivement jusqu'aux retranchemens et en font un grand carnage ; plusieurs abandonnent leurs chevaux et tâchent de traverser le fossé et de passer par-dessus le mur. César fait marcher en avant les légions ; ceux qui sont en dedans s'effraient, et croyant qu'on marche à eux crient aux armes ; les plus épouvantés courent se renfermer dans la ville ; Vercingétorix est obligé de faire fermer les portes pour que le camp ne soit pas déserté, et la cavalerie germane se retira, ramenant beaucoup de chevaux et après avoir tué beaucoup de monde aux ennemis.

Vercingétorix, avant que les lignes des assiégés soient totalement fermées, fait résoudre, dans

un conseil, de renvoyer toute la cavalerie pendant la nuit; il recommande à chacun de se rendre dans son pays et de mettre sur pied tout ce qui est en âge de porter les armes, leur rappelle ce qu'il a fait pour eux, les conjure de pourvoir à sa sûreté, et de ne pas abandonner au supplice et à la merci de l'ennemi commun, lui qui s'est dévoué pour la cause publique, et quatre-vingts mille hommes d'élite qui se sont dévoués avec lui; leur déclare qu'il a des vivres pour trente jours et quelques-uns de plus en vivant de peu. Cela dit, il les congédie à la seconde veille de la nuit, et les fait passer par l'intervalle que laissaient nos lignes commencées; il se fait aussi livrer tous les grains de la ville, prononce la peine de mort contre ceux qui en recéleraient; et le bétail dont les habitans avaient fait grande provision, il le distribue par tête. Le grain est distribué en détail et avec mesure; il fait ensuite rentrer toutes les troupes qui campaient hors de la ville, et se prépare ainsi à soutenir le siège en attendant le secours (1).

César, instruit de ces dispositions par les trans-

(1) Tout cet ordre établi n'est rien moins que barbare, et prouve que dès-lors le nord de la Gaule était très-civilisé et organisé en gouvernement. César avait besoin de tout son génie et de toute la science militaire des armées romaines : l'état de coalition de ses ennemis était son seul avantage, et il sut bien en profiter.

fuges et les captifs , fait établir les retranchemens des lignes selon ce plan : on creusa d'abord un fossé de vingt pieds de large , dont les côtés étaient à pic et le fond égal à l'ouverture. Tous les autres ouvrages furent placés à quatre cents pas en arrière de ce fossé , et cela afin de se garantir des attaques subites, et afin que la multitude des assiégés , s'approchant de nuit , ne pût pas lancer des traits dans les ouvrages , et détourner ainsi les travailleurs , car on avait été obligé d'embrasser une si grande circonférence, que les soldats ne pouvaient pas aisément garnir les défenses. Dans cet espace il tira encore deux fossés de quinze pieds de large et autant de profondeur , et dans celui qui était intérieur et traversait un terrain bas et inculte , il fit venir les eaux de la rivière ; derrière , il fit élever un fossé avec le rempart de douze pieds, et il y ajouta un revêtement de claies, et à la jonction du rempart et du parapet, une fraise et une palissade pour empêcher l'ennemi de monter : tout l'ouvrage fut flanqué par des tours , à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre.

Il fallait à la fois aller au loin chercher des grains et des fourrages , couper les bois de construction , ce qui diminuait beaucoup le nombre des travailleurs ; souvent même les assiégés essayaient de les attaquer et faisaient des sorties vigoureuses par les portes. Pour parer en partie à ces inconvéniens , César voulut ajouter de nouvelles défenses aux retranchemens , afin qu'il

fallût moins de monde pour les garder. On prit des troncs d'arbres ou de fortes branches passées au doloir et aiguisées au sommet ; on les enfonça et on les fixa au pied, en les liant l'un à l'autre, dans une tranchée large et profonde de cinq pieds ; ils sortaient depuis la naissance des branches ; ceux qui auraient voulu y pénétrer devaient s'enferrer dans les pointes aiguës, et il y en avait cinq rangées, les soldats les appelaient des ceps ; en avant, il fit encore creuser des puits de trois pieds de profondeur et disposés en échiquier ; on y faisait entrer des pieux gros comme la cuisse, aiguisés au feu par le haut ; la pointe ne sortait de terre que de quatre doigts ; la terre, autour de la tige, était foulée et tanée avec les pieds pour consolider l'ouvrage, et le reste était recouvert, à la surface, de ronces et de branchages, pour cacher le piège. Il y en avait ainsi huit rangs, distans de trois pieds, et les soldats les appelaient des lys, à cause de la ressemblance avec cette fleur ; en avant encore on sema au hasard, sur terre, des chausse-trapes d'un pied de long, armées de pointes de fer qu'ils appelèrent des aiguillons (1).

(1) Cette description très-détaillée des travaux de César autour d'Alesia, a servi de texte à tout ce qu'on a décrit sur l'attaque des places et sur l'art des sièges chez les anciens ; l'imagination est effrayée de ces prodigieuses entreprises, et il ne paraît pas que César se fit aider par les habitans du

Tous ces travaux achevés comprenaient un circuit de quatorze milles , en suivant les sinuosités du terrain , selon la nature des lieux. César fit ensuite les mêmes ouvrages , en ligne de contre-vallation contre les attaques du dehors , afin que s'il arrivait que dans son absence une nombreuse multitude vint attaquer le camp , les forts retranchemens ne pussent être investis en même tems de tous côtés , et pour prévenir les événemens auxquels la troupe pouvait être exposée en sortant du camp , il ordonna à chacun de se pourvoir de fourrages et de vivres pour trente jours.

Pendant le siège d'Alesia , l'assemblée générale des Gaules s'était tenue , et là on avait décidé qu'on ne ferait point prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter , selon l'avis de Verecétorix , mais qu'il fallait réquérir chaque état pour

pays. La discipline façonnait à tout le soldat légionnaire ; il remuait la terre tout armé et n'avait de repos que les jours de service ; ils devaient traîner une grande quantité de bois de charpente équarris et mortaisés , prêts à être assemblés pour la construction des tours ; le pays , plus boisé qu'aujourd'hui , fournissait les pieux et les fascines. La portée des bouches à feu , qui rend les approches plus lointaines et plus difficiles , a changé tout ce système : il y a peu à prendre dans cette école ancienne , moins encore que dans la guerre de campagne.

un certain nombre d'hommes , de peur qu'une si grande multitude ne produisît la confusion , et qu'on ne pût ni s'y reconnaître , ni l'organiser , ni la nourrir. En conséquence les Eduens , avec les peuples de leur ressort , Segures, Ambivarites, Aulerces , Brannoviens (1), durent armer trente-cinq mille hommes , même nombre aux Arvernes (2), joints aux Eleuthères, Cadurces, Gabales, Velaunes, leurs cliens (3); aux Senones, Sequaniens, Bituriges, Xantones, Ruthènes, Carnutes (4), douze mille; aux Bellovaces (5), dix mille; aux Lemovices (6), dix mille; huit chacun aux Pictes , Turons, Parisiens, Helviens; aux Suenons, Ambiens, Médiomatriques, Petrocoriens, Nerviens, Morins, Nitrobriges (7), cinq mille; autant aux Aulerces-Cenomans, aux Atrebates (8), quatre mille; aux Bellocastes, Lexoviens, Eburons (9), trois mille; aux Rauraces et Boyens (10), trente mille; à tous les états qui touchent l'Océan, et qui entr'eux s'appellent Armoriques (11), dont font partie les Curiosolites , Rhedons , Calètes , Osismiens ,

(1) Bresse, *incertains; idem*, Maurienne.

(2) Auvergne, *incertain*, Cahors, Lodève, Velai. (3) Sens, Franche-Comté, Berri, Saintonge, Rouergue, Chartres. (4) Beauvais. (5) Limoges. (6) Poitou, Tours, Paris, Albi. (7) Soissons, Amiens, Metz, Poitou, Tourai, Terouenne. (8) Le Mans, Arras, (9) Beauvais, Lisieux, Evreux. (10) Bâle, Bavière. (11) Bretagne et Normandie.

Lemovices , Venetes , Unuelles (1) , six mille.

Les Bellovaces refusèrent leur contingent et dirent qu'ils faisaient la guerre pour leur compte et qu'ils ne prendraient l'ordre de personne ; mais sur les instances de Commius , et par don d'hospitalité , ils envoyèrent deux mille hommes.

A la tête de l'entreprise était ce même Côme d'Arras , dont il a été question souvent , et que César avait utilement employé les années précédentes dans la guerre de Bretagne. En reconnaissance , César avait affranchi son pays et lui avait rendu sa liberté et ses lois , et avait réuni les Morins sous leur gouvernement ; mais le mouvement général avait tout entraîné ; l'espoir de recouvrer la liberté et de reconquérir leur ancienne gloire militaire , l'emportait sur toutes les considérations de reconnaissance , d'alliance et d'amitié ; tout était dévoué à cette guerre , tous les moyens , toutes les volontés ; ils rassemblèrent deux cent quarante mille hommes et huit mille chevaux : le point de réunion fut sur la frontière des Eduens ; on y fit le dénombrement et on nomma des chefs.

(1) Cornouailles , Rennes , Calais , Limousin , Vannes , Perche.

Nota. Il y a dans toute cette nomenclature beaucoup d'incertitude , dont se plaignent les commentateurs , soit par la faute des copistes ou par l'incorrection du texte.

Le commandement est déferé à Côme d'Arras , à Viridomare , à Eporédorix , éduens , à Vergasilaüs , arverne et parent de Vercengétorix ; on leur donne ensuite un conseil de guerre , formé d'un membre élu par chaque état , et tous , pleins de confiance et d'ardeur , partent et se mettent en marche vers Alesia : pas un ne doutait qu'il ne fût impossible de soutenir seulement l'aspect d'une si prodigieuse multitude , surtout dans un double combat ; tandis que les assiégés , faisant une sortie générale , le camp serait enveloppé au dehors par tant de cavalerie et d'infanterie.

Mais ceux qui étaient enfermés dans Alesia , voyant passer le jour fixé pour attendre le secours espéré , ayant consommé tous leurs vivres et ne sachant rien de ce qui se passait chez les Eduens , convoquèrent l'assemblée et délibérèrent sur l'état présent de leurs affaires. Après plusieurs opinions discutées , dont les unes tendaient à parler de capitulation , d'autres à faire une sortie générale pendant que les forces n'étaient pas encore épuisées , on ne peut omettre l'avis qui fut ouvert par Critognat , à cause de son effrayante et singulière atrocité ; il était Arverne , d'une naissance élevée. « Je ne parlerai pas , dit-il , de l'avis de » ceux qui prétendent appeler capitulation une » lâche et abjecte servitude , mon avis est qu'ils » ne doivent point être comptés au nombre des » citoyens , ni être admis dans cette assemblée ; » je ne m'adresse qu'à ceux qui proposent une

» sortie générale , et dont l'avis vous paraît seul
 » conserver quelque trace de notre ancienne
 » vertu ; mais c'est encore une faiblesse de ne
 » pas savoir supporter quelques jours de disette
 » ou , si l'on veut , de famine , on trouve plutôt
 » des hommes qui s'offrent à la mort , que ceux
 » qui savent supporter les douleurs et les souffrances , et je serais de cet avis (car à moi aussi
 » la dignité de ma personne m'est chère) , si je n'y
 » voyais d'autre perte que celle de notre vie ,
 » mais dans le parti que nous devons prendre ,
 » considérons toute la Gaule que nous avons appelée à notre délivrance , et quel , pensez-vous ,
 » sera le courage de nos parens et de nos amis ,
 » lorsqu'ils arriveront , et qu'ils trouveront sur
 » le même champ de bataille où ils devront combattre , les corps de quatre-vingts mille combattans qu'ils étaient venus secourir ? Ne privez
 » donc pas de notre secours ceux qui , pour notre salut , ne craignent pas de s'exposer à tous les
 » dangers , et par notre précipitation , par notre imprudence , par pusillanimité , n'allez pas
 » livrer toute la Gaule à l'avilissement d'une perpétuelle servitude. Parce qu'on n'est pas
 » arrivé au jour fixe , vous voulez douter de la constance et de la foi publique. Mais quoi !
 » quand vous voyez tous les jours les Romains ajouter au dehors et au loin des fortifications
 » nouvelles , pensez-vous qu'ils s'exercent seulement pour se tenir en haleine ? Que cela vous

» suffise. Si tous les chemins vous sont fermés
 » pour avoir des nouvelles de la prochaine arrivée
 » des nôtres, croyez-en ces témoignages, qui
 » vous disent assez que leur ennemi approche,
 » et que l'inquiétude et l'effroi les retiennent nuit
 » et jour à leurs travaux. Quel est donc mon avis !
 » de faire ce qu'ont fait nos ancêtres dans leurs
 » guerres, bien moins funestes, contre les Cim-
 » bres et les Teutons, forcés, comme nous, d'a-
 » bandonner leurs campagnes et de se renfermer
 » dans leurs murailles plutôt que de se rendre.
 » Faut de vivres, ils surent soutenir leur exis-
 » tence et leurs forces avec les corps de ceux que
 » leur âge ou leur faiblesse rendaient inutiles à
 » la guerre ; et si cet exemple nous manquait,
 » je dirais que, pour la cause de la liberté, il
 » serait glorieux de le transmettre à nos descen-
 » dans. Y eut-il jamais rien à comparer à cette
 » guerre ? Les Cimbres, quand ils eurent ravagé
 » les Gaules et couvert notre pays de deuil et
 » de désastres, s'éloignèrent enfin de nos terres ;
 » ils allèrent en chercher d'autres à ravager ; mais
 » ils ne nous enlevèrent pas nos lois, nos mœurs,
 » nos biens ; la liberté nous resta. Mais les Ro-
 » mains, que veulent-ils ? que viennent-ils cher-
 » cher ? L'avarice et l'envie les amène ; ceux que
 » la renommée leur a fait connaître comme fa-
 » meux et puissans par les armes, c'est là qu'ils
 » veulent s'établir, s'emparer de leurs champs,
 » de leurs demeures, et leur imposer le joug d'une

» éternelle servitude ; ils n'ont jamais fait la guerre
 » pour autre chose ; et si vous ignorez quelle est
 » leur politique dans les pays éloignés , voyez la
 » Gaule , qu'ils ont réduite en province romaine ;
 » elle a perdu ses lois , ses coutumes ; elle est
 » soumise aux haches et aux faisceaux , sous le
 » poids d'un esclavage qui ne doit pas finir (1).

On alla aux voix , et il fut décidé de faire sortir de la ville tous ceux que l'âge ou la maladie rendaient inutiles pour la guerre , et qu'on attendrait à la dernière extrémité avant d'en venir à l'avis de Critognat ; mais que si les secours manquaient et qu'il soit nécessité , on le suivra plutôt que d'entendre à aucune capitulation. Ainsi les Manduliens qui les avaient reçus dans leur ville , sont forcés d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfans. Ils s'approchent , en supplians , du camp romain , demandent du pain et des fers. César fit mettre des gardes sur le rempart , et défendit de les recevoir.

(1) Assurément aucun tachigraphe ne recueillit le discours de Critognat : César se plaît à son goût pour l'éloquence et prouve son talent à la tribune. Il est remarquable que toutes les fois qu'il plaide la cause de la liberté contre lui-même , il est d'une éloquence et d'une véracité très-honorable. Peut-être n'eût-il pas voulu être le maître , s'il eût pu être assuré de n'en point avoir.

Cependant

Cependant Commius et ses autres collègues au commandement arrivent avec toutes leurs troupes devant Alesia, et occupent une hauteur qui n'était pas distante de plus de cinq cents pas de nos retranchemens ; le lendemain ils font sortir leur cavalerie , couvrent toute cette plaine de trois milles d'étendue , dont il a été question ci-dessus , et forment à peu de distance leurs gens de pied derrière cette hauteur, couverts par elle. On voyait d'Alesia tout ce qui se passait dans la campagne. A la vue de ce secours on s'empresse, on se félicite , et tous les esprits sont dans la joie ; ils font sortir leurs troupes et se rangent en avant de la ville , commencent à combler le premier fossé avec des claies et des terres , et se préparent à l'assaut et à tous les événemens.

César dispose les légions sur les deux lignes de retranchemens , afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper , fait sortir sa cavalerie et engage le combat. Du sommet des hauteurs que les camps occupaient, la vue portait sur la plaine, et tous les yeux, fixés sur l'action, en attendaient le résultat. Les Gaulois avaient mêlé parmi leurs escadrons quelques archers et quelques armés à la légère, qui les soutenaient s'ils étaient en retraite et arrêtaient le choc des nôtres, dont plusieurs furent blessés et obligés de se retirer de la mêlée.

Les Gaulois voyant que les leurs avaient de l'avantage et que les nôtres étaient pressés, les

assiégés et ceux qui venaient à leur secours jettent de grands cris pour encourager leurs combattans. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, l'amour de la gloire et la crainte de la honte animait également ; aucun trait de courage ni de lâcheté ne pouvait rester ignoré. On combattait depuis midi, au coucher du soleil, et la victoire restait incertaine ; alors la cavalerie germaine fit une charge en escadrons serrés sur un point, enfonça l'ennemi et le mit en fuite ; les archers, abandonnés dans cette déroute, furent enveloppés et taillés en pièces ; les nôtres les menèrent battant jusqu'à leur camp sans leur donner le tems de se rallier ; alors ceux qui étaient sortis de la ville, consternés et désespérant bientôt de la victoire, rentrèrent dans leurs murs.

Les Gaulois prirent un jour de repos, et ce tems fut employé à préparer des claies, des échelles, des crocs en grande quantité. Vers le milieu de la nuit ils sortent de leur camp et s'approchent des ouvrages extérieurs du côté de la plaine ; aussitôt ils poussent un cri général pour avertir les assiégés, se mettent à jeter des fascines, et s'efforcent de chasser les nôtres du rempart à coups de fronde, de traits, de pierres, et avec tous les moyens que l'on emploie pour un assaut. Aussitôt le cri entendu par ceux de la ville, Vercengétorix leur donne le signal avec la trompette et les fait sortir. Les nôtres prennent, aux remparts, les postes qui leur avaient été assignés les jours pré-

cédens : les boulets de plomb, les dards, les pierres qu'on avait préparés, lancés par les machines, étonnent les Gaulois ; plusieurs en sont atteints et renversés, et les ténèbres ôtant les moyens de diriger les coups, il y eut quantité égale de blessés de part et d'autre. Les lieutenans Antoine et Trebonius, à qui la défense de ce quartier était échue, firent venir des troupes des forts les plus éloignés, pour les envoyer à ceux qui étaient le plus pressés par l'ennemi.

Tant que les Gaulois combattirent éloignés des retranchemens, leurs traits, à cause de leur multitude, nous nuisirent beaucoup ; mais lorsqu'ils voulurent s'approcher, les uns se jetèrent dans ces pointes que les soldats avaient nommées aiguiillons, d'autres tombaient dans ces fossés garnis d'un pieu et y restaient empalés, ou périsaient sous les traits partis des machines établies sur le rempart et dans les tours. Après avoir perdu beaucoup des leurs, sans avoir pu nulle part entamer les retranchemens, à la pointe du jour, craignant d'être enveloppés par les sorties qui se faisaient des forts situés sur les hauteurs, les Gaulois se retirèrent : et ceux du dedans, qui mettaient en usage les moyens préparés par Vercengétorix pour combler le premier fossé, ayant employé à ce travail beaucoup de tems, s'aperçurent de la retraite des leurs avant d'avoir pu s'approcher du retranchement, abandonnèrent leur entreprise et rentrèrent dans la ville. Les Gau-

lois , repoussés deux fois avec grande perte , tiennent conseil sur ce qu'il leur reste à faire. Ils font venir des gens qui connaissent le pays , et apprennent d'eux le site et la nature des défenses de nos forts placés sur la hauteur. Il y avait au nord une colline qu'on n'avait pu comprendre dans l'enceinte des retranchemens , à cause de son étendue ; on avait été obligé d'établir le camp dans un terrain à mi-côte , et par conséquent commandé par la hauteur. La garde de ce quartier était échue aux deux lieutenans Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus. Ayant reconnu les lieux par leurs éclaireurs, les chefs choisissent cinquante-cinq mille hommes parmi les nations les plus renommées à la guerre , et conviennent secrètement entr'eux de ce qui se fera et des moyens qu'on prendra ; ils règlent que l'attaque se fera vers midi et mettent à la tête Vergasillaunus , arverne et parent de Vercengétorix. Il partit de son camp à la première veille et arriva au point du jour sur le terrain. Il se cacha derrière la hauteur et fit reposer ses gens. Lorsque l'heure de midi approchait , il marcha vers cette partie du camp romain dont nous venons de parler ; en même tems leur cavalerie s'approcha des retranchemens de la plaine , et le reste de leurs troupes se montra en bataille.

Vercengétorix , du haut de sa citadelle , voyant ce mouvement , sortit de la ville avec les claies , les fascines , les galeries couvertes , les faux de siège et

tout ce qu'il avait préparé pour l'assaut. Partout à la fois le combat s'engage ; on met tout en usage , on s'attache aux endroits qui paraissent plus faibles. Les Romains ont peine à suffire pour la garde de tant de retranchemens et à faire face partout à la fois. Les clameurs qui s'élevaient de l'attaque extérieure , et que nos gens entendaient derrière eux , les inquiétaient et favorisaient ceux de la ville ; chacun songe alors que sa sûreté dépend de la valeur d'autrui , et souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits.

César avait choisi un poste d'où il pouvait tout voir autour de lui ; de là il envoyait ses ordres et faisait porter des secours où il était nécessaire : des deux côtés on sentait que la journée était décisive et qu'elle allait terminer la guerre ; les Gaulois sentaient qu'ils n'avaient plus d'espoir s'ils ne parvenaient à forcer les retranchemens , et les Romains , que la victoire était la fin de leurs travaux ; le fort de l'action était surtout aux postes supérieurs , où Vergasillaunus commandait l'attaque. Cette sommité étroite qui dominait la pente était d'une grande importance. Les uns lancent des traits ; d'autres , ayant formé la tortue , arrivent au pied du rempart , des combattans frais prennent la place de ceux qui sont fatigués , la terre qu'ils avaient jetée sur les défenses extérieures couvrait les pièges qui étaient cachés , et celle dont ils avaient comblé les retranchemens

leur donnait la possibilité de monter à l'assaut. Bientôt les armes et les forces manquent à nos gens ; César alors leur envoie Labienus avec six cohortes et lui ordonne , s'il ne peut plus soutenir la défense des remparts , de rassembler les cohortes et de faire une sortie , mais seulement dans la dernière nécessité ; il va ensuite lui-même encourager les autres , les exhorte à ne pas succomber à la fatigue , leur remontre que tout le fruit des combats précédens dépend de cette journée. Cependant les assiégés désespérant de forcer les retranchemens de la plaine , à cause de l'étendue des fortifications , tentent d'escalader les hauteurs escarpées où nous avons des forts ; ils y transportent tous les préparatifs qu'ils avaient apportés ; ils parviennent à se faire un chemin jusqu'au rempart avec des terres , des claies et des fascines ; alors ils coupent avec des faux les mantelets , et commencent à démolir le rempart. César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes , ensuite le lieutenant Fabius avec sept autres. Le combat rétabli et l'ennemi repoussé , César se rend au poste où combattait Labienus. Il prend d'abord avec lui quatre cohortes du fort voisin ; il se fait suivre par une partie de la cavalerie , et ordonne à l'autre de faire un circuit par le dehors des retranchemens , et d'aller prendre l'ennemi à dos. Labienus voyant que ni les fossés ni les remparts ne pouvaient arrêter l'ennemi , avait rassemblé trente-neuf cohortes qu'il put tirer des

forts voisins , et informa César de son projet : César se hâta d'arriver à lui , pour être présent à l'action.

Les Gaulois, qui de la hauteur qu'ils occupaient plongeaient dans le terrain du camp , aperçurent César , le reconnurent à la couleur de la tunique qu'il portait les jours de bataille , et voyant les escadrons et les cohortes qui le suivaient, recommencèrent le combat : un cri s'élève de part et d'autre , et les nôtres y répondent des remparts et de tous les retranchemens. Ayant lancé le javelot, ils tirent le glaive et en viennent aux mains avec les assaillans : tout à coup notre cavalerie paraît sur leurs derrières ; d'autres cohortes surviennent, l'ennemi prend la fuite , la cavalerie le poursuit et en fait un grand carnage ; Sedulius , prince et chef des Lémovices , est tué ; Vergasillaunus , dans la déroute , est fait prisonnier ; on apporte à César soixante-quatorze enseignes militaires , et d'une si grande multitude , peu parviennent à gagner leur camp. Ceux de la ville , voyant la défaite et le massacre des leurs , désespérant d'eux-mêmes , retirent leurs troupes de l'attaque de nos retranchemens, et sitôt que la nouvelle en arrive au camp des Gaulois , chacun se presse de l'abandonner en désordre , tellement qu'on eût pu les détruire jusqu'au dernier, si les soldats n'eussent été harassés de la journée , et retenus par la garde de tant de postes ; vers le milieu de la nuit , la cavalerie sortit et atteignit leur arrière-garde ; une

grande partie fut tuée ou prise ; le reste , en déroute , se retira chacun dans son pays.

Le lendemain, Vercingétorix convoqua l'assemblée générale et dit : « Je n'ai point commencé la guerre pour mes intérêts personnels, mais pour la liberté publique ; et puisqu'il faut céder à la destinée, je m'offre à vous ; je satisferai aux Romains par ma mort, ou je me livrerai à eux vivant, comme vous le croirez plus utile. » Sur cela, on envoya des députés vers César. Il ordonna que les armes et les chefs fussent remis entre ses mains ; il monta sur son tribunal, à la tête des retranchemens et en avant du camp ; là, les chefs lui sont amenés ; Vercingétorix fut livré, et les armes furent jetées à ses pieds ; il réserva les prisonniers Eduens et Arvernes, pour tenter de regagner ces peuples et fit distribuer à tous les soldats un captif comme butin.

Il partit ensuite et se rendit sur les terres des Eduens, et là il reçut l'état à soumission. Les Arvernes lui envoyèrent des députés lui demander ses ordres et lui dire qu'ils feraient ce qu'il avait ordonné. Il exigea d'eux un grand nombre d'ôtages et rendit environ vingt mille captifs aux Eduens et aux Arvernes ; il distribua les légions dans les quartiers d'hiver ; Labienus, avec deux légions et la cavalerie chez les Séquaniens⁽¹⁾, et mit à ses ordres M. Sempronius Rutilus ; L. Minutius Basilus,

(1) Franche-Comté.

avec deux légions, chez les Rémois (1), pour les garder contre leurs voisins ; C. Antistius Reginus chez les Ambivarites (2) ; T. Sextius chez les Bituriges (3), et C. Caminius chez les Ruthènes (4), avec chacun une légion, et Q. Tullius Cicero, avec Sulpicius ; à Châlons et Mâcon, des Eduens, sur la Saône, pour pourvoir aux vivres. Il résolut de passer l'hiver à Bibracte (5) ; et sur la nouvelle de ce que César avait fait, on ordonna à Rome dix jours de prières publiques.

(1) Reims. (2) Vivarais. (3) Rouergue.

(4) Rhodes. (5) Autun.

Vie militaire de César.

Tout se disposait à Rome , non pour une guerre civile , que les courtisans de Pompée ne croyaient pas que César osât entreprendre , mais pour réduire César à une condition privée , et par conséquent détruire son parti et élever celui de Pompée ; mais aussitôt que César sut que Pompée s'en était assez imprudemment vanté , s'il s'était borné jusque-là à ne pas souffrir un maître à Rome , il fit toutes ses dispositions pour le devenir. Ces mêmes lettres , dont on avait refusé d'entendre la lecture au sénat , furent lues par Curion au peuple dans l'assemblée des comices , reçues avec des transports et des applaudissemens , et Curion fut reconduit dans sa maison aux acclamations du peuple. César put dès-lors compter sur l'opinion publique ; mais il savait qu'elle est chatouilleuse ; souvent facile à acquérir , il ne l'est pas de la con-

server long-tems. Il prit pour plan de conduite une extrême modération , opposée à la fougue menaçante de ses ennemis. Plus il se sentit fort par cette opinion publique , plus il eut soin de ne jamais paraître s'en prévaloir. Ce contraste fut apprécié par la multitude. Tandis que Pompée déclarait qu'il regarderait comme ennemis tous ceux qui resteraient dans Rome, César y renvoyait libres les citoyens Romains que le sort de la guerre faisait ses prisonniers.

LIVRE VIII.

PAR HIRTIUS.

Les Germains passent le Rhin. Mœurs des Suèves. Pont de César sur le Rhin. Retraite de l'armée romaine. Passage en Angleterre. Tempête qui détruit une partie de la flotte. Retour au continent.

JE ne puis, mon cher Balbus, me refuser à vos instances; vous appelleriez paresse ce qui n'est que le sentiment des difficultés d'exécution. J'ai composé le récit de ce que notre César a fait dans les Gaules, mais je suis bien loin de ce qu'il nous a laissé des tems antérieurs et postérieurs à mon ouvrage. J'ai aussi essayé de compléter ce qu'il a laissé d'imparfait dans ses Mémoires, depuis la suite de la guerre d'Alexandrie jusqu'à la fin, non de nos guerres civiles, dont nous ne voyons pas encore la fin, mais jusqu'à la mort de César. Je desire que mes lecteurs sachent que c'est malgré moi que j'entreprends cette tâche; qu'ils ne m'accusent pas de présomption, si je me place ainsi au milieu des écrits de César; on connaît assez que l'élégance du style de ses Mémoires surpasse tout ce qui jusqu'ici a été écrit dans ce genre; c'est le recueil où tous les historiens trouveront les faits,

mais

mais tellement rédigés, qu'il semble qu'on leur a ôté plutôt que fourni les moyens d'employer de tels matériaux. L'opinion publique l'a ainsi décidé, et notre jugement est plus sûr que celui de tous les autres, car ils ne peuvent sentir que la beauté et l'exactitude du style; nous en sentons la facilité et la précision. Il n'appartenait qu'à César de dire avec élégance ce qu'il avait pensé et exécuté; je n'ai même pas l'avantage de m'être trouvé aux guerres d'Alexandrie ni à celle d'Afrique; et quoique j'aie souvent entendu des détails racontés par César lui-même, je dois convenir cependant qu'il existe une grande différence entre ce qu'on écoute, avec l'étonnement que produit toujours la nouveauté, et les récits que l'on peut faire des événemens comme en ayant été témoin. Mais tandis que je cherche tout ce qui peut me justifier de la prétention d'oser me comparer en rien à César, je semble prévenir les soupçons que cette pensée puisse jamais venir à quelqu'un (1).

Salut.

TOUTE la Gaule était soumise, César, après être entré en campagne de très-bonne heure, n'avait cessé d'agir pendant tout l'été; il sentait

(1) On s'apercevra, même à la traduction, que ce n'est plus César qui parle,

le besoin de mettre ses légions en quartier d'hiver, pour donner au soldat le moyen de se refaire de tant de fatigues. Mais les peuples de la Gaule commençaient déjà à conspirer et à tenir des assemblées secrètes pour renouveler la guerre, et ils se fondaient sur d'assez grandes vraisemblances : ils avaient éprouvé que toutes leurs forces réunies ne pouvaient rien contre la tactique romaine ; ils pensèrent que si la guerre s'allumait partout en même tems, les Romains n'auraient jamais assez de troupes pour y faire face, et que s'il arrivait qu'un état en souffrît, il fallait qu'il le supportât pour la cause commune et pour recouvrer la liberté générale. Afin de ne point laisser les Gaulois s'affermir dans cette idée, César laissa à son questeur, Marc Antoine, le commandement des quartiers d'hiver, prit sa cavalerie, partit de Bibracte (1) la nuit des calendes de janvier, et alla joindre la douzième légion qu'il avait placée sur la frontière des Bituriges et des Eduens, fit venir la onzième, peu éloignée, et, laissant deux cohortes de garde aux équipages, il conduisit le reste de l'armée sur les terres fertiles des Bituriges ; une seule légion en hivernage chez eux n'avait pu suffire à les contenir, à les empêcher de se préparer à la guerre et de faire des conjurations ; l'étendue de leur territoire et la grande quantité de villes qu'ils tenaient, favorisaient leurs démarches.

(1) Autun.

La brusque arrivée de César produisit ce qui devait s'ensuivre ; les habitans , dispersés et occupés à la culture de leurs champs , furent surpris par notre cavalerie avant d'avoir pu se mettre en sûreté dans les villes. César avait défendu de brûler les habitations , ce qui sert ordinairement de signal dans les invasions ; il voulut empêcher ainsi qu'ils pussent retirer à tems leurs grains et leurs fourrages , en cas qu'il voulût pénétrer plus avant dans le pays. On fit plusieurs milliers de captifs : ceux qui purent échapper au premier abord des Romains , crurent se mettre en sûreté soit chez les peuples voisins , soit à l'abri d'hospitalités particulières , soit dans les lieux de rassemblemens politiques , mais en vain ; César , marchant à grandes journées , parcourait tout le pays et ne laissait à aucun état le tems de penser au salut de son voisin , ayant assez à faire de songer au sien propre ; son activité retenait ses amis dans la fidélité , et forçait , par la crainte , les hommes douteux et incertains , à recevoir des conditions de paix. Le même parti , offert aux Bituriges , les décida ; ils virent que ceux qui revenaient à César éprouvaient sa clémence , et les états voisins leur donnèrent l'exemple en livrant des otages ; ils les imitèrent. César , pour récompenser ses soldats de tant de peines supportées avec constance pendant des froids excessifs , par des marches forcées dans des chemins impraticables , ordonna une gratification de deux cents sesterces par tête , deux mille

écus romains aux centurions, et ayant renvoyé les légions dans leurs quartiers, il revint à Bibracte (1), après quarante jours d'absence. Pendant qu'il y rendait la justice, il y vint des députés des Bituriges : ils se plaignaient des Carnutes (2), qui avaient porté la guerre dans leur pays. César n'était à Bibracte que depuis quinze jours ; il tira la quatorzième et la sixième légion, qui étaient sur la Saône pour assurer les communications et les subsistances, et les mena contre les Carnutes.

A son approche, craignant le sort des autres peuples, ils abandonnent les demeures qu'ils avaient relevées à la hâte pour passer l'hiver (toutes leurs habitations avaient été la proie du vainqueur l'été précédent) ; ils fuient et se dispersent. César, qui ne voulait pas exposer ses troupes aux rigueurs de la saison, mit son camp dans Orléans, logea les soldats, partie dans les masures réparées par les Gaulois, partie dans les baraques, qu'on couvrit de chaume pour mettre le soldat à l'abri ; et cependant il envoya au loin la cavalerie et l'infanterie auxiliaires, avec ordre de pénétrer partout où l'ennemi se rassemblerait. La course ne fut pas vaine ; ils revinrent chargés de butin.

Les Carnutes, pressés par la rigueur de la saison, par la crainte du danger, chassés de leurs toits, n'osant s'arrêter nulle part, ne pouvant trouver, même dans les forêts, un refuge contre l'ennemi

(1) Autun. (2) Chartres.

et contre l'hiver, après avoir perdu un grand nombre des leurs, se dispersèrent et allèrent chercher asile chez leurs voisins.

César crut en avoir assez fait pendant le cours de l'hiver, en dissipant tous les rassemblemens qui pouvaient être le commencement d'une guerre sérieuse ; et d'après les rapports, ne voyant aucune apparence de troubles avant l'été, il laissa à Gannabis (1) Trebonius, avec les deux légions qu'il avait avec soi. Pressé par les députations des Rémois, qui l'avertissaient que les Bellovaques (2), la nation la plus redoutable des Belges, réunis aux états voisins, sous la conduite de Coreo, bellovaque, et de Côme d'Arras, formaient une armée et s'assemblaient en un lieu désigné, avec le projet de faire une entreprise sur les terres de Sénones (3), que les Rémois régissaient ; et pensant qu'il était non-seulement de la dignité, mais de l'intérêt commun, que des alliés qui avaient toujours bien mérité de la république, ne souffrissent aucun dommage sur leur territoire, il sortit la onzième légion de son quartier d'hiver ; il manda à Q. Fabius de conduire sur les frontières des Suénonnes les deux légions qu'il commandait, fait venir une des deux que commandait Labienus ; ainsi les légions se relevaient aux expéditions lointaines, même pendant l'hiver, et César seul ne se reposait pas (4).

(1) Orléans. (2) Beauvais. (3) Soissons.

(4) Cette prodigieuse activité de César est la

Ayant rassemblé son armée, il marche sur le territoire des Bellovaques, campe sur leurs frontières, et détache au loin des partis de cavalerie pour faire des prisonniers, savoir par eux des nouvelles de l'ennemi, et s'informer de ses projets. Les rapports apprennent que la cavalerie a trouvé peu d'habitans dans les maisons ; que ceux-ci même n'y sont pas pour les travaux de la culture (car tout le reste s'était hâté dans sa fuite), mais que ces hommes avaient été laissés comme espions, pour avertir. César, s'informant d'eux quel était le nombre des ennemis, où ils s'étaient postés et quels étaient leurs desseins, apprit que tous les hommes en état de porter les armes s'étaient réunis en un même lieu, Bellovaques, Ambriens, Aulerces, Calètes, Vellocaesses, Atrébates (1), tous s'étaient rassemblés et avaient établi leur camp sur une hauteur environnée de marais ; qu'ils avaient retiré tous leurs bagages dans les forêts reculées ; que plusieurs chefs les avaient excités à faire la guerre, mais que Coreo avait la confiance et le commandement général, parce qu'ils savaient

première cause de ses succès. César ne laisse jamais faire ce qu'il peut faire lui-même, mais aussi sa confiance en ceux qui l'ont gagnée est complète et entière ; il ne prétend jamais commander où il n'est pas.

(1) Beauvais, Amiens, Evreux, Calais, Vermandois, Arras.

qu'il haïssait plus que tout autre le nom romain. Peu de jours ayant, Commius avait quitté le camp pour aller hâter les Suèves qu'on attendait de Germanie, dont le nombre était très-grand et déjà très-proche ; qu'il était convenu entre les Bellovaques et les autres chefs , selon le vœu des troupes , que si , comme on le disait, César n'avait que trois légions, on lui présenterait la bataille, afin de ne pas être forcé à la donner avec plus de désavantage quand il aurait toute son armée ; mais s'il avait plus de trois légions, on l'attendrait dans le poste qu'ils occupaient, et qu'on s'attacherait seulement à ôter aux Romains, par des embuscades, les fourrages et les vivres, que la saison rendait très-rares.

Sur ce rapport unanime des captifs, et voyant que ces plans de conduite étaient pleins de prudence, de sagesse, et fort loin de la témérité et de la présomption ordinaires des barbares, César pensa qu'il fallait tout faire pour inspirer à l'ennemi du mépris de sa faiblesse, afin de les décider à hasarder une bataille. Il pouvait compter sur la valeur éprouvée de ses trois anciennes légions, les septième, huitième et neuvième ; la onzième était composée d'une jeunesse de grande espérance ; elle était à sa huitième campagne, mais ne pouvait pas cependant se comparer aux vieux corps(1). Ayant donc assemblé le conseil militaire

(1) Des considérations politiques du moment

et exposé l'état des choses, tel qu'on lui avait rapporté, il assura ainsi les esprits, et dans le cas où l'on parviendrait à attirer l'ennemi au combat, en ne lui montrant que trois légions, il régla ainsi l'ordre de marche. Les septième, huitième et neuvième légions devaient marcher avant les équipages ; ensuite toute la colonne des bagages (ils étaient peu nombreux, comme dans toutes les expéditions), sous l'escorte de la onzième, afin que les ennemis ne pussent voir que le nombre des légions qu'ils désiraient. Il marcha ainsi dans un ordre serré, ayant presque autant de profondeur que de front, et se trouva en présence de l'ennemi plus tôt qu'il n'en était attendu (1).

ont décidé à détruire ce qu'on appelait les *vieux corps*. Ce passage prouve quelle importance les Romains y attachaient. Après *huit campagnes*, une jeunesse de *grande espérance* n'est pas encore au pair, dans l'opinion de *César*, avec ses vieilles bandes. Ce qu'on nomme *esprit de corps* est plus aisé à citer qu'à définir, et ce préjugé utile est cependant très-réel : c'est un honneur attaché à un mot idéal et sans réalité, mais dont l'effet doit être très-respectable, parce qu'il est très-utile : un recrue croit, en arrivant, partager l'honneur et la réputation acquises, et s'estime et se conduit en conséquence.

(1) Il n'est pas aisé de concevoir comment, dans un pays plus couvert qu'il ne l'est aujourd'hui,

Soit qu'ils craignissent une affaire générale, soit qu'ils fussent surpris de notre arrivée, soit qu'ils voulussent attendre quel parti nous prendrions, à la vue des légions ils se mirent en bataille. Malgré la confiance qu'ils avaient dans leurs forces, ils gardèrent l'avantage de leur poste et se contentèrent de se former au-devant de leur camp.

César, quoiqu'il désirât combattre, étonné du nombre des ennemis, séparé d'eux par un ravin plus profond que large, prit le parti de prendre une position en face de la leur; il s'y fortifia d'un rempart de douze pieds avec un parapet proportionné; en avant un double fossé de quinze pieds, avec les bords sans taluts; il fit élever des tours près l'une de l'autre et jointes par des galeries en charpente, dont le front était garni de mantelets, afin que l'attaquant fût reçu par deux rangs de combattans; le premier sur les galeries, d'où il lançait les traits à couvert et de plus haut; et le second, plus près de l'ennemi et sur le rempart et à couvert par l'étage supérieur: on éleva sur les portes des tours plus hautes et plus fortes (1).

les Romains pouvaient exécuter des marches en ligne de bataille; il faut croire qu'ils marchaient par front de pelotons rapprochés, et formant plusieurs petites colonnes.

(1) Voici encore une forme nouvelle de retranchement à deux étages, comme les batteries d'un vaisseau à deux ponts. Le canon interdit tout cela,

César avait deux intentions en se retranchant si soigneusement ; l'une , d'augmenter la confiance des barbares en témoignant de la crainte ; l'autre , de mettre le camp en état d'être défendu par peu de troupes, lorsque les fourrages et les vivres obligeraient de faire de forts détachemens au loin. En attendant, on se battait tous les jours entre les deux camps, mais par petites troupes. Tantôt des auxiliaires Gaulois ou Germains passaient le marais et poursuivaient l'ennemi, tantôt l'ennemi le passait le premier et poursuivait les nôtres ; mais il arriva souvent que nos fourrageurs, obligés d'aller au loin (à cause de la rareté des grains), dispersés dans les habitations, étaient cernés par l'ennemi ; et quoiqu'il ne nous arrivât guère d'y perdre que quelques valets et quelques chevaux, ces avantages ne laissaient pas d'entretenir la folle présomption des barbares, d'autant que Comius, qui avait été chercher les auxiliaires Germains, était revenu, à la vérité, avec cinq cents chevaux seulement, mais les barbares s'en prévalaient comme d'un grand secours.

César voyant que l'ennemi se tenait depuis plusieurs jours dans son camp, couvert par les marais et par sa situation, qu'on ne pouvait les y attaquer sans désavantage, ni les y enfermer d'une circonvallation sans un renfort, écrivit à Trebonius d'attirer à lui la treizième légion qui hivernait chez les Bituriges, sous le commandement de T. Sextius, et de venir le joindre à grandes journées avec ces

trois légions. En les attendant, il ordonna que la cavalerie des Lingons (1), celle des Rémois et des autres états, dont il avait grand nombre, servît alternativement d'escorte aux fourrageurs, afin de former la chaîne et de soutenir le premier effort de l'ennemi. Bientôt, comme il arrive toujours, l'habitude journalière amena la négligence : les Bellovaques, ayant pris connaissance de nos postes, mirent une troupe d'infanterie d'élite en embuscade dans un bois, et le lendemain ils y envoient de la cavalerie pour attirer les nôtres et ensuite les envelopper. Le hasard voulut que le sort tombât aux Rémois, qui ce jour-là étaient de tour de service. Ayant aperçu la cavalerie ennemie, méprisant leur petit nombre, ils fondent dessus, tombent dans l'infanterie et sont enveloppés de tous côtés ; étonnés, ils se retirent plus vite que n'a coutume une troupe en bon ordre. Verticus, leur chef et commandant de la cavalerie, y fut tué. Son grand âge lui permettait à peine de monter à cheval ; cependant, selon la coutume des Gaulois, sans égard pour sa vieillesse, il n'avait pas voulu se dispenser des devoirs de sa place, refuser le commandement, ni laisser combattre sans lui. Cette perte des Rémois enfla encore le cœur de l'ennemi, et les nôtres, par cet échec, furent avertis qu'il faut éclairer un pays

(1) Langres,

avant d'y poser des postes, et ne pas suivre trop chaudement l'ennemi qui fuit.

Les combats journaliers se passaient toujours aux gués du marais qui séparait les deux camps. Il arriva qu'un jour les Germains que César avait fait venir d'au-delà du Rhin, accoutumés à combattre à pied parmi la cavalerie, ayant traversé le marais avec résolution, tuèrent tout ce qui résista et poursuivirent hardiment la foule en désordre. Effrayés de cette audace, tout prit la fuite, et ceux qui combattaient de près, et ceux que les traits atteignaient au loin, et ceux même qui étaient en corps de réserve. Poussés de poste en poste et chassés des hauteurs, ils ne s'arrêtèrent qu'à leur camp; quelques-uns même, pressés par la peur, se sauvèrent encore au-delà, et dans toute cette armée l'effroi fut tel, qu'il serait difficile de décider si le moindre avantage les enorgueillit plus que le moindre échec ne les abat.

Plusieurs jours ainsi passés en présence, les chefs gaulois eurent nouvelle de l'arrivée de Trebonius avec les légions. Craignant un siège dans le genre de celui d'Alexia, ils prirent le parti de renvoyer la nuit tous ceux que l'âge, les forces ou le défaut d'armes rendaient inutiles, et avec eux tout leur bagage. Tandis qu'ils sont occupés à mettre en mouvement cette troupe où les chariots nombreux mettent la confusion (car les Gaulois en traînent toujours un grand nombre, même dans leurs expéditions), il arriva que le jour les surprit ;

surprit; alors , craignant que les Romains ne se mettent à la poursuite de cette troupe avant qu'elle ait eu le tems de s'éloigner, ils se mettent en bataille à la tête de leur camp, afin que les Romains ne puissent pas les poursuivre avant que la colonne de leur bagage eût gagné du terrain. César ne jugeait pas à propos de les attaquer tant qu'ils étaient de pied ferme sur une hauteur; il ne voulait pas non plus retirer ses légions, afin que l'ennemi ne pût en leur présence exécuter sa retraite sans danger; mais comme le marais situé entre les deux camps pouvait retarder la poursuite, à cause de la difficulté des passages, et que cette hauteur qu'ils occupaient au-delà du marais était presque sur le terrain du camp ennemi et exigeait des précautions, n'étant séparé d'eux que par un ravin médiocre, il fit jeter des ponts de claies sur le marais, fit passer les légions, gagna rapidement la hauteur qui descendait sur les deux flancs par une pente douce; les légions y montèrent en ordre de bataille, s'y déployèrent dans une position d'où les traits des machines portaient jusque sur l'ennemi (1).

Les barbares, se fiant sur leur position, ne refusaient pas le combat, si les Romains entrepre-

(1) On voit là que les Romains s'aidaient aussi d'une artillerie de campagne, mais ils n'en multipliaient pas l'usage au point de réduire les combats à l'effet des projectiles.

naient de monter à eux , mais ils n'osaient faire filer leur troupe en arrière et en détail , de peur d'être attaqués et mis en désordre , ils restaient en bataille. César voyant leur résolution , mit en ligne vingt cohortes pour soutenir les tirailleurs (1), fit marquer le camp et ordonna de le retrancher. L'ouvrage fini , il tient l'infanterie en bataille , et la cavalerie , avec ses chevaux bridés , dans les avant-postes. Les barbares voyant qu'ils ne pouvaient ni passer la nuit , ni rester sans vivres dans cette position , imaginèrent un moyen pour se tirer de là. Les Gaulois , ainsi qu'il a été dit , ont la coutume de porter avec eux un faisceau de branches ou de paille , sur lequel ils s'asseyent quand ils sont en ligne : ils se firent passer de main en main ces faisceaux , dont ils avaient une grande quantité dans le camp , les étendirent au milieu de leur front , au signal donné y mirent le feu en même tems : bientôt la flamme les déroba à la vue des Romains , et ils prirent ce moment pour fuir à toutes jambes. Quoique César ne pût apercevoir l'ennemi en retraite , cependant cet

(1) Jé me sers de cette dénomination *tirailleurs* , parce qu'elle rend juste le synonyme de ce que les Romains appelaient dans leurs armées *vélites* , infanterie légère qui engageait le combat avec les armes de jet , et se retirait par les intervalles des cohortes , quand la ligne en venait aux mains.

embrasement lui fit soupçonner le motif ; il fit avancer lentement les légions , et jeta en avant ses escadrons , avec ordre de poursuivre l'ennemi ; mais craignant qu'il n'y eût quelque feinte pour nous attirer dans un lieu désavantageux , il retint l'infanterie en arrière. Les cavaliers ne pouvaient pénétrer à travers la fumée et les flammes ; ceux qui y entraient ne voyaient pas la tête de leurs chevaux. Les Bellovaques eurent le tems de s'échapper par cette ruse que leur suggéra la peur et l'adresse , ils firent dix milles sans perte et s'arrêtèrent dans une position avantageuse ; de là , par leurs détachemens et leurs embuscades fréquentes , ils firent beaucoup de mal aux Romains quand ils faisaient des fourrages , et cela ne laissait pas d'arriver fréquemment.

César apprit d'un captif que Correo , ce chef des Bellovaques , avait choisi sept mille hommes et mille chevaux sur toute son armée , et les avait placés en embuscade dans un lieu où il soupçonnait que viendraient les Romains , à cause de la quantité de grains et d'herbe qui s'y trouvait : César , instruit de son projet , fait sortir plus de légions qu'à l'ordinaire et partit en avant la cavalerie qu'il avait coutume de donner pour escorte aux fourrageurs ; il y joint l'infanterie légère , et lui-même les suit avec les légions , du plus près qu'il lui est possible.

L'ennemi , pour placer ses embuscades , avait choisi une plaine d'environ un mille carré , en-

tourée de bois et d'une rivière profonde; c'était là qu'il comptait que se passerait l'affaire; les nôtres ayant reconnu leur position, la cernent de tous les côtés.

La position et le dessein de l'ennemi étant reconnus, toute cette cavalerie se sentant soutenue des légions, et bien disposée de cœur et de main, s'étendit en escadrons séparés; Correo, croyant l'occasion favorable, se montre d'abord avec peu de monde et charge les premières troupes. Les nôtres soutiennent le choc de pied ferme sans tourbillonner, ce qui arrive souvent dans les combats de cavalerie, soit par l'effet de la peur, soit à cause de la multitude, qui alors se nuit et s'embarrasse.

Tandis qu'on se bat ainsi par pelotons, chacun gardant ses distances, pour ne pas se laisser envelopper, Correo sort du bois à la tête de ses gens : l'affaire s'engage sur tous les points et se soutient long-tems à armes égales; mais lorsque l'infanterie ennemie quitte les bois et se développe, nos gens à cheval sont contraints de céder et de perdre du terrain; alors les armés à la légère, qui, ainsi qu'il a été dit, marchaient en avant des légions, arrivent promptement, soutiennent notre cavalerie, se mêlent dans ses escadrons et rétablissent le combat : il se prolonge, douteux et opiniâtre, et, comme cela devait être, ceux qui avaient soutenu sans perte le premier choc des gens en embuscade, finissent par reprendre le dessus. Cependant les légions s'approchent, et, par des

rapports pressés, l'ennemi et les nôtres sont instruits que César est là avec l'armée. Alors les nôtres, assurés du secours des cohortes, combattent plus chaudement, de peur de partager avec les légions la gloire du succès. L'ennemi s'étonne et bientôt prend la fuite par divers chemins, mais inutilement, car ils avaient contre eux les mêmes obstacles de position qu'ils avaient préparés contre les Romains. Ils avaient voulu les envelopper avec leur infanterie, ils se trouvaient enveloppés par la nôtre, repoussés, poursuivis, les uns se sauvent par les bois et par la rivière; le reste, découragé, se laisse tuer sur place ou périt dans la fuite; Correo seul, supérieur à la fortune, refuse de quitter le champ de bataille et de faire sa retraite par les bois; il resta, combattit vaillamment, refusant de se rendre et d'écouter aucune proposition; les soldats vainqueurs irrités, après qu'il en eût renversé plusieurs, l'accablent sous les traits.

L'affaire finie, César arrivant sur le champ de bataille, crut que l'ennemi, consterné de cette défaite, à la première nouvelle qu'il en recevrait, abandonnerait son camp, qu'on disait n'être qu'à dix milles; ainsi, quoiqu'il en fût séparé par la rivière, il la fit passer à l'armée; mais les Bellovaques, instruits de l'événement par le petit nombre de ceux qui, blessés et fuyant à la faveur des bois, s'étaient échappés de la défaite, voyant leur meilleure infanterie détruite, leur cavalerie per-

due, Correo tué, tout leur manquer à la fois et César approcher, convoquent le conseil général à son de trompe, s'écrient unanimement qu'il faut envoyer des ôtages à César.

Comius alors fuit chez les Germains, chez qui il avait été chercher des secours; les autres envoient sur-le-champ des députés à César, et le prient de les recevoir et de se contenter, comme satisfaction, d'un châtement que sa clémence ne lui eût même pas permis d'infliger à un ennemi qu'il n'aurait pas vaincu; ils disent que les Bellovaques avaient leur état ruiné par la perte de leur cavalerie, plusieurs milliers de soldats pérus, et avaient cependant retiré un grand avantage de cette défaite, puisque Correo n'était plus, lui qui seul avait soulevé le peuple et était l'auteur de la guerre, car de son vivant le sénat n'avait jamais eu autant de pouvoir que le peuple aveuglé.

César répondit aux orateurs, que l'année précédente et dans le même tems les Bellovaques et les autres états avaient commencé la guerre; qu'eux seuls s'étaient obstinés dans la révolte, sans être amenés à une pacification par l'exemple des autres états; qu'il savait et qu'il entendait fort bien qu'il était commode d'accuser les morts de toutes les fautes faites, mais qu'on ne ferait croire à personne que malgré le sénat, malgré l'opposition des gens de bien, une multitude inconsidérée et sans autorité pût résoudre et soutenir la guerre; qu'au reste il restait satisfait, par le mal qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes.

La nuit suivante, les députés rapportent aux leurs cette réponse, et on désigne les ôtages; alors les autres nations, qui attendaient le succès de la députation des Bellovaques, livrent des ôtages et reçoivent les ordres : Comius seul n'osait se fier à personne. L'année précédente, tandis que César tenait les états de la Gaule citérieure, Labienus, à qui le commandement des Gaules était remis, apprenant que Côme conspirait contre César et sollicitait ces états à s'insurger, crut pouvoir réprimer son audace sans être accusé de perfidie. Craignant donc qu'en le mandant il ne vînt pas et ne se tint encore plus sur ses gardes, il lui envoya Volusenus Quadratus, qui, sous prétexte d'une conférence, devait prendre ses mesures pour se défaire de lui. On lui donna pour l'exécution quelques centurions choisis : lorsqu'ils furent en présence, Volusenus prit la main de Côme, c'était le signal convenu; alors un des centurions, feignant d'être choqué de cette manière libre, contraire à l'usage, voulut frapper Côme de son épée; mais retenu et empêché par les gens de sa suite, il lui porta un coup violent sur la tête (1) :

(1) Entre ce récit naïf et un assassinat prémédité, on ne peut guère voir d'autre différence que celle qui existe entre le vainqueur et le vaincu, et il est permis de présumer que nos bons aïeux les Gaulois ont souvent fait de telles épreuves de la loyauté romaine.

des deux côtés on mit l'épée à la main , moins pour se battre que pour assurer sa retraite , les nôtres , croyant avoir blessé Côme mortellement , et ses gens pris dans le piège , craignant qu'il ne leur arrivât pis. Depuis , Côme avait juré qu'il ne se trouverait jamais avec aucun Romain.

Après tant de nations belliqueuses vaincues et pacifiées , César voyant qu'aucun état de la Gaule ne pensait à la guerre , mais au contraire que plusieurs habitans prenaient le parti de se soustraire à la domination nouvelle en émigrant et en abandonnant leurs demeures et leurs possessions , résolut de distribuer l'armée dans le pays ; il garda avec lui le questeur Marc Antoine avec la neuvième légion ; Caius Talius fut envoyé avec vingt-cinq cohortes , à l'extrémité opposée de la Gaule , où l'on disait que quelques états étaient en armes , et où le lieutenant C. Caminius Rebilus , qui y commandait , n'avait pas des forces suffisantes avec ses deux légions ; César appela à lui T. Labienus , et envoya la douzième , qui avait hiverné sous ses ordres , dans la Gaule cisalpine , pour y protéger les colonies romaines contre les incursions des barbares , telles qu'en avait souffert la contrée des Sergestins dans l'Istrie , qui l'été précédent avait été dévastée par les brigandages. César partit pour aller porter le fer et le feu dans les états d'Ambiorix. Il était fugitif , et César , désespérant de s'emparer de sa personne , crut qu'il était de son honneur de détruire tellement son

territoire, sans épargner ni hommes, ni bétail, ni édifices; qu'en horreur à tous, même à ceux qui lui étaient restés attachés, s'il en avait encore, il n'osât jamais rentrer dans le pays où il était la cause de tant de désastres.

Il dispersa donc ses légions et les auxiliaires sur les frontières d'Ambiorix, et tout fut détruit par le carnage, par les incendies et par le pillage, et un grand nombre d'hommes fut massacré ou fait esclave; ensuite il envoya Labienus chez les Trévires, que leur voisinage de la Germanie tenait dans un continuel état de guerre: ils différaient peu des Germains par leurs mœurs sauvages, et n'obéissaient jamais qu'à la force des armes.

Le lieutenant C. Caninius était resté préposé aux provinces maritimes de l'Océan: il fut instruit par des lettres de Durcus, ami fidèle des Romains, qu'une grande multitude s'était rassemblée sur les confins du territoire des Pietons (1); il s'était retiré à Poitiers, à cause de la défection d'une partie de ses états. Caninius y marcha et apprit en chemin, par des captifs, que, sous la conduite d'un certain Dumnac, chef des Audes (2), plusieurs milliers d'hommes tenaient Poitiers assiégé; Caninius n'osant se commettre avec ses légions incomplètes, prit une position et s'y fortifia. Dumnac, à la nouvelle de l'approche des légions, marcha à

(1) Poitou. (2) Anjou.

elles et se prépara à les attaquer dans leur camp ; mais ayant perdu à cette entreprise beaucoup de tems et beaucoup de monde, et n'ayant pu entourer les retranchemens , il retourna au siège de Poitiers.

Pendant ce tems , Fabius avait reçu le serment et les ôtages de plusieurs peuples. Il apprit , par des lettres de Caninius , ce qui se passait chez les Pictones , et marcha aussitôt au secours de Durac ; mais Dumnac ayant eu connaissance de la marche de Fabius , se crut perdu s'il lui fallait en même tems avoir affaire avec un ennemi extérieur , tel que les Romains , et avoir à contenir les assiégés ; il retira donc sur-le-champ ses troupes du siège , et ne se crut point en sûreté qu'il n'eût passé la Loire , ce qu'il ne pouvait exécuter que sur un pont , à cause de la largeur du fleuve ; alors Fabius , quoiqu'il n'eût pas fait sa jonction avec Caninius et qu'il ne fût pas encore en présence de l'ennemi , mais prévoyant ce que la peur avait dû lui suggérer , et instruit par les gens qui connaissaient le pays , marcha droit au pont où l'ennemi voulait arriver , et envoya devant sa cavalerie , avec ordre de ne s'éloigner de l'armée que d'autant de distance qu'il lui faudrait de tems , au besoin , pour se replier sur le camp. Nos cavaliers les poursuivent selon l'ordre qu'ils avaient , et atteignent son corps d'armée , embarrassé de bagages , l'attaquent dans sa marche ; et , après avoir fait un grand butin et leur avoir tué beaucoup de monde , ils rejoignent l'armée.

La nuit suivante il renvoya la cavalerie en avant , avec ordre de harceler l'ennemi pour retarder sa marche , tandis que l'armée suivrait de près , et pour que les ordres fussent bien entendus et suivis , Atius Varus , général de la cavalerie , homme d'une grande prudence et d'une expérience consommée , se mit à la tête , instruisit les siens , et ayant atteint l'ennemi , il partagea ses escadrons , en posta une partie avantageusement et attaqua avec l'autre . La cavalerie ennemie se sentant soutenue de ses gens de pied , tint ferme , et tout leur corps d'armée fit halte et vint au secours de sa cavalerie . Le combat s'engage dans les deux armées ; les nôtres , méprisant un ennemi vaincu la veille , sachant que les légions suivaient de près , animés par l'espoir de terminer seuls l'affaire , et retenus par la honte de se replier , combattaient vaillamment contre l'infanterie ennemie ; et celle-ci croyant qu'ainsi que la veille , elle n'aurait affaire qu'à la cavalerie , jugeait l'occasion favorable pour la détruire . Le combat se soutenait ; Dumnac met son infanterie en bataille pour soutenir ses escadrons ; alors les légions paraissent : l'ennemi , frappé de terreur , prend la fuite , et empêché par ses bagages , il jette de grands cris et se met en pleine déroute ; alors nos gens à cheval , qui jusque-là avaient combattu tout ce qui leur résistait , exaltés par la joie de se voir victorieux , poussant un cri général , se précipitent sur les fuyards , les poursuivent tant que les chevaux peuvent aller , et en tuent autant que

les bras y suffirent : après en avoir tué plus de douze mille , tant de ceux qui avaient les armes à la main que de ceux qui les avaient jetées , ils prirent tous les équipages.

A la nouvelle de cette victoire , Caninius se mit à la poursuite de Drupes de Sens , qui n'avait pas réuni plus de cinq mille hommes de cette déroute ; c'était ce même Drupes qui , à la première défection des Gaules , s'était fait une armée en rassemblant les gens perdus de dettes , les esclaves , sous promesse de la liberté , les bannis de tous les pays , et avait beaucoup gêné les convois de vivres des Romains ; il s'était associé à Luterius de Cahors , qui au même tems avait , ainsi qu'il a été dit , voulu tenter une irruption dans la province. Caninius se mit donc à leur poursuite avec ses deux légions , afin qu'on ne pût lui reprocher d'avoir laissé la province en proie aux brigandages de cette troupe.

Fabius , avec le reste de l'armée , prit le parti de marcher contre les Carnutes , dont les troupes s'étaient trouvées comme auxiliaires dans l'armée de Dumnac qu'il venait de défaire ; il ne doutait pas que cet événement ne les rendît plus souples et plus faciles à soumettre , avant d'avoir eu le tems d'être ralliés et entraînés par Dumnac. Fabius fut très-heureux dans cette prompte exécution , car les Carnutes , que leurs échecs précédens n'avaient pu abattre ni forcer à demander la paix , vinrent à capitulation et donnèrent des otages ; et les autres nations qui habitent près de l'Océan , à l'extrémité
de

de la Gaule, et qu'on appelle Armoriques (1), cédant à l'exemple et à l'autorité des Carnutes, reçurent et exécutèrent sans délai ce qui leur fut prescrit; et Dumnac, chassé de son pays, gagna l'autre extrémité de la Gaule, fuyant et cachant sa retraite.

Mais lorsque Drupes et Lutetius eurent avis de l'approche de Caninius, voyant que, sans s'exposer à une perte certaine, ils ne pouvaient entreprendre de pénétrer dans la province, ayant derrière eux les légions, et n'osant déjà plus s'écarter pour piller et dévaster le pays, ils s'arrêtèrent chez les Carnutes (2); là, comme Lutetius avait toujours eu un grand crédit parmi ses concitoyens, et dans le tems de sa prospérité avait toujours été le premier aux conseils et dans l'exécution, il entra dans Cahors, place merveilleusement forte par son assiette, s'y fit recevoir par les habitans, et joignit les troupes de Drupes aux siennes.

Caninius y marcha en diligence; mais ayant reconnu l'état de la place, environnée de tous côtés d'escarpemens tels, que, même sans trouver de défenses, un homme armé eût eu peine à y monter, et que d'ailleurs les ennemis étaient tellement embarrassés de bagages, que s'ils entreprenaient de se dérober par une retraite, ils seraient atteints par la cavalerie, et même aisément par les légions; il partagea ses cohortes en trois camps, situés sur des postes très-élevés, et commença de

(1) Sur l'Océan. (2) Cahors.

l'un à l'autre une circonvallation , qu'on pressa aussi vite que le permettait le petit nombre de travailleurs.

Les habitans , à la vue de cette entreprise , se rappelaient la fin malheureuse d'Alexia , et commencèrent à craindre un sort semblable ; Lutetius surtout , qui s'était trouvé à ce siège , avertit qu'avant tout il fallait songer à se pourvoir de vivres. On convient qu'on laissera une partie des troupes dans la ville , et que le reste partira avec lui. Cet avis ayant passé , deux mille soldats restent , et les autres sortent pendant la nuit suivante , conduits par Lutetius et Drupes. Après avoir été quelques jours dehors , ils rassemblent une grande quantité de froment sur les terres des Cadurques , moitié de gré , moitié de force ; pendant ce tems on ne laissa pas d'attaquer de nuit nos forts , et Caninius renonça à enfermer la ville par des lignes qu'il craignit de ne pouvoir défendre , ne pouvant laisser que des postes trop faibles.

Cependant Drupes et Lutetius ayant rassemblé une grande quantité de grains , vinrent se présenter à dix milles de la ville , pour de là y faire entrer en détail leurs convois ; ils se partagent le service. Drupes reste à la garde du camp ; Lutetius est chargé de conduire et d'escorter les transports. Ayant disposé des postes d'observation , il prend sa marche par des chemins couverts de bois et difficiles. Nos gardes ayant entendu le bruit des chevaux , sur le rapport des éclaireurs , Cani-

nus prend les cohortes de garde , et au point du jour charge les fourrageurs ; ceux-ci , troublés , se dispersent et fuient vers leur escorte ; ce qu'ayant vu les nôtres , ils fondent sur ces corps de gens armés et ne font aucun prisonnier ; Lutetius s'échappa avec un petit nombre des siens , mais il ne rentra pas dans son camp.

Après ce succès , Caninius apprenant des captifs qu'une partie de leur troupe était dans le camp avec Drupes à moins de dix mille , s'en assura sur le rapport de plusieurs , et pensa qu'après la déroute d'un de leurs chefs il aurait bon marché du reste , il regardait comme un grand hasard qu'aucun pût fuir vers le camp pour en porter la nouvelle à Drupes ; mais pour ne rien donner au hasard , il envoie devant sa cavalerie avec cette infanterie germaine qui par sa légèreté pouvait suivre les chevaux , laisse une légion à la garde des trois camps , et prend l'autre avec soi. Lorsqu'il approcha de l'ennemi , il apprit par les rapports , qu'il avait établi son camp à la manière des barbares , au pied d'une colline , sur le bord de la rivière , négligeant d'occuper les hauteurs , et que l'infanterie germaine et la cavalerie avaient inconsidérément chargé en arrivant et engagé le combat : il fait avancer sa légion en ordre de bataille , et au signal donné on gagne et on occupe la hauteur ; les Germains reconnaissent aussitôt les enseignes de la légion et combattent avec plus d'assurance ; aussitôt les cohortes chargent avec impétuosité , tout fut tué ou pris ,

Drupes même fut fait prisonnier dans le combat, et le butin fut immense. Caninius, ayant mis fin à cette expédition sans perdre un seul homme, retourna au siège; défait de tout l'ennemi extérieur, il fit reprendre les ouvrages de la circonvallation; Fabius arriva le lendemain avec ses troupes, et prit un côté de la place pour l'assiéger.

Cependant César, après avoir établi le questeur, M. Antoine, avec vingt-cinq cohortes chez les Belges, pour leur ôter les moyens de tenter de nouveaux mouvemens, se mit à parcourir les différens états de la Gaule, ordonna des ôtages, rassura les esprits, dissipa les craintes. Arrivé chez les Carnutes (1), où nous avons vu dans les précédens récits de César, que la guerre avait commencé, et pour ne pas laisser le peuple sous le poids de l'inquiétude, causée par la conscience de ce qu'il avait fait, il demanda que Guturvut, premier auteur de la révolte, lui fût livré. Cet homme ne se fiait plus même à ses concitoyens; cependant il fut recherché si soigneusement qu'il fut amené au camp; César, contre son caractère, fut obligé de le condamner; les soldats voulaient son supplice, se souvenant de tous les travaux et de toutes les pertes dont il avait été cause : il fut battu de verges et frappé de la hache.

César apprit là, par les lettres de Caninius, ce qui s'était passé avec Drupes et Lutetius, et que

(1) Chartres.

les assiégés s'opiniâtraient à la défense; et quoiqu'il méprisât leur petit nombre, il croyait cependant que leur opiniâtreté devait être punie, afin que les Gaulois ne pussent s'imaginer que ce n'étaient pas les forces qui leur manquaient, mais la constance et la suite dans leurs résolutions, ou qu'ils crussent pouvoir se fier sur la situation de leur ville, et se mettre ainsi en liberté; sachant surtout qu'il ne lui restait plus qu'une année à garder son gouvernement des Gaules, et que s'ils pouvaient se soutenir pendant cet espace de tems, il ne leur restait plus rien à craindre. Il se fit donc suivre à petites journées par Calenus avec deux légions, et prit les devants avec toute sa cavalerie.

Arrivé inattendu à Uxellodunum (1), il vit que la place était investie et les ouvrages finis; qu'ainsi il n'y avait aucun moyen de songer à lever le siège; que, d'après le rapport des transfuges, les assiégés étaient abondamment pourvus de vivres. Il résolut d'essayer de leur couper l'eau. Une rivière faisait presque le tour du pied de la montagne où Cahors était situé; la nature du terrain ne permettait pas de la détourner: elle était tellement encaissée par les montagnes, qu'il était impossible de penser à l'entreprendre. La descente pour y aller était un chemin fort difficile aux assiégés; ils ne pouvaient, sans être exposés aux traits, y descendre ni remonter. César établit donc des postes de frondeurs

(1) Cahors.

et d'archers, et y fit monter des machines à portée des lieux où la descente était moins difficile, on les empêchait ainsi d'aller à l'eau. La foule alors fut obligée de se porter à une seule fontaine qui était hors de la ville, dans une place d'environ trente pieds de long, la seule que la rivière n'entourait pas.

On aurait voulu ôter cette eau aux assiégés, César seul jugea l'entreprise trop périlleuse; il essaya seulement, par le moyen des galeries et mantelets, de faire élever une terrasse vis-à-vis cette fontaine, ce qui ne pouvait s'exécuter que par des combats continuels et un travail prodigieux; les habitans accourant des hauteurs, combattaient sans risque, et nos gens y mettant de l'opiniâtreté, plusieurs étaient blessés. Cependant ils ne se décourageaient pas, portaient toujours les mantelets en avant, et voulaient vaincre les difficultés du local; mais en même tems on travaillait pour conduire sous terre des galeries couvertes depuis la terrasse jusqu'à la source de la fontaine, et cet ouvrage avançait sans aucun danger, et sans que l'ennemi pût s'en douter. La terrasse s'éleva jusqu'à soixante pieds, et on y plaça une tour de dix étages, non que l'on prétendît égaler la hauteur des murailles de la ville, ce qui était impossible, mais pour commander les avenues de la fontaine. Les traits partis des machines y portaient; on ne pouvait plus y aborder; le bétail, les chevaux, même beaucoup d'hommes périssaient de soif.

Les habitans, effrayés du sort qui les menaçait, imaginent de remplir des tonneaux de suif, de poix, de menu bois, y mettent le feu, et les font rouler enflammés contre nos ouvrages ; en même tems ils font une vive attaque, afin de détourner les secours que les Romains voudraient porter à l'incendie : tout-à-coup la flamme s'élève de tout côté dans les ouvrages ; nos mantelets, les fascines des terrasses s'embrasaient par cela même qu'ils arrêtaient ces matières combustibles. Cependant nos soldats tenaient ferme, quoique le combat fût dangereux et inégal par la disposition du terrain. L'action se passait à la vue des deux armées entre la ville située sur la montagne et notre camp ; les cris qui s'élevaient des partis animaient les combattans, et aucune belle action ne pouvait être ignorée ; chacun voulait être distingué ; on voyait nos soldats braver les flammes et les traits de l'ennemi.

César voyant qu'il avait déjà beaucoup de blessés, ordonne que toutes les cohortes montent au pas de charge, et poussent de grands cris, comme voulant enlever la place d'assaut ; les habitans effrayés et ne sachant pas ce qui se passe aux autres côtés de la place, rappellent les combattans, les retirent de l'attaque des ouvrages, et les font rentrer pour border leurs murailles : alors les nôtres n'ayant plus à combattre, se rendent maîtres de l'incendie, soit en l'étouffant, soit en le coupant.

Malgré cela, les assiégés persistaient dans leur défense, malgré que plusieurs eussent déjà péri de

soif ; les galeries souterraines furent poussées jusqu'à la source de la fontaine , qui se trouva coupée et détournée. Voyant alors cette source tarie tout à coup , ils désespérèrent de tout moyen de salut ; et regardant cet événement comme un décret des dieux , plutôt qu'un travail de la main des hommes , vaincus par la nécessité , ils se rendirent.

César savait que sa réputation de clémence était trop bien établie pour craindre qu'un acte de rigueur pût être imputé à la cruauté de son caractère ; et rien ne pouvait mettre fin aux menées secrètes des gens du pays , si chaque état se mettait ainsi successivement en insurrection ; il crut donc devoir les calmer par la crainte , et faire un exemple qui effrayât le reste : il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes (1), et ne leur laissa la vie que pour qu'ils fussent un avertissement aux méchans. Drupes , que Caninius avait pris , se laissa mourir de faim , soit par indignation et par souffrance de se voir dans les fers , soit qu'il craignît un plus grand supplice ; Lutetius , qui s'était échappé après le combat , étant tombé entre les mains de Portatus , arverne (car , sans cesse obligé de changer de mesure , et n'osant se fier à personne , il était obligé cependant de se découvrir à beaucoup , et savait qu'il devait tout craindre du res-

(1) La civilisation et les lumières acquises ont gagné ce point , que nul conquérant victorieux n'oserait exercer un tel acte de barbarie.

sentiment de César), Portatus, fidèle aux Romains, n'hésita pas de l'envoyer enchaîné à César.

Labienus, en même tems, avait battu les Trévires dans un combat de cavalerie, et leur ayant tué beaucoup de monde, ainsi qu'aux Germains qui ne se refusaient jamais comme auxiliaires contre nous, il se rendit maître de leurs principaux chefs, et du nombre se trouva Surus, éduen, homme distingué par ses qualités personnelles, et illustré par sa naissance : c'était le seul Eduen qui jusqu'alors fût resté en armes.

César voyant alors que tout avait eu une heureuse issue dans la Gaule, et que par les succès de ses précédentes campagnes tout était vaincu, soumis et pacifié, il n'avait jamais été dans l'Aquitaine que Crassus avait soumise; il y mena deux légions pour occuper le reste de la saison, et y termina les affaires aussi heureusement qu'ailleurs.

Tous les états de l'Aquitaine députèrent vers lui, et lui remirent des otages; il partit de là avec une escorte de cavalerie pour se rendre à Narbonne, fit établir les légions en quartier d'hiver par ses lieutenans: quatre chez les Belges, commandées par M. Antoine, C. Trebonius, P. Vatinus, Q. Tullius; deux chez les Eduens, dont il savait que l'influence était toujours très-grande dans la Gaule; deux furent placées chez les Turons (1), sur les frontières des Carnutes (2), et contenaient

(1) Touraine. (2) Chartres.

de là tous les pays maritimes situés sur la côte ; deux autres chez les Lémovices (1), non loin des Arvernes (2), afin qu'aucune partie de la Gaule ne fût sans troupes. Il s'arrêta quelques jours dans la province, parcourut les assemblées des états, régla les affaires contentieuses et distribua des récompenses. César avait à un suprême degré le talent de lire dans les consciences, et sut distinguer ceux qui, fidèles à la république, l'avaient aidé à tirer de grands secours de la province, pendant cette dernière révolte des Gaules.

De là, César retourna dans la Belgique, et passa l'hiver à Arras. Il apprit qu'il y avait eu un combat entre la cavalerie de Comius et la nôtre, lorsqu'Antoine était venu établir ses quartiers d'hiver, et que tout l'état des Atrebatés (3) était pacifié et soumis. Comius, depuis l'événement où il avait reçu la blessure dont nous avons parlé, était toujours prêt à se joindre à tous les mouvemens populaires que les mécontents pouvaient susciter, et s'offrait pour conseil et pour chef à tous ceux qui cherchaient l'occasion de prendre les armes ; mais voyant son pays tranquille et soumis, il ne pouvait plus vivre lui et ses cavaliers que de brigandage ; plusieurs fois il avait attaqué et intercepté des convois de vivres que l'on conduisait dans le camp romain.

C. Volusenus Quadratus avait été donné à An-

(1) Limousin. (2) Auvergnats. (3) Artois.

toine pour préfet de sa cavalerie dans ses quartiers d'hiver : Antoine le chargea de poursuivre la cavalerie ennemie. Volusenus , aux talens militaires, joignait une haine personnelle pour Comius, ce qui le rendait très-propre à cette expédition. Ayant donc disposé des embuscades , il eut souvent de l'avantage dans les rencontres. Il arriva qu'un jour Volusenus , dans une action plus vive , espérant se rendre maître de la personne de Comius , le poursuivit vivement avec peu des siens , et se laissa attirer avec sa suite loin de sa troupe. Comius s'arrêta , conjure ses gens de ne pas laisser impuni l'attentat commis sur sa personne contre la foi donnée. Alors il tourne bride , et se séparant de sa troupe , fond tête baissée sur le préfet ; les autres l'imitent , font reculer le peu des nôtres qui étaient en avant , et les poursuivent. Comius pousse son cheval à toutes jambes , joint Quadratus , et lui enfonce sa lance dans le milieu de la cuisse. Nos cavaliers voyant leur chef blessé , n'hésitent pas de faire face à l'ennemi , et le repoussent ; plusieurs furent blessés ou pris ; Comius dut son salut à la vitesse de son cheval ; le préfet , blessé et en danger de la vie , fut rapporté au camp. Comius , soit que sa vengeance fût satisfaite , soit qu'il eût perdu une grande partie de sa troupe , députe vers Antoine , donne des otages et offre de se rendre où on lui prescrira ; et de faire ce qu'on lui ordonnera , sous la seule condition de ne jamais être obligé de se trouver en présence d'un Romain.

Antoine trouvant sa demande juste et convenable , y consentit et reçut ses ôtages (1).

« Je sais que César a laissé des mémoires sur chacune de ses campagnes ; je n'ai pas cru devoir les décrire après lui , d'autant que l'année suivante, sous le consulat de Paulus et de Marcellus, il ne se passa rien de bien important dans les Gaules. Cependant, afin de ne pas laisser ignorer ce que devint en ce tems César et son armée, j'ai pensé à joindre ici un précis des événemens. »

César, hivernant chez les Belges , s'appliqua

(1) Cette guerre fournit plusieurs exemples de Gaulois d'une trempe d'ame aussi forte. La nature ne leur avait rien refusé, mais l'art leur manquait. L'éducation et les institutions républicaines donnaient aux Romains cette supériorité que les efforts combinés et simultanés ont toujours sur la force isolée et individuelle. Ces Gaulois ont la fermeté, le courage, l'esprit et le caractère, mais la direction leur manque. Pendant huit campagnes ils renouvellent les tentatives pour secouer le joug, rien ne leur réussit, pas même les combinaisons les plus justes. Les institutions militaires de Rome enchaînent ses soldats à leurs postes, et ses institutions civiles montrent toujours de loin à leurs généraux l'appât des honneurs, du pouvoir, de la gloire et de la fortune.

uniquement

uniquement et n'avait d'autre but que de maintenir les peuples dans la bonne intelligence avec les Romains, en ne leur donnant aucun espoir, ni aucun prétexte de guerre. Prêt à quitter le gouvernement de la Gaule, il n'était pas de son intérêt de se mettre dans la nécessité de recommencer la guerre au moment où il allait emmener son armée: l'occasion eût paru trop favorable aux Gaulois pour ne pas en profiter. Mais, par son attention à recevoir honorablement les députations, à combler les principaux de ses bienfaits, en n'imposant aucune nouvelle charge, il laissa la Gaule se refaire de tant de calamités et de tant de secousses, sous le régime doux d'une obéissance paisible, et la maintint ainsi en tranquillité.

Après l'hiver il partit, contre sa coutume, pour l'Italie, et s'y rendit à grandes journées pour parcourir les municipes et les colonies, afin de leur recommander son questeur, M. Antoine, qui brigait le sacerdoce. César se portait à cette démarche d'autant plus volontiers, qu'il agissait en faveur d'un homme qui lui était attaché par tous les liens de l'amitié, et qu'il avait fait partir d'avance pour solliciter cette charge; de plus, il déjouait ainsi un parti peu nombreux qui croyait, en faisant refuser Antoine, prouver que la faveur publique de César finissait avec son gouvernement; et quoiqu'il eût appris en route qu'Antoine avait été élu augure avant d'être arrivé en Italie, il crut devoir se rendre dans les municipes et dans les colonies pour

les remercier d'avoir , à sa recommandation , favorisé son ami , et aussi afin de se recommander lui-même pour l'année suivante , d'autant que ses ennemis se vantaient d'avoir fait nommer au consulat M. Lentulus et C. Marcellus , qui dépouilleraient César de tout crédit , et l'éloigneraient de toutes les dignités , disant que Ser. Galba n'avait manqué le consulat , quoiqu'il eût plus de faveur personnelle et plus de suffrages , qu'à cause de son intimité avec César , et des fonctions de lieutenant qu'il avait remplies dans son armée.

L'arrivée de César fut marquée dans les municipes et les colonies , et célébrée par d'incroyables témoignages de respect et d'affection : c'était la première fois qu'il y paraissait depuis cette guerre générale des Gaules. Rien n'avait été oublié de tout ce qui pouvait décorer , orner , embellir les entrées des villes et les chemins par où il devait passer ; la foule se pressait sur son passage ; on y apportait les enfans ; partout on immolait des victimes ; des festins étaient préparés dans les temples et sur les places publiques ; on lui présageait ainsi les honneurs du triomphe qu'il ambitionnait ; les riches étalaient leur magnificence , et les pauvres témoignaient leur bonne volonté.

Après avoir ainsi parcouru toutes les parties de la Gaule *cisalpine* , il retourna promptement rejoindre son armée à Arras ; il tira toutes les légions de leurs quartiers , les rassembla sur les frontières des Trévires , et y passa l'armée

en revue. Il envoya Labienus commander dans la Gaule cisalpine , pour s'y assurer les voix dans la demande qu'il comptait faire du consulat , et passa le tems à faire de l'exercice pour sa santé.

Quoiqu'il entendît souvent dire que Labienus était sollicité par ses ennemis , il savait aussi que ce n'était que par les mauvais conseils de quelques personnes qui espéraient se prévaloir de l'autorité du sénat pour lui enlever une partie de son armée ; il ne soupçonna point Labienus , et ne put être amené à rien faire contre l'autorité du sénat ; il crut toujours qu'il obtiendrait aisément justice de la libre délibération des sénateurs , d'autant que le tribun du peuple C. Curius , plaidant pour César , s'était souvent engagé en son nom (si le sénat avait quelqu'inquiétude de son armée , et puisque celle de Pompée n'inquiétait pas moins le peuple) , de poser les armes et de licencier , pourvu que Pompée en fît autant ; qu'ainsi Rome serait libre ; et non-seulement César s'y engagea ; mais le sénat même commençait à l'exécuter , lorsque les consuls et les amis de Pompée intervinrent , en arrêterent l'effet , firent rompre l'assemblée et lever la séance.

C'était une preuve bien positive de l'opinion du sénat , et bien d'accord avec ce qui s'était passé auparavant ; car , l'année précédente , Marcellus , cherchant à perdre César , avait fait son rapport sur les provinces de son gouvernement avant le tems prescrit par la loi de Pompée et de Crassus.

Après qu'on eût été aux opinions, Marcellus, qui voulait se faire un mérite auprès des ennemis de César, essaya de lever la séance ; mais le sénat se contenta de passer à l'ordre du jour, et s'occupa des autres affaires : cela ne rebuta point les ennemis de César ; ils furent seulement avertis de prendre mieux leurs mesures, et de faire naître les circonstances qui forceraient le sénat de faire ce qu'ils avaient résolu d'avance.

Un sénatus-consulte ordonna que César et Pompée fourniraient chacun une légion pour la guerre des Parthes. Il était clair que ces deux légions étaient prises dans l'armée de César ; car Pompée donna comme sienne la première légion qu'il avait envoyée à César, quoiqu'elle eût été levée dans la province faisant partie du gouvernement de César ; et cependant, quoique les intentions de ses ennemis ne fussent douteuses pour personne, il renvoya à Pompée sa légion, et en exécution du sénatus-consulte, il tira de la Gaule citérieure la quinzième légion, la donna et la remplaça par la treizième pour garder les postes des frontières dont on avait ôté la treizième ; il distribua ensuite son armée dans les quartiers d'hiver, Trebonius avec quatre légions chez les Belges, et Fabius avec le même nombre chez les Eduens, il se crut ainsi sûr de la Gaule, si l'humeur guerrière des Belges et l'influence politique des Eduens étaient contenues par les armes.

Il partit alors pour l'Italie : là, il apprit que les

deux légions qu'il avait données, conformément au décret du sénat, et qui devaient être employées contre les Parthes, avaient été réunies à l'armée de Pompée, et étaient restées en Italie; alors, quoiqu'on ne pût douter qu'on se préparait à la guerre contre César, cependant il résolut de tout supporter avec patience tant qu'il lui resterait quelque espérance de devoir tout à la justice, plutôt qu'à la force de ses armes.

FIN DU PREMIER VOLUME.



8855

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<i>Notice sur les Commentaires de César.</i>	Pag. 1
<i>Épître dédicatoire.</i>	xxv
<i>Chronologie contemporaine de César.</i>	xxxij

GUERRE DES GAULES.

LIVRE I^{er}. *Division de la Gaule. Émigration des Helvétiens. Leur défaite. Guerre d'Arioviste. Plainte des Gaulois contre lui. Sa défaite.* 1

LIVRE II. *Coalition des Belges. Marche contre l'état de Reims. César les prévient. Déroute des Belges. L'armée romaine surprise en marche par les peuples de Tournai ; leur défaite. Progrès de César en Belgique.* 60

LIVRE III. *Guerre contre les Celtes, dans l'Armorique (côtes de l'Océan). Bataille navale contre ceux de Vannes. Campagne de Crassus en*

Guienne. Expédition contre les
Morins. Page 90

LIVRE IV. *Les Germains passent le Rhin. Mœurs des Suèves. Pont de César sur le Rhin. Retraite de l'armée romaine. Passage en Angleterre. Tempête qui détruit une partie de la flotte. Retour au continent.* 115

LIVRE V. *Second passage en Angleterre. Mœurs des habitans. Défaite de Cassivelaune. Conquête de l'île. Soulèvement général des Gaules. Défaite de Sabinus et Cotta. Défense du camp de Cicéron, secouru par César. Expédition de Sabinus contre Trèves.* 145

LIVRE VI. *Soulèvement des Belges comprimé. César passe le Rhin et marche contre les Suèves. Mœurs des Gaulois et des Germains. Les Sicambres sortent de la Westphalie et passent le Rhin. César fait détruire le pays de Liège. Supplice d'Acon.* 198

LIVRE VII. *Révolte de Vercingétorix, Campagne de César dans le Berri. Expédition de Labienus aux environs de Paris. Vercingétorix mis à la tête de la confédération. Siège d'Alexia. Retraite de l'armée gauloise.*

Prise d'Alexia et de Vercengétorix. 241

LIVRE VIII. *Les Germains passent le Rhin. Mœurs des Suèves. Pont de César sur le Rhin. Retraite de l'armée romaine. Passage en Angleterre. Tempête qui détruit une partie de la flotte. Retour au continent.* 324

FIN DE LA TABLE.







